
U d'/ of Ottawa
39003002383429

LA MAITRESSE MASQUÉE

I

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

XAVIER DE MONTÉPIN

LA MAITRESSE MASQUÉE

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

LA

MAITRESSE MASQUÉE

PREMIÈRE PARTIE

LE DORMEUR ÉVEILLÉ

I

L'OURAGAN

Dans la nuit du 10 au 11 juillet 1830, un palanquin porté par six Indous, escorté par le même nombre de *bahis* destinés à relayer les premiers de quart d'heure en quart d'heure, et précédé d'un *massalchi*, ou porteur de torche, gravissait lentement les pentes escarpées d'une chaîne de montagnes rocheuses situées à une demi-journée de chemin de Bénarès.

A côté du *massalchi* marchait un jeune Indou,

presque un enfant, — (il avait quatorze ans tout au plus). — Sa taille était petite, ses formes grêles, mais ses traits offraient une admirable régularité, et l'intelligence brillait dans ses grands yeux noirs. — On eût dit une délicate et gracieuse statuette de bronze florentin.

A dix pas en arrière du palanquin venait un personnage d'apparence originale, monté sur un maigre mais vigoureux cheval du pays, et faisant les grimaces et les contorsions les plus singulières à chacun des mouvements de sa monture.

Ce personnage offrait le type anglais dans toute sa pureté. — Nous parlons de ce type traditionnellement comique, rendu populaire en France par la caricature et par le théâtre.

Une épaisse chevelure d'un jaune paille surmontait un visage empourpré, rasé soigneusement, et sur lequel les sourcils se détachaient en clair. — Une haute cravate blanche, empesée à outrance, formait une violente opposition avec les tons couleur brique de la figure. — Le costume était entièrement noir, et de longues guêtres, boutonnées sur de petits mollets saillants, montaient jusqu'au genou. — Un chapeau de feutre, haut de forme et étroit de bords, incliné en arrière, complétait l'accoutrement le plus étrange, et à coup sûr le plus incommode pour un voyage à cheval sous le ciel brûlant des Indes.

La journée avait été étouffante. — La nuit était sombre quoique la lune fût dans son plein, mais de grands nuages noirs cachaient presque sans cesse son disque d'argent. — Pas un souffle d'air ne

venait rafraîchir l'atmosphère ; — l'orage semblait proche ; — le tonnerre ne grondait pas encore, mais de minute en minute des éclairs lointains illuminaient l'espace d'une clarté blafarde, puis, s'éteignant brusquement, laissaient les ténèbres régner de nouveau.

Le chemin escarpé, étroit, mal entretenu, décrivait de nombreux zigzags parmi les roches amoncelées dans un désordre titanesque sur les croupes des collines, au milieu des larges feuilles épineuses des cactus aux fleurs de pourpre...

Les porteurs haletants, brisés par la chaleur et la fatigue, n'avançaient qu'à grand'peine. — Les lueurs de la torche, que d'instant en instant le massalchi arrosait d'huile de goudron, éclairaient vaguement les costumes blancs et les turbans rouges des bahis, et donnaient à la petite caravane un aspect fantastique.

Le singulier personnage, cravaté de blanc et vêtu de noir, perché sur son cheval à longue crinière et fermant la marche, ajoutait une note à l'originalité du tableau.

La caravane atteignit le sommet de la voie montueuse et pénible qu'elle gravissait depuis plus de trois heures, et se trouva sur un plateau d'une certaine étendue ; — de l'autre côté de ce plateau, on distinguait vaguement à travers l'obscurité d'immenses profondeurs, s'étendant par étages jusqu'aux plaines noyées dans les ténèbres.

L'ascension était finie, — la descente allait commencer.

Les porteurs s'arrêtèrent. — Une main gantée

écarta les rideaux du palanquin, et une voix sonore se fit entendre.

— Kazil... — dit cette voix en anglais. — Viens ici, mon enfant, je veux te parler.

Le jeune Indou, que nous avons comparé à une statuette de bronze florentin s'approcha aussitôt, et demanda dans la même langue et avec un accent légèrement guttural, mais qui cependant ne manquait point d'harmonie :

— Que veut le maître ?

— Pourquoi n'avançons-nous plus?

— Maître, la montée était rude... on respire du plomb fondu... les bahis sont à bout de forces... ils se reposent un instant...

— Quelle distance nous sépare de Bénarès?

— Six heures de marche...

— C'est-à-dire que nous arriverons au point du jour?

— Oui, maître, si toutefois l'orage ne nous arrête point en route.

— Crois-tu qu'il soit près d'éclater, cet orage?

— J'en ai peur...

A ce moment précis, comme si la parole du jeune Indou qu'on appelait Kazil avait évoqué le démon de la tempête, un immense éclair déchira les nuages sombres entassés comme une voûte d'airain, et un coup de tonnerre, pareil à la détonation assourdissante d'une batterie de siège, retentit et fut répété lugubrement par les échos de la montagne.

— La voix de Siva ! — murmura Kazil en joignant les deux mains sur sa poitrine et en s'inclinant.

Les autres Indous se prosternèrent la face contre

terre, et le cheval maigre à longue crinière fit un bond qui faillit désarçonner son cavalier.

Le voyageur étendu dans le palanquin poussa une exclamation intraduisible.

— Le maître a entendu, — murmura Kazil. — Voici l'orage.

— Il faut nous hâter, — reprit l'Anglais. — Donne l'ordre aux porteurs de se remettre en marche sans perdre une minute.

Kazil prononça quelques paroles dans la langue du pays, et les bahis allaient obéir quand une nouvelle nappe de lumière métamorphosa le firmament tout entier en une gigantesque fournaise. — Le tonnerre retentit pour la seconde fois, et la foudre frappa le plateau de la montagne à vingt pas tout au plus de la petite caravane ; — en même temps le vent s'éleva, un vent impétueux, et une pluie torrentielle tomba brusquement, comme si toutes les cataractes du ciel s'ouvraient pour un nouveau déluge.

Le cavalier vêtu de noir et cravaté de blanc avait mis pied à terre.

Il tenait par la bride sa monture effarée, et il se rapprochait du palanquin.

Les bahis, prosternés de nouveau, se frappaient la poitrine, et psalmodiaient d'une voix sourde une sorte de mélopée monotone, qui sans doute était une invocation aux dieux irrités.

— Qu'attendent-ils? — demanda l'Anglais.

— Maître, — répondit Kazil, — nous ne pouvons aller plus avant.

— Pourquoi?

— L'orage durera toute la nuit...

— Eh bien, qu'importe l'orage ? — Nous n'avons aucun moyen de lui échapper, ce me semble, et l'immobilité n'est une sauvegarde ni contre la pluie, ni contre la foudre !! — marchons donc, et marchons vite...

— Maître, encore une fois, c'est impossible.

L'Anglais fit un geste d'impatience.

— Avant quelques minutes, et pour bien des heures, — continùa le jeune Indou, — les sentiers de la montagne seront devenus impraticables. — L'eau qui tombe des nuages va les convertir en torrents. — Si nous avions la témérité folle de tenter la descente, nous serions engloutis par les flots bourbeux et brisés contre les rochers.

— A la bonne heure, voilà une raison !! — s'écria l'Anglais en riant, — elle n'est pas consolante, mais elle est sans réplique ! — Que dis-tu de cela, mon pauvre Stop ?

Ces derniers mots s'adressaient au personnage vêtu de noir qui maintenant se tenait debout auprès du palanquin, dans une attitude piteuse et avec une physionomie désolée.

L'individu ainsi interpellé ôta respectueusement son chapeau ruisselant, et répondit d'une voix nasillarde, avec des intonations comiquement douloureuses :

— Ah ! Votre Honneur, je dis que ce pays est un pays maudit !... Mes cheveux, mes pauvres cheveux, dont les jolies filles du Northumberland comparaient la couleur à celle des blés murs, vont certainement y blanchir avant l'âge !... Nous étions si

bien, là-bas, dans notre petit manoir d'Ayesbury!... Je me demande quel besoin avait Votre Honneur de quitter notre chère Angleterre pour venir dans cette infernale contrée, et de m'y conduire avec elle?...

— Il ne fallait pas me suivre! je t'ai laissé libre de rester au manoir, tu le sais bien!...

— Certainement!... Oh! je sais bien que j'étais libre... parfaitement libre, comme l'est tout sujet de la joyeuse Angleterre... Mais Votre Honneur sait bien aussi que le jour où il lui plaira de passer dans le feu, comme ça ne manquera pas de lui arriver tôt ou tard, — ou dans l'eau, comme ça lui arrive en ce moment, je le suivrai!... C'est plus fort que moi!... Votre Honneur est le corps, moi je suis l'ombre... — Où va le corps, il faut que l'ombre aille également!... C'est une fatalité!... Seulement, l'ombre a le droit de se plaindre... et j'en use...

— Oui... oui... — répondit l'Anglais en riant, — tu es dévoué... très dévoué... je me plais à te rendre cette justice!... mais tu manques de philosophie...

— Ce n'est pas ma faute!... Si j'avais fait mes études, comme Votre Honneur, à l'université de Cambridge, ou à celle d'Oxford, il est bien probable que j'en aurais tout comme un autre, de la philosophie!... Mais alors je serais un gentleman au lieu d'être un valet de chambre... et, soit dit sans mentir, ce serait malheureux pour Votre Honneur qui me remplacerait difficilement.

— Tu n'es pas modeste, maître Stop!

— Dame!... je suis sincère!... On sait ce qu'on vaut... Je me rends justice... et je défierais res-

pectueusement Votre Honneur de me contredire.

Ce dialogue entre le maître et le valet fut interrompu par une rafale plus impétueuse et par un redoublement de pluie. — Le souffle irrité de la tourmente fouettait les rideaux sur leurs supports de bambous, et chassait des torrents d'eau dans l'intérieur du palanquin.

— Ah! çà, Kazil, — demanda l'Anglais, — est-ce qu'il nous faudra rester exposés toute la nuit aux brutales caresses de cette trombe?... — Il doit exister dans les environs quelque anfractuosité de rocher, quelque caverne, quelque grotte où nous pourrons nous mettre à l'abri tant bien que mal...

— Je n'en connais pas... — répondit Kazil.

Les éclairs qui se succédaient sans interruption éclairaient le plateau comme en plein jour. — Le voyageur promena ses regards autour de lui et il aperçut sur sa gauche, à une distance de deux ou trois cents pas, une construction d'apparence étrange, profilant sur le ciel éblouissant ses masses bizarrement déchiquetées.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-il.

Kazil fit un mouvement brusque, — puis il répondit d'une voix basse et avec une émotion visible :

— Ce sont les ruines d'une pagode... la pagode du dieu Siva.

— Eh bien, pour peu que l'une des voûtes de cette pagode ne soit pas écroulée, elle pourra nous offrir un asile, et sans doute le dieu Siva, — (que je révère sans le connaître), — ne refusera point de nous accorder l'hospitalité!... Allons, Kazil, parle

aux bahis, et gagnons les ruines au plus vite...

En écoutant l'Anglais, Kazil avait tressailli. — — Au lieu d'obéir à l'ordre qu'il venait de recevoir il garda l'immobilité la plus absolue; — il ne fit pas un geste, il ne prononça pas une parole.

— Que signifie cela? — demanda le voyageur stupéfait. — Ne m'as-tu pas entendu, mon enfant? Ne m'as-tu pas compris!

— J'ai entendu et j'ai compris... — balbutia Kazil.

— Alors, qui t'arrête?

— Maître, nous sommes ici sur le plateau de la montagne sainte, qu'on appelle le mont Béomah!... — La pâle Terreur plane jour et nuit autour de la pagode abandonnée, et la garde mieux que ne le pourrait faire une armée de cipayes!... L'ombre de Siva, dieu du mal, habite les ruines!

—Je n'y mets pas d'obstacle, — répliqua le voyageur avec un sourire; — mais Siva, dieu du mal, en nous offrant un abri contre l'orage va devenir un dieu bienfaisant... ce qui sera flatteur pour lui.

— La pagode est un lieu sacré pour les croyants... — reprit vivement Kazil, — mais pour les infidèles c'est un lieu maudit...

— N'y allons pas, Votre Honneur, — murmura Stop d'une voix suppliante, — n'y allons pas!... j'ai toujours eu grand'peur du diable, et le dieu de ces gens-là doit être le diable en personne! — N'y allons pas! il nous en cuirait!... — Soyons mouillés plutôt avec résignation... trempés avec héroïsme!... — Je me défie de cette pagode! il me semble qu'elle a mauvaise mine.

Pour toute réponse le voyageur haussa les épaules, puis, se tournant vers Kazil, il prononça ce seul mot :

— J'ordonne...

Le jeune Indou s'adressa à son tour aux Indous et leur parla dans leur langue.

L'un d'eux répondit. Kazil répliqua, et le dialogue dura quelques secondes qui parurent longues au voyageur.

— Eh bien? — demanda-t-il quand le silence fut enfin rétabli.

— Maître, — répondit Kazil, — ils refusent d'obéir.

— Pourquoi ?

— La terreur que leur inspirent les ruines de la pagode est insurmontable...

— N'ai-je donc point fait marché avec eux? — Ne sont-ils pas à ma solde ?... Ne suis-je pas leur maître absolu jusqu'au moment de notre arrivée à Bénarès ?

— Tout cela est vrai, sahib... (1) — Ils tiendront leurs engagements, au péril de leur vie s'il le faut... — ils continueront leur route si vous l'exigez... — ils affronteront une mort certaine en s'engageant avec vous dans les sentiers changés en torrents ! — Mais rien au monde ne pourra les contraindre à pénétrer, par une nuit pareille, dans les ruines de la pagode, et à fouler la terre trois fois sainte qui appartient à Siva, le dieu terrible ...

Le voyageur comprit qu'en face d'une telle épou-

(1) Sahib, maître.

vante, fille de la superstition et du fanatisme religieux, toute tentative nouvelle serait sans résultat. — Il n'insista donc pas plus longtemps.

— Soit, — dit-il en sortant du palanquin, — j'irai seul avec Stop.

— Je vous accompagnerai, maître... — murmura le jeune Indou.

— Toi, Kazil!! — s'écria l'Anglais.

— Moi, maître.

— Tu n'as donc pas peur comme les autres?... Tu ne crois donc pas au danger?...

— Ma chair tressaille et se révolte... mon visage pâlit... mon cœur bat plus vite... Je crois au danger et j'ai peur... Mais qu'importe ?... Je vous accompagnerai.

— Viens donc, enfant, et puisque les bahis n'osent franchir le seuil de la pagode, qu'ils apportent le palanquin jusqu'auprès des ruines...

— Cela, maître, il le feront, je vous le promets...

Kazil adressa quelques mots aux Indous qui chargèrent en effet aussitôt le palanquin sur leurs épaules et se dirigèrent rapidement vers l'enceinte sacrée dont aucune puissance humaine n'aurait été capable de leur faire braver les terreurs.

A mesure qu'ils approchaient leur pas, ferme d'abord, devenait plus lent et plus indécis. — Enfin, à la distance d'un jet de pierre, ils firent halte.

— Maître, — dit alors Kazil en prenant la torche des mains du massalchi, — ils n'iront pas plus loin... — Venez...

II

LA CHAMBRE RONDE

Au temps de sa splendeur, — c'est-à-dire un siècle environ avant l'époque où commence le drame auquel nous allons faire assister nos lecteurs, — la pagode de Siva, célèbre dans les Indes entières, occupait un espace considérable sur le plateau du mont *Béomah*, et élevait orgueilleusement vers le ciel ses coupoles et ses dômes.

Au moment où nous allons en franchir le seuil, le sanctuaire n'existait plus. — Les coupoles crevées laissaient le soleil et la pluie arriver librement jusqu'aux dalles disjointes. — Les milles plantes parasites de la flore indienne croissaient parmi les blocs renversés, et couronnaient de leurs panaches de verdure les éboulements gigantesques.

Un portique assez bien conservé, formant une voûte basse et sombre, donnait accès dans les ruines, du côté par lequel arrivaient Kazil et les deux Anglais.

Ils eurent quelque peine à se frayer un passage à travers les ronces étroitement enchevêtrées qui leur barraient le chemin, mais enfin ils y parvinrent et se trouvèrent dans l'intérieur de la pagode.

La pluie tombait toujours à torrents. — Le vent soufflait avec rage et faisait osciller les flammes de la torche résineuse que la tourmente ne parvenait point à éteindre. — Ces lueurs intermittentes donnaient un aspect étrange aux massives colonnes encore debout et dont les chapiteaux sculptés dans le granit en forme de têtes d'éléphants ne supportaient plus rien.

D'instant en instant de grands éclairs dissipaient la masse des ténèbres, et alors une clarté blanche prêtait une fugitive apparence de vie aux statues grotesques, aux figures monstrueuses, couchées çà et là sur les dalles brisées, dans un linceul de triste verdure.

Kazil se trouvait évidemment sous le coup d'une violente émotion. — Son teint bronzé était devenu presque blanc, — ses grands yeux noirs, à demi voilés par leurs longs cils recourbés qu'aurait enviés une femme, exprimaient l'angoisse et la terreur.

A coup sûr l'enfant s'attendait à voir l'ombre gigantesque du dieu Siva surgir menaçante au milieu des écroulements, et foudroyer les insensés qui ne respectaient pas son sanctuaire.

Stop ne semblait pas beaucoup plus rassuré que le jeune Indou. — Il s'efforçait de faire bonne contenance, mais ses larges joues, colorées d'un vermillon si pur, avaient notablement pâli, et

le clignotement de ses paupières trahissait ses poignantes inquiétudes. — Il regardait autour de lui comme un homme qui se croit entouré de pièges et à qui la présence très probable d'ennemis invisibles cause les plus anxieuses préoccupations.

L'Anglais que nous avons vu voyager dans le palanquin, et que nous avons entendu Stop appeler : *Votre Honneur*, conservait seul un calme parfait;— le lorgon sur l'œil, il examinait l'intérieur de la pagode avec une curiosité réfléchie et une placidité manifeste.

Traçons un croquis rapide de ce personnage qui doit être le héros de notre récit:

C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une irréprochable distinction. — Une chevelure blonde, bouclée naturellement, couronnait un front large et intelligent. — De soyeux favoris de la même nuance encadraient un visage d'une blancheur mate et faiblement rosée, qu'illuminait en quelque sorte le regard ferme et franc de deux grands yeux bleus.

Cette beauté, telle que nous venons de la décrire, aurait pu paraître trop féminine, sans l'expression de résolution et d'énergie qui rayonnait sur la figure.

Le jeune Anglais portait un costume complet de toile blanche, et cette toile, collée sur son corps par les torrents d'eau qui l'inondaient, dessinait des formes tout à la fois sveltes et vigoureuses.

Au moment où nos trois personnages venaient de pénétrer dans l'enceinte de la pagode, le cri du

hibou se fit entendre à deux reprises à l'une des extrémités des ruines.

Kazil tressaillit visiblement et pencha la tête comme quelqu'un qui écoute avec attention et qui s'attend à entendre de nouveau le bruit qui vient de le frapper une première fois.

Avant qu'une demi-minute se fût écoulée, le cri du hibou retentit pour la troisième fois, dans deux directions différentes.

Kazil avait repris son immobilité. — Il baissait les yeux, et ses lèvres murmuraient tout bas :

— Nos frères veillent...

— Ah! çà, — s'écria l'Anglais en riant, — il paraît que les oiseaux nocturnes n'ont qu'un respect médiocre pour la solitude du lieu sacré?...

— Maître, — répondit Kazil, — le hibou est l'oiseau du dieu Siva!!!

— Le hibou est une bête maudite!! — balbutia Stop d'une voix chevrotante — c'est une bête qui porte malheur! — Je déteste ces animaux-là!... Quand par hasard ils viennent faire leur sabbat pendant la nuit, là-bas, chez nous, sur les vieux toits d'Ayesbury, je prends mon fusil et je les tue avec un zèle dont je me suis toujours bien trouvé!! — leur vilaine chanson, dans ce vilain endroit, ne nous annonce rien de bon!! — Allons-nous-en d'ici, Votre Honneur!... allons-nous-en bien vite!...

— Mon pauvre Stop, — répliqua l'Anglais en riant, — sais-tu bien que tu n'es qu'une poule mouillée?...

— Je ne sais pas si je suis une poule, — murmura

piteusement le valet de chambre,— mais je sais bien que je suis mouillé comme si j'avais fait un plongeon, tout habillé, dans la Tamise... ce qui, soit dit entre parenthèses, est malsain au plus haut degré et me criblera de rhumatismes à la fleur de mon âge... et, plaise à Dieu que j'en sois quitte pour des rhumatismes!

— Tu trembles toujours, poltron!

— Poltron ! oh ! non, je ne le suis pas. Jamais ! jamais!

— Qu'es-tu donc ?

— Je suis prudent, voilà tout, et je donnerais de grand cœur une année de mes gages pour que Votre Honneur le fût autant que moi.

— Trêve de bavardage, maître Stop, et cherchons un abri au milieu de ces décombres, car je crois que la tempête redouble. Oui, ma foi, elle redouble ou le diable m'emporte !

— Oh! Votre Honneur... Votre Honneur... — s'écria Stop en vacillant sur ses jambes, — au nom du ciel, ne parlez pas du diable dans ce lieu maudit. Nous n'avons déjà que trop de chance qu'il nous apparaisse d'une minute à l'autre... et tenez... ah ! mon Dieu !...

En prononçant ces derniers mots, d'une voix étranglée, Stop poussa un grand cri en étendant sa main vers la gauche, et recula comme un homme dont quelque effroyable vision vient de frapper les regards.

Le jeune Anglais tourna ses yeux dans la direction qu'indiquait la main de Stop, et il ne put s'empêcher de sourire et de hausser les épaules en

voyant l'objet qui causait au valet de chambre une si prodigieuse épouvante.

Cet objet offrait véritablement quelque analogie avec le Satan des légendes populaires, si souvent reproduit par le ciseau naïf des *tailleurs d'images* du moyen âge. — C'était la statue informe et hideuse de quelque divinité indienne, portant une tête de taureau sur un buste à peine ébauché.

— Eh bien, Votre Honneur, — balbutia Stop, — eh bien? eh bien?

— Décidément, la peur te trouble la cervelle, — répliqua le voyageur. — Quitte donc les ruines, je te le permets, puisque tu deviens fou, et retourne près du palanquin... je resterai seul avec Kazil...

Stop fit un geste de refus indigné et répondit :

— Votre Honneur sait bien que pour rien au monde je ne m'éloignerais de mon maître au moment du danger! — Si le diable doit emporter Votre Honneur, il m'emportera en même temps !... nous irons au diable de compagnie !...

— Alors reste et tais-toi !...

— Je me tairai certainement pour obéir à Votre Honneur. Mais il me semble que je parlais bien...

Le jeune Anglais prit la torche des mains de Kazil et se mit en devoir d'explorer les ruines.

Après avoir parcouru la pagode dans presque toute son étendue, se frayant péniblement un passage au milieu des touffes épineuses et des plantes grasses aux feuilles velues, il allait renoncer à continuer plus longtemps d'inutiles recherches, car le temps semblait avoir accompli sans pitié son œuvre de dévastation, et les débris des voûtes écroulées

jonchaient partout le sol, quand soudain une exclamation de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

Il venait de découvrir à demi-cachée par un mouvant réseau de lianes flexibles, l'ouverture d'une petite construction qui jadis attenait à la pagode et formait ce que l'on appellerait une *chapelle latérale* s'il était question d'un temple chrétien.

Il écarta les lianes et se trouva dans une sorte de chambre ronde dont les murailles sculptées gardaient encore les traces des couleurs vives, ocre jaune, vert éclatant, or et vermillon, dont elles avaient été enluminées autrefois.

La coupole intacte avait préservé cette petite salle des intempéries du ciel.

Les dalles, parfaitement sèches et couvertes d'une poussière fine étaient à peine disjointes.

— Victoire! — s'écria l'Anglais, — et gloire à Siva ! Le dieu du mal pratiquera cette nuit l'hospitalité d'une façon véritablement bienfaisante, et qui mérite les plus grands éloges!...

Stop et Kazil avaient suivi le voyageur dans la salle voûtée. — Son aspect, qui n'avait rien d'effrayant grâce aux sculptures grotesques et coloriées des murailles, sembla dissiper quelque peu l'épouvante du valet de chambre. — Il promena un regard satisfait autour de lui, quand il se trouva à l'abri, et il tira des profondeurs de sa poitrine un soupir de soulagement.

— Maître, — dit Kazil en s'adressant au voyageur, — l'eau ruisselle de vos vêtements... je vais vous allumer du feu...

— Bonne idée ! — pensa Stop. — Excellente idée ! Ce petit Indou est intelligent !

— Du feu? — demanda l'Anglais, — avec quoi ?

— Laissez-moi faire...

Kazil tira de sa ceinture le poignard que les Indous ne quittent jamais, et il s'élança au dehors.

Pendant son absence, l'Anglais se mit à étudier avec une attention et une curiosité infinies les bizarres sculptures dont il s'efforçait, mais vainement, de pénétrer le sens allégorique. Ces sculptures étaient, — comme on dirait aujourd'hui, — *les illustrations* du poème sacré des RAMAANAS, et la reproduction naïve des incarnations de WISCHNOU.

Entre le haut de la muraille et le commencement de la coupole, s'étendait une frise très originale, composée de têtes d'éléphants à longues trompes, alternant avec des têtes de taureaux aux cornes recourbées.

Stop regardait comme son maître, et de temps à autre il murmurait entre ses dents :

— Sont-ils assez laids, tous ces magots-là ! Quel pays, mon Dieu ! quel pays !...

Au bout de quatre ou cinq minutes, tout au plus, Kazil reparut. Il apportait sur ses épaules une charge de broussailles qu'il venait de couper avec son poignard, et qu'il disposa à l'entrée de la salle ronde, de manière que le vent pût tout à la fois aviver la flamme et emporter la fumée.

Ceci fait, il approcha la torche de ces brindilles qui se mirent à pétiller et constituèrent bientôt un foyer ardent, à la très vive satisfaction du maître et du valet, dont les vêtements ruisselants commen-

cèrent à sécher, en laissant s'échapper d'épais nuages de vapeur.

Kazil disparut de nouveau, mais sa seconde absence ne fut pas plus longue que la première, et il revint avec un nouveau fardeau. — Cette fois ce n'étaient plus des broussailles, mais les coussins du palanquin qu'il était allé quérir.

— Maître, — dit-il, — vous ne pouvez rester ainsi debout. L'orage durera toute la nuit. Quand vos habits ne seront plus humides, vous vous étendrez sur ces coussins et vous dormirez jusqu'au point du jour...

— Merci, mon enfant?... tu crains donc la fatigue pour moi?

— Oui, maître...

— Je suis un homme, cependant...

— Vous êtes d'un pays où les hommes, dit-on, n'ont pas comme chez nous des muscles d'acier et des membres infatigables...

— Mais toi, si jeune, après une si longue marche tu dois être brisé...

Kazil eut aux lèvres un fier sourire.

— Maître, — dit-il, — soyez sans crainte. Je suis presque un enfant, c'est vrai... mais j'ai la force et j'ai la volonté. Je puis rester, s'il le faut, plus d'un jour sans dormir et sans manger, marchant sous la pluie et sous le soleil, et mon corps ne faiblira pas. — Votre père m'a vu à l'œuvre... si vous lui répétez les paroles de Kazil, il vous répondra que Kazil a dit la vérité...

— Tu l'aimes bien, mon père?

— Si je l'aime!... Sans lui j'aurais cessé de vivre!

J'allais mourir d'une horrible mort... il m'a sauvé... Je lui dois l'air que je respire ! Je l'aime et je vous aimerai, maître, parce que vous êtes son fils ! — Si jamais vous avez besoin de mon sang, je le donnerai pour vous comme je le donnerais pour lui... comme je le donnerais pour votre frère sirEdward !

L'Anglais prit les deux mains de Kazil et les serra dans les siennes, en murmurant avec émotion :

— Brave enfant ! tu aimes mon père ! tu aimes mon frère ! — Va ! je t'aimerai bien aussi, moi !

Une larme roula sur la joue bronzée du jeune Indou.

— Ils ont des sentiments, ces sauvages-là, ma parole d'honneur, — se dit Stop, — beaucoup de sentiments. Mais je serais plus satisfait, Dieu me damne, s'ils avaient également des restaurants !

III

LA FACE PALE

Laissons s'écouler une demi-heure.

Le feu brûlait toujours, grâce à de nouvelles charges de broussailles jetées par Kazil sur le foyer improvisé. — Au dehors le vent faisait rage plus que jamais; mais la pluie tombait à flots moins pressés, les éclairs avaient cessé de se succéder sans relâche et le tonnerre ne grondait plus que par intervalles.

— Il me semble que la tempête diminue... — dit le voyageur dont le costume de toile blanche était désormais complètement sec.

— Oui, — répondit Kazil, — je m'étais trompé en croyant qu'elle se prolongerait toute la nuit; — avant deux heures tout sera fini.

— Pourrons-nous alors nous remettre en route?

— Non, maître, pas avant le lever du soleil.

— Pourquoi?

— Parce qu'il faut laisser aux eaux le temps de

s'écouler avant que les chemins de la montagne, métamorphosés en torrents, redeviennent praticables... — Croyez-moi, maître, dormez ! aussitôt que le départ deviendra possible, je vous réveillerai...

— C'est ça, Votre Honneur, — appuya Stop, qui ne parvenait qu'à grand'peine à comprimer ses bâillements, — dormons... je tombe de sommeil...

— Mais, toi ? — demanda l'Anglais à Kazil...

— Moi, je veillerai...

— Tu es donc de bronze ?

— Oui, — répondit simplement l'enfant.

— Il est bien heureux ! — pensa Stop. — Ah ! que je voudrais donc être de bronze comme lui, car, à l'heure présente, les jambes me rentrent dans le corps, littéralement !

— Eh bien, soit ! — reprit le voyageur, — ce grand feu, succédant à cette grande pluie, m'a donné une sorte de fièvre... — je me reposerai volontiers pendant une heure ou deux, et j'engage maître Stop à en faire autant...

— Grand merci, Votre Honneur... je profiterai de la permission.

Kazil plaça le long de la muraille les coussins sur lesquels s'étendit le voyageur.

Stop, faute de coussins, se coucha tout bonnement par terre, non sans maudire, avec une extrême énergie, le manque absolu d'élasticité des dalles qui lui servaient de matelas.

Kazil, — les deux bras croisés sur la poitrine, — s'adossa au mur en face de l'ouverture qui donnait accès dans la salle voûtée, et se mit à fredonner d'une voix presque indistincte les strophes d'une

chanson indoue, à peu près semblable, pour la monotonie des intonations, à ces refrains avec lesquels les nourrices, dans tous les pays, bercent les petits enfants.

Avant que trois minutes se fussent écoulées Stop dormait, les poings fermés, et ses ronflements, comme une basse continue, accompagnaient la chanson de Kazil.

Les yeux du jeune Anglais restèrent ouverts un peu plus longtemps, mais peu à peu ses regards fixés sur la coupole sombre perdirent le sentiment de la couleur et de la forme. — Un engourdissement progessif s'empara de lui. — Ses paupières s'abaissèrent. — Il dormait à son tour.

Alors, à trois reprises, le cri du hibou se fit entendre, tout près de la salle ronde, mais faible et comme voilé.

Kazil tressaillit de nouveau. — Son chant s'arrêta sur ses lèvres, et son oreille tendue, son regard avidement fixé sur le rideau de lianes dont nous avont parlé, semblèrent interroger le silence et l'obscurité. — Les appels mystérieux de l'oiseau nocturne ne se renouvelèrent pas ; — rien ne vint dissiper les ténèbres extérieures, mais un phénomène qu'on aurait pu prendre pour une apparition fantastique se reproduisit dans l'intérieur même de la chambre voûtée.

Un des bas-reliefs, — celui qui représentait la sixième incarnation du dieu Wichnoû, — glissa tout à coup sans produire le moindre bruit dans des rainures invisibles et disparut, laissant à sa place un trou carré et béant.

Ce trou se trouvait placé juste en face des coussins sur lesquels reposait le voyageur endormi.

Pendant quelques secondes il resta vide et noir, puis, soudain, il servit de cadre à la plus inattendue et la plus étrange de toutes les visions.

Une tête de femme, une tête jeune et pâle, d'une beauté souveraine mais sinistre, apparut dans l'ouverture. — Cette tête avait un diadème d'immenses cheveux sombres, qui l'entouraient trois fois de leurs nattes épaisses, au milieu desquelles étincelaient des sequins d'or. — Les lèvres étaient d'un rouge vif. — Les yeux noirs, d'une grandeur invraisemblable que l'emploi du *koheul* oriental augmentait encore, lançaient des effluves magnétiques. — Ils se fixèrent sur le visage du dormeur, et semblèrent ne plus pouvoir s'en détacher. — Bientôt leurs prunelles profondes s'animèrent et brillèrent dans l'ombre, de cet éclat presque surnaturel qu'on attribue au diamant noir. — Les lèvres s'entr'ouvrirent en un sourire de Ménade et dévoilèrent l'émail éblouissant des dents, pareilles à des perles sans tache dans un écrin de corail humide.

Ainsi transfigurée, cette tête était d'une beauté rayonnante, indescriptible pour la plume de l'écrivain, et dont le pinceau d'un grand artiste aurait eu peine, peut-être, à reproduire sans l'amoindrir la magie voluptueuse.

L'être surnaturel ou vivant à qui ce splendide et radieux visage appartenait, devait être déesse ou reine...

Kazil, toujours attentif mais toujours immobile,

n'avait point levé les yeux sur le bas-relief évanoui, et, par conséquent, n'avait rien vu.

Après une contemplation longue et en quelque sorte extatique, la tête disparut, mais le trou noir resta béant. — Sans doute l'incomparable vision devait reparaître. — Tout n'était pas fini.

Une des dalles de la chambre voûtée se déplaça soudainement, presque aux pieds de Kazil, et sembla s'abîmer dans des profondeurs inconnues.

L'enfant allait jeter un cri, — il n'en eut pas le temps. — La face bronzée d'un Indou gigantesque se montra à la place même que la dalle venait d'occuper.

Cet Indou appuyait le doigt annulaire de sa main droite sur ses lèvres, pour commander le silence, et en même temps son autre main traçait dans le vide un signe mystérieux, qui sans doute équivalait à un mot d'ordre.

Kazil comprit ce signe, et ses lèvres, déjà entr'ouvertes, se refermèrent sans avoir articulé un son.

Une angoisse profonde et douloureuse se peignit sur son visage expressif, il courba la tête et un profond soupir souleva sa poitrine.

L'Indou émergea de l'abîme entr'ouvert, comme dans les féeries les génies, les fées et les diables, surgissent du plancher d'un théâtre.

Il s'arrêta devant Kazil, lui toucha du doigt l'épaule, puis, soulevant la manche flottante qui cachait son bras musculeux, il lui montra les linéaments bizarres d'une marque bleuâtre, profondément empreinte dans la chair bronzée.

L'enfant jeta les yeux sur cette marque, fit un mouvement faible, qui témoignait la crainte et le respect, et conserva son attitude morne et soumise.

L'Indou, dont les pieds nus ne produisaient aucun bruit en foulant les dalles, se dirigea vers le voyageur toujours profondément endormi, et s'accroupissant à côté de lui il se mit à faire, avec une extrême lenteur, autour de son visage, des gestes uniformes presque semblables aux *passes* magnétiques des disciples de Mesmer.

La tête pâle aux cheveux noirs avait reparu dans son encadrement de ténèbres, et suivait du regard chacun des mouvements de l'Indou.

Après les premières passes, la respiration du voyageur devint rapide et bruyante, et une série de faibles tressaillements nerveux agita son corps.

Les passes continuèrent, — les tressaillements s'apaisèrent, et un calme si profond qu'il ressemblait plus à l'anéantissement qu'au sommeil, remplaça l'agitation passagère.

Alors l'Indou tira des plis de sa ceinture un petit flacon de cristal rempli d'une liqueur transparente et rouge comme du sang. — Il en versa quelques gouttes dans le creux de sa main, et avec cette liqueur il frotta les tempes de l'Anglais, dont la respiration parut s'arrêter tout à coup.

Ceci n'était d'ailleurs que la première partie de l'œuvre commencée.

L'Indou s'approcha du valet, comme il s'était approché du maître, — il fit autour de son visage les mêmes passes magnétiques et lui frotta les tempes avec la liqueur couleur de sang.

Il revint ensuite à l'Anglais, dont sans doute il avait la certitude que rien ne pouvait désormais nterrompre le sommeil, car il le souleva dans ses bras et le chargea sur son épaule aussi facilement et sans plus d'effort apparent que si l'homme de haute taille eût été un enfant chétif et frêle.

— Est-ce que les fils de Bowhanie ont voué l'étranger à la mort? — demanda Kazil d'une voix tremblante au moment où l'Indou colossal passait à côté de lui avec son fardeau.

Il n'obtint, pour toute réponse, qu'un signe de tête négatif, accompagné d'un sourire d'une expression bizarre.

Kazil continua :

— Y a-t-il des ordres ?

— Oui...

— Lesquels ?

— Reste ici...

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à mon retour...

— Qui aura lieu ?

— La nuit prochaine.

Kazil étendit la main vers Stop, et continua :

— Mais, si celui-ci se réveille ?

Un nouveau sourire vint aux lèvres de l'Indou. — Ce sourire signifiait : — Il ne se réveillera pas...

— Il vit, cependant?

— Oui, mais son sommeil est semblable à la mort, et doit durer une nuit et un jour sans interruption...

— Les *bahis* qui portaient le palanquin de l'étranger n'ont pas voulu franchir le seuil de la

pagode, et il attendent au dehors... — reprit Kazil.

— Qu'ils attendent...

— Ils n'ont point de vivres.

— On leur en apportera...

— J'obéirai...

— C'est bien.

L'Indou, portant toujours le fardeau vivant qui semblait ne point peser sur son épaule, s'élança dans l'excavation béante où il disparut avec le voyageur endormi. — La dalle soulevée retomba et cacha de nouveau l'orifice de l'issue mystérieuse.

En même temps disparut la tête pâle qui n'avait cessé de contempler le spectacle singulier que nous venons de décrire. — Le bas-relief représentant la sixième incarnation du dieu Wichnou reprit sa place, et le silence le plus profond régna dans la chambre voûtée, où Kazil veillait seul à côté de Stop endormi.

Nous allons suivre l'Indou gigantesque.

Après avoir descendu les quinze ou vingt marches d'un escalier en fort bon état, il se trouva dans une pièce souterraine, faiblement éclairée par une petite lampe posée sur un bloc de granit d'un aspect sinistre.

Ce bloc avait été jadis le monstrueux autel sur lequel on immolait les victimes humaines offertes en holocauste au dieu Siva. — En maint endroit le tranchant des haches qui faisaient tomber les têtes et mutilaient les membres avait ébréché le granit. — Au milieu du bloc, une rigole profonde, creusée pour laisser couler le sang dans une sorte d'auge destinée à le recevoir, était d'un rouge presque

noir comme si, la veille encore, un hideux sacrifice s'était accompli.

La chambre souterraine reproduisait exactement la forme et les dimensions de la salle voûtée au-dessous de laquelle elle se trouvait.

Au moment ou l'Indou atteignit la dernière marche de l'escalier, il se trouva face à face avec l'inconnue au visage pâle qui l'avait précédé, mais qui, maintenant, entièrement enveloppée dans les plis d'immenses voiles de gaze blanche pailletée d'or, ne laissait voir de sa figure que ses grands yeux noirs étincelants.

Autant qu'on en pouvait juger sous ces voiles, c'était une femme de taille moyenne et de formes merveilleusement élégantes. — Ses petites mains patriciennes, nues et effilées, étaient chargées de bagues éblouissantes. — De mignonnes babouches écarlates chaussaient ses pieds d'enfant.

— J'ai obéi, madame, — dit l'Indou d'une voix lente et gutturale. — J'ai obéi... voici l'étranger...

— N'est-ce pas, Saugor, qu'il est beau ? — demanda la jeune femme.

— Je n'en sais rien, madame...

— Comment, tu n'en sais rien !... tu ne l'as donc point regardé ?...

— Je l'ai regardé, madame, mais je ne comprends pas la beauté de ces visages blancs et de ces cheveux couleur de soleil !... Ceux qui ressemblent si fort à des femmes ne sont pas des hommes pour moi !...

L'inconnue sourit sous son voile.

— Saugor, — dit-elle, — où sont les muets ?...

— Dans la galerie souterraine, avec le palanquin.

— C'est bien... je vais ouvrir la porte de fer.

— Où allons nous, madame?

— Au Palais.

— Dois-je vous y précéder avec mon fardeau?

— Non... les muets porteront l'étranger dans le palanquin.

— Une seule personne peut y prendre place.

— Je marcherai.

— Mais...

La jeune femme interrompit l'Indou par un geste impérieux, et dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— J'ai parlé !...

Saugor s'inclina et se tut.

Dans l'une des murailles de la chambre souterraine où venaient de s'échanger les paroles qui précèdent, se voyait une porte de fer, massive comme celles qui ferment les cachots des condamnés à mort.

L'inconnue prit à sa ceinture une clef, l'introduisit dans la serrure, et la porte tourna sur ses gonds, démasquant une galerie voûtée qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Douze nègres, vêtus de rouge et portant des turbans de même couleur, se tenaient debout et immobiles auprès d'un palanquin peint de couleurs sombres.

Des massalchis, également nègres, arrosaient d'huile sans relâche leurs torches flamboyantes.

Tous ces hommes étaient muets, et pas un seul ne savait écrire. On pouvait donc se fier à eux comme à la tombe, puisque leur ignorance, et la terrible mutilation qu'ils avaient subie, rendaient leur discrétion absolue et forcée.

IV

UNE SCÈNE DES MILLES ET UNE NUITS

En voyant l'inconnue les nègres se prosternèrent, la face contre la terre, comme si quelqu'une des divinités de leur religion venait de leur apparaître.

L'Indou que nous avons entendu appeler *Saugor* ouvrit les rideaux du palanquin, déposa sur les coussins moelleux le corps inanimé de l'Anglais et, après avoir interrogé du regard la femme au visage pâle, donna un ordre.

Les porteurs se relevèrent aussitôt. — Ils chargèrent les brancards sur leurs épaules et se mirent en marche d'un pas cadencé, précédés par les massalchis.

Saugor et la jeune femme les suivaient silencieusement.

La galerie voûtée dans laquelle nous avons introduit nos lecteurs offrait un curieux spécimen de ces gigantesques travaux qui frappent d'étonne-

ment et presque de stupeur les voyageurs européens daus les Indes, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les Romains, ces maîtres suprêmes du vieux monde, n'ont rien réalisé d'aussi prodigieux.

Figurez-vous une sorte de *tunnel*, long de plus d'une lieue, traversant de part en part une montagne de granit, descendant par une pente douce et merveilleusement régulière jusqu'à une vallée étroite, passant au-dessous de cette vallée, entamant une autre montagne, et aboutissant enfin à un large escalier de briques, de deux cent cinquante marches, au bas duquel les porteurs du palanquin firent halte.

Saugor reprit alors dans ses bras le corps de l'étranger, gravit l'escalier et arriva, suivi de l'inconnue, à une porte d'airain, qui s'ouvrit devant eux et les laissa pénétrer dans une vaste pièce, décorée avec toutes les splendeurs du luxe oriental et qui devait être le vestibule d'un palais féerique.

L'Indou, toujours chargé de son fardeau, traversa ce vestibule et une enfilade de salons dont la description, même incomplète, nous demanderait des pages nombreuses, et ne s'arrêta que dans un boudoir de forme ronde, doucement éclairé par les lueurs d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond.

Ce boudoir, entièrement tendu d'étoffes de soie aux couleurs vives et chatoyantes, n'avait d'autres meubles qu'un divan circulaire, très bas et large comme un lit, et des piles de coussins jetés çà et là, comme au hasard, sur un tapis de Smyrne,

aussi harmonieux de tons que le plus beau cachemire, et plus doux sous les pieds que le gazon le plus épais.

Des portières, pareilles aux tentures qui recouvraient les murailles, cachaient toutes les ouvertures.

C'est dans cette pièce, et sur le large divan circulaire, que Saugor plaça l'étranger, puis, après s'être incliné devant l'inconnue, il se retira, la laissant seule auprès de l'Anglais endormi.

La jeune femme se débarrassa des voiles dont nous l'avons vue s'envelopper, et son visage pâle, rendu plus pâle encore par la lueur nacrée de la lampe d'albâtre, apparut de nouveau dans toute son étrange splendeur. L'expression de ses grands yeux était devenue bizarre et changeante. Tantôt ils brillaient d'une sorte de fièvre, tantôt une langueur voluptueuse en adoucissait l'éclat.

L'inconnue s'agenouilla près du divan, contempla pendant quelques minutes la tête blonde et charmante du dormeur, se pencha sur lui, mit un long baiser sur son front, puis, tirant de son corsage un flacon pareil à celui dont Saugor s'était servi dans les ruines de la pagode, mais renfermant une liqueur absolument incolore, elle le lui fit respirer.

Le souffle de l'Anglais, si faible et si indécis jusqu'à ce moment qu'on aurait pu croire que le cœur avait cessé de battre, devint presque aussitôt plus rapide et plus bruyant. En même temps, les paupières s'agitèrent comme si elles allaient se soulever.

A peine ce premier symptôme d'un réveil prochain venait-il de se manifester que l'inconnue se releva, en bondissant comme une gazelle effarouchée. Elle traversa le boudoir dans toute sa largeur, souleva une portière et disparut, laissant retomber derrière elle l'étoffe épaisse lamée d'or.

Une ou deux minutes s'écoulèrent. Les paupières du dormeur continuaient à tressaillir, mais sans se disjoindre. Des mouvements saccadés, qui cependant n'avaient rien de pénible, agitaient ses membres. La lutte de la vie agissante, contre un engourdissement presque morbide, était manifeste. Cette lutte ne fut pas de longue durée. L'engourdissement disparut tout à coup ; le réveil se fit ; l'Anglais se dressa sur son séant, ouvrit les yeux et regarda.

Les sensations qui s'emparèrent de lui brusquement sont plus faciles à comprendre qu'à décrire. Il s'était endormi dans la pagode de Siva, sous la coupole sombre et presque sinistre de la chambre ronde ; — il se réveillait dans un boudoir merveilleux, tout embaumé de molles senteurs.

Sa stupeur fut profonde, mais elle ne dura guère. Un travail très compliqué se fit dans son cerveau avec une rapidité électrique, et la prodigieuse invraisemblance de sa situation lui parut expliquée de la manière la plus simple et la plus logique. — Un sourire vint à ses lèvres, et il murmura :

— L'influence de l'Orient se fait sentir... l'Inde, ce pays des contes fantastiques, me porte à la tête et m'enivre... Je rêve, et mon rêve me transporte en pleine féerie des Mille et une Nuits... Il m'arriverait maintenant les plus suprenantes et les plus

gracieuses aventures, que je n'en serais nullement surpris...

Cette idée de rêve étant admise sans conteste par le voyageur, il se trouva dans une disposition d'esprit à s'attendre à tout et à ne s'étonner de rien, et ce fut en vérité fort heureux, car à peine venait-il d'achever son court monologue, qu'une musique faible et voilée mais délicieuse se fit entendre, et le berça mollement dans des flots d'harmonie. C'étaient des instruments inconnus, d'un charme pénétrant, dont les accords se mêlaient à des voix de femme chantant en chœur quelque mélodie amoureuse.

D'où venait cette musique? Il était impossible à l'Anglais de s'en rendre compte; elle semblait s'exhaler de partout à la fois, et elle l'enveloppait pour ainsi dire.

Le jeune homme sourit de nouveau, et murmura, comme la première fois :

— Mon rêve continue... et il est charmant!... Rêver ainsi, c'est vivre deux fois! Voilà la fête des oreilles... quelle sera la fête des yeux?...

La réponse à cette question ne se fit pas attendre.

Une portion de la tenture du boudoir glissa sans bruit sur des tringles disposées à cet effet, et laissa voir une seconde pièce dont les murailles étaient revêtues de marbre, et qui offrait à son point central une fontaine jaillissante. Les jets d'eau, irisés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel par les feux de vingt lampes d'argent, retombaient dans une large conque en nacre de perle.

— Très joli ! — murmura l'Anglais — le rêve se complique ! On ne réussirait pas mieux ce décor au théâtre de Drury-Lane, pour les fêtes de la Christmas... il ne lui manque qu'un ballet pour le compléter !

On eût dit qu'une force mystérieuse et toute-puissante se plaisait à réaliser les fantaisies du dormeur éveillé, avant même, pour ainsi dire, qu'il ait eu le temps de formuler ses désirs. Ses lèvres murmuraient encore les derniers mots de la phrase que nous venons de reproduire, et déjà le décor lumineux et miroitant se peuplait de façon à donner à tout bon musulman un avant-goût des merveilles et des délices du paradis de Mahomet.

Une foule d'almées, le front couronné d'un diadème de sequins, leurs cheveux noirs flottant sur leurs épaules nues, apparurent et commencèrent une de ces danses voluptueuses dont l'Orient a gardé le secret.

La transparence de leurs costumes révélait les beautés plastiques de leurs formes dignes de la statuaire antique. Elles formaient des groupes charmants ; elles s'entrelaçaient dans mille attitudes gracieuses. Parfois elles restaient presque immobiles, et leur danse ne consistait qu'en mouvements répétés et provocants du torse et des hanches, puis, aussitôt après, elles se mettaient à tourbillonner avec la rapidité prestigieuse et presque incompréhensible des derviches tourneurs.

L'Anglais émerveillé contemplait ce spectacle en souriant, et se disait tout bas :

— J'applaudirais bien, mais je n'ose... En ap-

plaudissant je courrais le risque de m'éveiller... et, alors, adieu mon beau rêve...

La clarté des lampes d'argent s'affaiblit, la musique cessa de se faire entendre, les almées disparurent l'une après l'autre, le rideau de gaze devint sombre et la tenture reprit sa place.

— Cette féerie qui se joue à mon profit, — pensa l'Anglais, — n'aurait-elle pas de dénouement? Quelle sera la conclusion de ce conte des Mille et une Nuits réalisé tout exprès pour moi? Une princesse Badroulboudour, une reine Aïka, maîtresses de ce palais magique, vont-elles continuer l'enchantement jusqu'au bout en venant me parler d'amour?...

Une des portières se souleva. Une femme entra dans le boudoir; elle était vêtue à l'orientale; autour d'elle flottaient des parfums enivrants. Un demi-masque de velours noir cachait une partie de son visage.

A travers les trous de ce masque, ses grands yeux étincelaient d'un éclat presque invraisemblable. Ses lèvres rouges, s'écartant dans un sourire, dévoilaient ses dents éclatantes. Sa taille mince et souple, ses bras ronds et blancs, ses épaules veloutées, qu'on eût dit taillées dans un bloc de marbre de Carrare, décelaient la jeunesse en toute sa fleur.

Pendant quelques secondes elle s'arrêta sur le seuil. On eût dit qu'elle hésitait, et qu'une sorte de timidité l'empêchait d'aller plus avant.

— Ah! vive Dieu! s'écria l'Anglais, c'est une apparition divine. — Pourquoi faut-il que ce soit un

rêve?... Je donnerais un an de ma vie pour faire du rêve une réalité!... je donnerais...

Il n'eut pas le temps d'achever.

L'inconnue au masque de velours, dont sans doute l'indécision venait de cesser, traversa le boudoir d'un pas si léger que ses pieds nus dans ses babouches semblaient effleurer à peine le tapis de haute lice ; elle s'approcha du divan et elle demanda d'une voix harmonieuse, dans le plus pur anglais :

— Comment te nommes-tu?

Le voyageur tressaillit.

— Eh quoi!... — se dit-il à lui-même, — elle me parle!... dois-je lui répondre?... Un dialogue avec un être qui n'existe pas est évidemment chose impossible!... A peine aurais-je ouvert la bouche que la vision s'évanouira... et ce sera dommage...

— Pourquoi gardes-tu le silence? — reprit la mystérieuse inconnue, — tu es mon hôte cette nuit, et j'ai le droit et la volonté de savoir à qui je donne l'hospitalité! Parle donc!... réponds-moi!... — Quel est ton nom?

Le voyageur avait pris son parti, et, cette fois, il répondit sans hésitation :

— Je m'appelle Georges Malcolm...

V

UNE SCÈNE DES MILLE ET UNE NUITS (*Suite*)

— Georges Malcolm... — murmura l'inconnue, — il me semble que j'ai déjà entendu prononcer ce nom.

Puis elle reprit tout haut :

— Tu es Anglais ?...

— Oui, madame... — répondit le voyageur.

— Tu es gentilhomme?

— Un de mes ancêtres combattait près de Robert Bruce...

— Quand as-tu quitté l'Angleterre?

— Il y a un peu plus de deux mois...

— Qui t'amène dans les Indes?

— La volonté de mon père... — c'est lui que je viens rejoindre...

— Le nom de ton père ?

— Sir John Malcolm.

— Sa position?

— Il est grand juge de la présidence de Bénarès...

L'inconnue tressaillit, et se dit tout bas :

— John Malcolm!... le grand juge!... le chercheur terrible!... je savais bien... je le connais...

Un moment de silence suivit cet aparté de la femme au masque de velours, puis elle reprit :

— Que penses-tu de ce qui t'arrive cette nuit?...

— Faut-il vous répondre franchement, madame?... — demanda le jeune Anglais en souriant.

— Certes!

— Eh bien! je pense que je fais un rêve adorable, et qu'il dépendrait de vous de le rendre plus adorable encore.

— Que faudrait-il faire pour cela?

— Laisser tomber ce masque qui dérobe à mes yeux ravis une partie de votre beauté...

— Comment sais-tu que je suis belle?...

— Ce que je vois m'est un sûr garant de la splendeur de ce qu'on me cache...

— Tu pourrais te tromper...

— Oh! non, madame, je ne me trompe pas!.. — vous êtes belle à damner tous les saints du paradis!... je le divine à l'émotion qui s'empare de moi près de vous!... je le sens aux battements précipités de mon cœur!...

L'inconnue eut un sourire enivrant.

— Ton cœur! — répéta-t-elle, — tu parles de ton cœur! — a-t-il donc l'habitude de battre si vite et si fort?...

— Non, madame, et c'est vous seule qui pouviez l'agiter ainsi...

— Tu dis cela à toutes les femmes!...

— Je ne le dis à aucune, car mes lèvres ne savent pas mentir...

— N'as-tu donc jamais aimé?...

— Jamais sérieusement!... — jamais je ne me suis senti entraîné vers une femme comme je me sens entraîné vers vous...

— Tu ne me connais pas...

— Je vous devine.

Georges Malcolm, — rien ne nous empêche désormais de lui donner son nom, — s'était soulevé peu à peu sur le divan; — il prit dans ses mains les deux mains blanches que l'inconnue lui abandonna sans résistance, — il les approcha de ses lèvres, et il frissonna délicieusement au contact de leur épiderme tiède et parfumé.

— Madame, — continua-t-il avec une passion véritablement entraînante, — je vous en conjure, ôtez votre masque!... laissez-moi vous voir... vous admirer... vous adorer!...

L'inconnue eut un sourire, et répliqua avec une intonation quelque peu railleuse :

— Au risque de perdre les bénéfices de ton adoration, je ne ferai pas ce que tu désires... je n'ôterai point mon masque...

— Pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas!...

Ceci fut dit d'un ton ferme, — d'une voix habituée au commandement et qui ne souffrait pas de réplique.

Mais, comme pour atténuer ce que cette réponse avait de rigoureux, l'inconnue ajouta :

— Georges Malcolm, — si mon masque ne te fait

pas peur, — je t'invite à souper... — acceptes-tu?...

— J'accepte... — répondit le jeune Anglais, non sans une profonde stupéfaction...

En effet, cette nouvelle péripétie de son incompréhensible aventure jetait dans toutes ses idées la perturbation la plus complète. — Dialoguer dans un rêve c'était déjà bien fort! — prendre les mains d'une femme, et sentir ces mains patriciennes s'abandonner mollement et se fondre pour ainsi dire dans les siennes, c'était plus merveilleux encore!... — Mais souper!... — De mémoire de dormeur, voilà ce qui ne s'était jamais vu, et les hallucinations du haschisch auraient pu seules amener une aussi bizarre illusion, — si toutefois cette illusion se réalisait.

Or, Georges Malcolm était parfaitement sûr de rêver, puisqu'il se souvenait à merveille de s'être endormi, brisé de fatigue, dans la pagode du dieu Siva, et il avait une non moins complète certitude de n'avoir pris de haschisch sous aucune forme et à aucune dose...

Tandis que le jeune homme, jeté subitement dans une situation si invraisemblable et, en apparence, si impossible, laissait flotter son âme au milieu d'un océan de pensées confuses où sa raison chancelante perdait pied de plus en plus, l'inconnue s'était éloignée de quelques pas, et frappait deux fois dans ses mains.

Aussitôt quatre négrillons crépus, pas plus hauts qu'une botte à l'écuyère, splendidement et fantastiquement vêtus de satin pourpre et de drap d'argent, entrèrent, portant par ses quatre angles une

table basse toute servie qu'ils placèrent au milieu du boudoir.

De deux côtés de cette table ils entassèrent, en guise de sièges, les coussins épars sur le tapis, puis, muets et agiles, ils disparurent.

— Georges Malcolm, — dit l'inconnue, — viens faire honneur à mon souper...

— Au premier mouvement que je vais tenter, — pensa l'Anglais, — tout va s'évanouir...

Néanmoins, comme il ne pouvait hésiter, il quitta le divan ; — à sa grande surprise il se trouva ferme sur ses jambes, et il s'aperçut qu'il pouvait, ou du moins qu'il croyait marcher d'un pas facile et ferme, comme un homme éveillé...

L'inconnue le prit par la main et le conduisit jusqu'auprès d'une des piles des coussins, sur lequel elle le fit asseoir. — Elle-même s'installa en face de lui.

L'Anglais regarda curieusement la table et il éprouva tout aussitôt une sensation de violent appétit. — Les mets les plus savoureux s'offraient à ses regards, et le parfum fort peu oriental des truffes se mêlait au fumet délicat du gibier rôti à point.

La table était servie à la russe, c'est-à-dire que tous les plats s'y trouvaient à la fois, entourant le dessert, composé entre autres choses des plus beaux fruits de l'Europe et des Indes. — Les vins de France, les vins d'Espagne, les vins du Rhin, y coudoyaient fraternellement les vins de Chypre et du Cap, et deux bouteilles sorties des caves champenoises de madame veuve Cliquot, se frappaient

en sorbets dans des rafraîchissoirs de vermeil remplis de glace.

Nous ne parlons que pour mémoire de la vaisselle plate ciselée avec amour comme des joyaux de femme par quelque Benvenuto Cellini du dix-neuvième siècle; — nous passons sous silence des coupes de vieux chine (famille verte) plus précieuses que l'or massif, et les adorables verreries de Bohême, émaillées de vives couleurs.

— C'est moi qui vais te servir, Georges Malcolm, — dit l'inconnue en découpant avec une gracieuse adresse un faisan de la Chine, amplement truffé et doré à point, dont elle plaça les deux ailes dans l'assiette de son hôte.

Puis remplissant deux verres mousseline, en forme de tulipes, d'un vin transparent qui ressemblait à de l'ambre en fusion, elle ajouta :

— Fais-moi raison avec ce xérès... — il a mûri sous les feux du soleil de mil sept cent quatre-vingt-neuf...

Georges Malcolm savoura lentement une gorgée du précieux liquide, et il lui sembla qu'une flamme parfumée coulait dans ses veines, doublait la chaleur de son sang, et faisait battre son cœur plus vite.

Le repas imprévu qui commençait ainsi fut d'une gaieté folle.

Notre héros mangea comme un voyageur affamé, but comme boit un Anglais qui sait que sa tête est solide, et qui, par conséquent, ne craint pas l'ivresse, — et, enfin, se montra ce qu'il était, un homme du monde intelligent, bien élevé et parfois spirituel.

La femme masquée lui tenait tête en toute chose, et lui donnait la réplique avec une originalité piquante et hardie... — un orchestre invisible et mystérieux se faisait entendre au loin, et jouait avec un ensemble admirable des morceaux choisis de musique italienne.

Peu à peu, sous l'infiuence irrésistible de la bonne chère, des vins capiteux et des mélodies amoureuses, la conversation prit une tournure galante.

— Un rêve si bien commencé ne saurait mal finir, — se dit Georges Malcolm, — voyons ce que me garde ma bonne étoile...

Il se rapprocha de l'inconnue et prit de nouveau ses deux mains, qu'elle ne lui retira point, et sur lesquelles il appuya ses lèvres.

. . . .

Il était environ minuit, — nous l'avons dit, — au moment ou Saugor, obéissant aux ordres de l'inconnue, avait enlevé Georges Malcolm dans la chambre ronde de la pagode de Siva.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans cette même pièce la nuit suivante, c'est-à-dire juste vingt-quatre heures après l'enlèvement du jeune Anglais.

Nous y retrouverons Kazil et Stop.

Telle était l'influence narcotique du parfum contenu dans le flacon de Saugor, que le valet de chambre n'avait pas fait un mouvement depuis la veille, — et continuait à ronfler les poings fermés.

Kazil, assis sur les coussins qui pendant une

heure avaient servi de couche à Georges Malcolm, veillait, et les traits mobiles de son visage bronzé exprimaient une profonde inquiétude. — Ses regards, d'une mobilité prodigieuse, erraient autour de lui, — son oreille attentive épiait les moindres bruits.

Quoique la torche prise au massalchi fût éteinte, l'intérieur de la chambre ronde n'était point plongé dans les ténèbres. — Le ciel, qu'aucun nuage orageux ne venait obscurcir, brillait de mille feux. — La lune, radieuse, montrait au zénith son disque d'argent, inondant les ruines d'une clarté blanche d'un éclat merveilleux.

Kazil, tout à coup, fit un mouvement brusque et se leva.

Le cri du hibou, ce cri que certaines modulations, perceptibles seulement pour une oreille exercée, lui signalaient comme échappé de lèvres humaines, venait de retentir, et cette fois il se faisait entendre, non sur le plateau de la montagne, mais dans les souterraines profondeurs de la pagode.

— Les voici... — murmura l'enfant, — que vais-je apprendre?... — Le fils de l'homme à qui je dois la vie est dans leurs mains terribles!... — Malgré la parole de Saugor, j'ai peur... — Qu'ont-ils fait de Georges Malcolm?...

Et Kazil attendit, haletant. — Son anxiété et son attente furent d'ailleurs de peu de durée. — Au bout de quelques minutes la dalle mobile à laquelle nous avons vu jouer un rôle à l'heure de l'enlèvement, se souleva de nouveau et Saugor

apparut, portant dans ses bras l'Anglais profondément endormi.

Le visage de Kazil s'illumina. — Un éclair de joie brilla dans ses yeux noirs et profonds. — Un sourire écarta ses lèvres.

Saugor étendit Georges Malcolm sur les coussins du palanquin, puis, désignant Stop, il demanda :

— Celui-ci n'a pas ouvert les yeux depuis hier?

Kazil fit un signe négatif.

— C'est bien, — reprit Saugor, — j'y comptais...

Il prit un flacon pareil à celui dont nous avons vu la femme masquée faire usage dans le boudoir du palais mystérieux, et il l'approcha successivement des narines de Georges Malcolm et de celles de Stop.

Il revint à Kazil, et il lui dit :

— Dans un instant ils vont se réveiller tous deux.

VI

LE RÉVEIL

— Que dois-je faire maintenant? — demanda Kazil.

— Ce que tu aurais fait hier sans l'orage!... conduire à Bénarès ces deux étrangers... — répliqua Saugor.

— S'ils m'interrogent, que faut-il répondre?

— Tu n'as rien vu... tu ne sais rien, sinon qu'ils ont dormi longtemps...

— J'obéirai...

— J'y compte... — Les fils de Bowhanie obéissent toujours et ne parlent jamais...

Sir Georges et Stop firent, en même temps, un mouvement léger. Saugor s'élança dans l'ouverture béante et la dalle soulevée reprit sa place...

Quatre ou cinq secondes s'écoulèrent, puis le maître et le valet ouvrirent les yeux à la fois.

Le premier regard de sir Georges interrogea les murailles de la salle voûtée; — il en reconnut la

coupole sombre, les bas-reliefs bizarres, et un étonnement sans bornes se peignit sur sa figure.

— Allons, — murmura-t-il avec un désappointement manifeste, — ce n'est que trop vrai... j'ai rêvé !...

De son côté, Stop balbutiait en se frottant les reins :

— Goddam ! que le diable emporte les Indes ! Cette pagode maudite est plus humide qu'un caveau sans soupirail ! — J'ai bien dormi, mais je sens des picotements dans mon échine, et voilà qu'un lumbago me pend à l'oreille, comme si j'avais chassé la sauvagine tout l'hiver dans les marais du Northumberland ! sans compter que l'estomac me travaille !... oh ! mais il me travaille !... c'est étonnant !... Qu'est-ce que j'ai donc ? on dirait que j'ai faim...

Sir Georges quitta les coussins, s'approcha de l'ouverture qui mettait la chambre en communication avec les ruines, et regarda au dehors.

Il prit les lueurs blanches de la lune pour les premières clartés de l'aube.

— Notre sommeil a duré longtemps, — dit-il à haute voix, — et voici le jour qui se lève...

— Vous vous trompez, — dit le jeune Indou.

— Comment ? — demanda sir Georges.

— Ce n'est pas le jour, c'est la lune.

— Quoi ! — s'écria l'Anglais, — la lune si brillante et dans un ciel si pur ! L'orage de cette nuit s'est donc bien vite et bien complètement dissipé ?

— Depuis hier, maître...

Georges Malcolm attacha sur Kazil un regard interrogateur.

— Depuis hier? — répéta-t-il, — je ne te comprends pas... que veux-tu dire?

— A partir de notre entrée dans ces ruines, — répondit l'enfant, — deux fois douze heures se sont écoulées!... Le jour a succédé à la nuit... puis la nuit a remplacé le jour...

— C'est impossible! — s'écria Georges.

— Maître, j'ai dit la vérité! — Vous dormiez tous les deux, et votre sommeil était si profond que je n'ai pas osé l'interrompre.

— Je le crois, Votre Honneur! je le crois! — appuya Stop avec conviction, — tout s'explique et mes crampes du pylore cessent de m'inquiéter! Désormais je connais mon mal... Depuis plus de vingt-quatre heures, je n'ai rien mangé, et je meurs de faim! Que Votre Honneur interroge sa conscience... je veux dire son estomac... il doit être aussi mal accommodé que le mien... Car enfin, Votre Honneur est à jeun comme moi...

— C'est ce qui te trompe... — répliqua Georges en examinant Kazil avec une extrême attention, et en étudiant pour ainsi dire sa physionomie.

— Votre Honneur a déjeuné?

— Déjeuné, non... mais soupé.

— Ah! bah! Et quand cela!...

— La nuit dernière...

— Ici?

— Non.

— Où donc?

— Je n'en sais rien.

— Votre Honneur veut rire! Votre Honneur se moque de moi!

— Je n'ai, de ma vie, parlé plus sérieusement...

— Mais alors Votre Honneur n'aurait donc pas dormi tout le temps?...

— Peut-être... qu'en pense Kazil?...

Pendant les répliques entre le maître et le valet, la physionomie du jeune Indou était demeurée impassible. — On aurait pu croire qu'il n'entendait pas.

Lorsque sir Georges Malcolm s'adressa directement à lui, il répondit :

— Depuis notre arrivée ici, maître, j'ai veillé sur vous... et vos paupières ne se sont pas même soulevées...

L'accent de Kazil était tellement affirmatif, et empreint d'une sincérité si naïve, que le jeune Anglais sentit s'évanouir un doute qui n'avait fait, d'ailleurs, qu'effleurer son esprit.

— L'évidence redouble! — dit-il à haute voix, — j'ai rêvé...

La curiosité parut allonger soudain les grandes oreilles rouges de Stop qui se rapprocha vivement de son maître.

— Eh quoi! — s'écria-t-il, — Votre Honneur a fait un rêve?

— Oui...

— Un joli rêve?

— Un rêve délicieux!

— Votre Honneur a rêvé sans doute qu'il soupait amplement! — continua Stop en passant sa langue sur ses lèvres, — si amplement que Votre Hon-

neur n'en a plus d'appétit!... Ah! par exemple, voilà une chance qui ne m'arriverait jamais, à moi!

— J'ai rêvé cela, en effet, mais ce ne serait rien...

— Il y a autre chose?

— Certes!

Kazil, immobile et muet, aussi calme en apparence que Stop était agité, attendait avec une curiosité d'autant plus grande qu'il savait bien, lui, que le prétendu rêve de Georges Malcolm était une réalité.

— Dans mon rêve, — reprit le jeune Anglais, — je n'ai pas soupé seul...

— Peut-être Votre Honneur avait-il un joyeux compagnon de table...

— Un compagnon, non... Mais une compagne...

— Ah! voilà qui vaut mieux encore... et... cette dame était jolie?...

— Séduisante... oui! Adorable... oui! Jolie... j'en jurerais! Mais je suis réduit cependant à le conjecturer, car elle portait un masque de velours, et, malgré toutes mes instances, elle s'est refusée obstinément à me laisser voir son visage.

— Quel singulier caprice!... Ça ne s'est jamais vu qu'au bal de l'Opéra à Paris, où je suis allé une fois quand nous avons fait notre voyage sur le continent!... Après ça, dans un rêve!... Enfin, cette dame?

— Je lui ai juré que je l'aimais, et, foi de gentleman, dans ce moment j'étais sincère...

— On l'est toujours après souper... surtout quand on jure des choses de ce genre!... Tout le monde sait bien que ça n'engage à rien!...

Georges Malcolm se mit à rire.

— Ah çà! maître Stop, — demanda-t-il, — seriez-vous un roué, par hasard?

Stop fit la roue avec une fatuité réjouissante.

— Eh! eh! — répondit-il. — Un roué... Oh! pas absolument... Mais chaque fois que nous allions à Londres, les femmes me gâtaient beaucoup...

Puis changeant de ton, il reprit :

— Il va sans dire que la dame au masque de velours a cru les serments de Votre Honneur?

— Elle a tout fait, du moins, pour me le prouver, en agissant exactement comme si elle les croyait.

Stop appuya l'index de sa main droite sur son œil gauche d'un air malin.

— Et ensuite? — demanda-t-il.

— Ensuite, — répondit Georges Malcolm, — de même que j'avais rêvé le réveil, j'ai rêvé qu'un sommeil irrésistible s'emparait de moi de nouveau, et je viens d'ouvrir les yeux pour la première fois depuis vingt-quatre heures, si toutefois je suis véritablement bien éveillé, ce que je n'oserais pas affirmer, car je ne sais plus distinguer le vrai du faux et le songe de l'état de veille...

— Oh! Votre Honneur ne dort point en ce moment, non plus que moi! — s'écria Stop, — nous en pouvons jurer hardiment!...

— Mais comment expliquer cette étrange léthargie ?... Cet anéantissement de vingt-quatre heures, auquel tous les deux à la fois nous avons succombé !

— Ne l'expliquons pas, Votre Honneur. Ce sera le plus court.

Georges Malcolm se tourna vers Kazil.

— Mon enfant, — lui demanda-t-il, — as-tu déjà vu des exemples de ce qui vient de nous arriver?...

— Oui, maître, et plus d'une fois... Les temps orageux amènent souvent à leur suite de pareils phénomènes chez les Européens nouvellement arrivés dans nos contrées...

Georges n'avait aucun motif pour s'inscrire en faux contre l'affirmation du petit Indou. Il l'accepta donc sans conteste.

— Je suppose, — reprit-il, — que rien ne nous empêche de continuer notre voyage?

— Rien absolument, maître. Les bahis sont reposés, le temps est beau, la nuit claire et les chemins secs. Avant huit heures du matin, nous atteindrons le but de notre voyage.

— Et j'embrasserai mon père et mon frère! — s'écria Georges avec un élan de joie.

— Et je pourrai me mettre à table devant un copieux repas, — murmura Stop. — D'ici là, je vais serrer notablement la boucle de mon inexpressible et m'efforcer de rêver que je déjeune.

Kazil chargea les coussins sur ses épaules, et nos trois personnages regagnèrent l'endroit où les bahis, accroupis sur le sol auprès du palanquin attendaient avec patience.

Le grand cheval maigre à grande crinière, entravé des pieds de devant, tondait l'herbe rare et fine poussant sur la mince croûte de terre végétale qui recouvrait les roches du plateau. La lune éclairait *à giorno* les escarpements de la montagne,

descendant par une succession de gradins rapides jusqu'aux vastes plaines au sein desquelles Bénarès, la grande et riche cité, dormait, mollement étendue. Au loin brillait le Gange comme un serpent gigantesque aux écailles d'argent.

Kazil poussa un cri guttural pour annoncer l'approche du maître. A l'instant les bahis furent debout, le massalchi ralluma sa torche inutile, et le cheval de Stop se trouva bridé.

— Maître, — dit Kazil après avoir remis les coussins en bon ordre, — le palanquin est prêt. Montez.

— Non, répondit Georges Malcolm. Je me sens engourdi par un trop long sommeil, je veux marcher pendant une heure ou deux. Donne le signal, et en route!

La caravane s'ébranla. Les porteurs passèrent les premiers. Le jeune Anglais et Kazil les suivirent. Stop, à cheval, forma l'arrière-garde comme de coutume.

La marche fut d'abord rapide et silencieuse. Kazil ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait, et Georges Malcolm, absorbé dans les souvenirs de ce songe étrange qui prenait pour lui un si vif et si séduisant cachet de réalité, ne prononçait pas une parole.

Enfin, il résolut de chasser ces souvenirs décevants, et, pour cela faire, il essaya de donner à ses pensées une autre direction, et il fit signe à Kazil de se rapprocher tout à fait de lui.

— Me voici, maître, — murmura le jeune Indou, — que voulez-vous de moi?

— Tu m'as dit plus d'une fois, mon enfant, que

mon père, sir John Malcolm, t'avait sauvé la vie dans un grand péril.

— Oui, maître, je vous l'ai dit, et c'est la vérité.

— Mais, — reprit Georges, — je ne t'ai point questionné, et j'ignore de quelle nature était ce péril, et dans quelles circonstances mon bien-aimé père a fait preuve de courage et de dévouement.

— Et vous voulez que je vous dise tout n'est-ce pas, pour mieux connaître votre père et pour l'admirer plus encore?

— Oui, mon enfant, c'est pour cela que je veux savoir...

— Et moi, maître, je suis heureux de vous obéir, car mon cœur tressaille de joie quand je puis parler de sir John Malcolm, mon sauveur, mon bienfaiteur... presque mon père...

VII

LE RÉCIT DE KAZIL

Tandis que Kazil disait ce qui précède, son visage était rayonnant et son âme tout entière se peignait dans ses yeux émus et sur ses traits empreints d'une inexprimable émotion.

Georges Malcolm lui prit et lui serra la main.

— Parle, mon enfant ! — s'écria-t-il, — ton récit fera deux heureux ! !... tout ce que ton cœur éprouve, le mien le comprend et le partage...

— Maître, je commence...

— Et moi, je t'écoute...

— C'était, il y a deux ans de cela... J'en avais douze tout au plus... Le désir m'avait pris d'aller pêcher dans le Gange de beaux poissons aux écailles roses, qui ressemblent à des fleurs vivantes.

— Des cyprins?... — demanda Georges Malcolm.

— Ce n'est pas ainsi que nous les appelons, — répondit l'enfant.

Il prononça un nom bizarre, et il continua :

— Ces poissons aiment par-dessus tout la fraîcheur que communiquent à l'eau les épais ombrages de la forêt de Ramgawth, à trois milles de Bénarès. C'est là qu'on les voit par bandes s'ébattre et sautiller parmi les larges feuilles des lotus et des nénufars, et qu'on peut les prendre avec une ligne dont l'hameçon supporte une petite mouche au corps chatoyant et aux ailes de gaze...

» J'avais la ligne, j'avais les mouches, j'avais une poche en filet pour y mettre mon butin et l'y garder vivant en laissant ce filet tremper dans l'eau. Je sortis de Bénarès à la pointe du jour, je remontai la rive du fleuve et j'arrivai au bout de deux heures de marche à la lisière de la forêt.

» Sans me reposer une minute, je me mis à pêcher, mais je ne prenais rien.

» Un véritable taillis de joncs, de roseaux et d'autres herbages aquatiques avait envahi les eaux basses sur une assez grande largeur, de sorte que ma ligne se trouvait trop courte. Je voyais les poissons rouges frétiller comme pour me narguer ; ils étaient innombrables et se précipitaient avec une voracité de bon augure sur les moucherons imprudents qui venaient bourdonner à leur portée ; hélas ! faute d'une ligne un peu plus longue, je ne pouvais en attraper un seul.

» Je continuai à marcher, espérant atteindre une partie du fleuve où les berges seraient moins encombrées de végétations parasites. J'allai ainsi, pendant plus d'une heure, et mon espoir était toujours déçu, quand tout à coup je poussai un cri de joie. — Je venais d'apercevoir, amarré au bran-

chage noueux d'un vieux saule déraciné par un coup de vent, un de ces petits canots légers que les pêcheurs construisent en quelques heures avec un tronc d'arbre qu'ils creusent à l'aide du feu. Ce canot était muni de sa pagaie.

» L'idée me vint à l'instant de m'en emparer, sauf à le ramener fidèlement à sa place quand il m'aurait servi pendant quelques heures, et je ne résistai pas à la tentation. Je me laissai donc couler le long de la berge, presque à pic en cet endroit; j'atteignis le canot, je sautai dedans, je détachai l'amarre, et en quelques coups de pagaie je me trouvai au milieu du Gange.

» Le fleuve, pendant toute la durée de son trajet entre les hautes futaies de la forêt de Ramgawth, est d'une largeur imposante; les cimes des arbres, dont le dieu Wichnou lui-même laissa, dit-on, tomber la graine il y a dix mille ans, forment d'une rive à l'autre une voûte colossale sous laquelle le fleuve sacré roule ses flots couleur d'or.

» C'est superbe, mais c'est terrible, et ces cavernes de végétation qui se perdent dans le lointain, et qui vont s'assombrissant de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent, vous mettent au fond de l'âme je ne sais quel involontaire sentiment de terreur. On se croirait dans le tombeau d'un géant.

» Ce que je vous dis là, maître, je ne m'en aperçus pas d'abord... Chaque fois que ma ligne plongeait dans le Gange, je la ramenais avec un poisson accroché à l'hameçon, et je ne pensais à autre chose qu'à détacher mes prisonniers et à les

introduire dans le filet, où ils se débattaient de toutes leurs forces, mais sans venir à bout d'en briser les mailles.

» Enfin, au bout de deux ou trois heures, j'avais le bras fatigué à force d'avoir tendu et retiré mon engin de pêche, et mon filet se trouvait plein à se rompre. Je résolus alors de m'en tenir là, de ramener le canot où je l'avais pris et de regagner Bénarès.

» Tandis que je mettais en ordre ma ligne, la petite embarcation qui flottait à la dérive, reçut tout à coup un choc violent. Ce choc faillit me jeter par-dessus bord. Je regardai quel était l'objet contre lequel le courant m'avait jeté, et je vis glisser à fleur d'eau une masse brune que je pris pour un tronc d'arbre mort...

» Mon illusion à cet égard ne dura pas longtemps. Ce prétendu tronc d'arbre s'anima tout à coup et pivota sur lui-même ; l'eau jaillit sous de larges et courtes pattes garnies d'ongles crochus, et une tête hideuse, aussi longue que mon bras depuis mon épaule, fendue d'une extrémité à l'autre, et munie de dents écartées et tranchantes, se souleva jusqu'à la hauteur du bordage, et fixa sur moi des yeux ronds et verts dont je n'oublierai jamais le regard. C'était le plus terrible, le plus féroce, le plus effrayant des hôtes de Gange : c'était un caïman.

» Je n'ai pas souvent peur, maître, et quoique à cette époque, je fusse tout à fait un enfant, j'avais vu plus d'une fois le danger face à face, sans pâlir et sans reculer devant lui ; mais je l'avoue, en me

trouvant si près d'un monstre dont les Indous redoutent par-dessus tout la rencontre, je ne fus pas maître de moi, et je me mis à trembler de tous mes membres.

— Ah! pauvre enfant, je le crois bien, — s'écria Georges Malcolm, — et, dans une situation pareille, j'affirme que l'homme le plus courageux aurait eu peine à garder son sang-froid et sa présence d'esprit!

— Je ne perdis pas cependant complètement la tête, — poursuivit Kazil, — je résolus d'essayer au moins de sauver ma vie, et de chercher mon salut dans la fuite, puisque je n'avais aucune arme pour me défendre. Je laissai tomber dans le fleuve ma ligne, que j'entendis craquer aussitôt sous les mâchoires du caïman; je saisis la pagaie et je dirigeai le canot, de toutes mes forces, vers le rivage...

» Le caïman me poursuivit; je redoublai d'efforts, et j'espérais déjà le gagner de vitesse, quand une brusque secousse me paralysa soudain les bras, et je me trouvai sans pagaie. Le caïman venait de la saisir, et il la broyait entre ses dents comme il avait broyé ma ligne.

Georges Malcolm laissa échapper une exclamation, et fit un geste qui prouvait à quel point il était ému et intéressé par le récit du petit Indou.

— Faute de pagaie, la fuite devenait impossible ; — continua Kazil, — je me trouvais réduit à attendre la mort dans une immobilité absolue et dans une complète impuissance. Je m'agenouillai au fond du canot, et j'invoquai Wischnou, le dieu

créateur, le dieu bon, l'ennemi de Siva, dieu du mal...

» La petite embarcation dansait sur les eaux calmes du Gange, comme si les lames de la mer, près des brisants, l'eussent agitée. Le caïman lui faisait faire ces mouvements désordonnés en se soulevant au-dessus du fleuve par des bonds rapides et répétés; il essayait de poser une de ses pattes sur le plat bord, mais il ne pouvait en venir à bout et ses griffes aiguës ne faisaient qu'effleurer le bois qu'elles écorchaient profondément.

» Tout à coup le monstre parut se lasser de ces tentatives inutiles; il plongea et disparut. Je me crus sauvé et déjà je remerciais Wischnou d'avoir exaucé ma prière, quand soudain mon ennemi reparut à fleur d'eau, par le travers de l'embarcation; calculant la distance avec un instinct prodigieux il revint à la charge et, d'un seul coup de sa formidable queue, il enleva le canot, qui pirouetta sur lui-même et retomba chaviré, la quille en l'air...

» Ceci se passa en bien moins de temps que je ne mets à vous le raconter, et sans savoir comment, tant ma surprise fut profonde, je me trouvai dans le Gange, avec de l'eau par-dessus la tête...

» Je nage et je plonge comme un poisson, mais le nageur le plus habile, je le savais bien, ne peut éviter les atteintes mortelles du caïman ; — je me dis que mon corps sanglant et déchiré allait servir de pâture au monstre, et que rien au monde ne pouvait me sauver. Malgré cette certitude, l'instinct de la conservation fut le plus fort; je me trouvais à côté du canot renversé : je m'y cramponnai,

je me hissai sur la quille où je m'accroupis, et je me mis à pousser des cris déchirants, mais sans le moindre espoir d'être entendu et secouru par qui que ce fût au monde...

» Le caïman, désappointé de ce nouveau retard, sur lequel sans doute il ne comptait pas, se mit à tourner autour de moi en exhalant une odeur fétide de musc corrompu, en battant l'eau du fleuve avec l'extrémité de sa gigantesque queue, et en rétrécissant de plus en plus les cercles qu'il décrivait...

» Je continuais à pousser des cris à fendre l'âme, et des gémissements désespérés ; je n'y voyais presque plus, et les objets m'apparaissaient indistincts et confus, comme au travers d'une brume épaisse...

» Cette brume me sembla se dissiper tout à coup. Une voix venait de répondre à mon appel, et cette voix me disait :

» — Courage, mon enfant! courage ! me voici ! je viens à ton aide !...

» L'idée que je n'étais plus absolument seul et abandonné, me rendit aussitôt des forces. Je regardai, et je vis sur la rive gauche du Gange un homme à cheval, ensanglantant à la fois de ses deux éperons les flancs de sa monture, et voulant la contraindre à s'élancer dans le Gange...

» Le cheval était noir, mais couvert de flocons d'écume blanche. Il avait peur et résistait ; il se mettait tout debout sur ses pieds de derrière et semblait prêt à se renverser...

» Cette lutte entre l'homme et l'animal dura quelques secondes. — Enfin, ce fut l'homme qui

l'emporta. Le cheval dompté bondit dans le fleuve, et dirigé par une main de fer se mit à nager rapidement vers le canot. Le cavalier tenait de la main droite un poignard indien, et il avait un pistolet entre les dents.

» L'eau, vigoureusement refoulée par le poitrail du cheval, jaillissait à droite et à gauche...

» Bientôt l'homme et sa monture eurent franchi presque entièrement la distance qui les séparait du canot...

» Le caïman, en voyant s'avancer ces nouvelles proies vivantes, plus dignes de son insatiable appétit, cessa de s'occuper de moi et se dirigea vers les imprudents qui le bravaient avec une audace inouïe.

» Le cavalier arrêta son cheval qui se mit à nager sur place, et il attendit. Le caïman fit claquer ses dents et s'élança. L'homme lui plongea au fond de la gueule son bras armé du poignard indien. La lame pénétra dans le palais; la poignée s'incrusta dans la mâchoire inférieure. — Le caïman vaincu ne pouvait plus refermer la gueule...

» Alors le cavalier prit son pistolet et envoya une balle à bout portant dans l'œil du monstre, qui tourna sur lui-même, s'enfonça sous l'eau, agité de tressaillements convulsifs, et reparut le ventre en l'air. Un rayon de soleil, égaré à travers la voûte de verdure, fit étinceler la peau blanche de ce ventre et ses écailles d'argent...

» Le caïman avait cessé de vivre!...

» Le cavalier poussa son cheval tout près du canot, sur lequel je ne me soutenais plus que par

l'involontaire contraction de mes membres crispés, car mes forces m'abandonnaient complètement ; je sentais mon cœur cesser de battre et mes yeux se fermer, comme si une défaillance invincible allait s'emparer de moi et m'anéantir.

» — Tu es sauvé, mon pauvre enfant, — me dit-il d'une voix si douce, si bonne, si affectueuse, qu'elle me ranima complètement, — n'aie donc plus peur, et viens avec moi...

» En même temps il me prenait dans ses bras, il me posait sur le garrot de son cheval, et il regagnait la rive en m'emportant.

. . . .

Kazil garda le silence pendant une minute, puis il essuya du bout de ses doigts bruns une larme qui se suspendait à ses longs cils de velours, et il ajouta :

— Maître, ce cavalier qui venait de risquer sa vie pour sauver celle de l'enfant inconnu qui n'appartenait ni à sa race, ni à sa caste, ni à sa religion, ce cavalier se nommait sir John Malcolm, et c'était votre père !

— Mon noble père ! — murmura le jeune Anglais. — Ah ! c'est un homme des temps antiques, c'est un héros ! Et si simple dans son héroïsme, que les actions grandes, sublimes, chevaleresques, paraissent les plus simples du monde quand c'est lui qui les accomplit !

— Comprenez-vous maintenant que je l'aime, — poursuivit Kazil, — et non seulement lui, mais tous ceux qui lui sont dévoués et qui lui sont chers ?

— Kazil, mon enfant, — demanda Georges, — as-tu encore ta mère ?

Le petit Indou secoua négativement la tête.

— Ton père est-il vivant?

— Non, maître.

— Au moins tu as une famille?... des parents plus ou moins proches?

— Personne.

— Eh quoi ! orphelin et seul au monde !

— Oui, maître; orphelin, seul au monde. Personne ne m'a jamais aimé, personne ne m'aime, excepté votre père, et je n'aime que lui et les siens.

— Mon enfant, — continua l'Anglais, — si tu le veux, nous ne nous séparerons plus.

Kazil baissa la tête et ne répondit pas.

— L'idée de vivre auprès de moi, dans la maison de mon père et de mon frère t'effraye-t-elle donc ? — reprit Georges.

— Oh ! non, maître, — s'écria l'enfant.

— Est-ce la dépendance que tu crains? tu aurais tort de t'en inquiéter, car tu serais pour nous un ami, bien plus qu'un serviteur.

— Maître, — balbutia Kazil, — ce n'est pas cela non plus...

— Qu'est-ce donc ?

— Pour me donner complètement à vous, et je prends mes dieux à témoin que je le ferais avec bonheur, il faudrait que je fusse libre.

— Et tu ne l'es pas?

— Non.

— Tu appartiens donc à quelqu'un?
— Oui.
— A qui?
— Je ne puis vous répondre.
— Pourquoi?
— J'ai juré le secret.

VIII

LE BENGALOW

Georges Malcolm allait insister, mais Kazil, devinant au mouvement de ses lèvres l'interrogation nouvelle prête à s'en échapper, ajouta vivement :

— Oui, maître, j'ai juré ! ! Vous me demandez un secret qui ne m'appartient pas ! ! Ne m'interrogez donc plus, je vous en supplie, car il me serait impossible de vous répondre...

— Garde ton secret, mon enfant, — répliqua Georges, — et garde aussi ta liberté. — Tu ne peux m'appartenir. Soit !! Mais, je le regrette, car je t'aime.

Un soupir involontaire, aussitôt étouffé, fut la muette mais éloquente réponse de Kazil.

Pendant une heure l'Anglais marcha côte à côte avec le jeune Indou, l'interrogeant sur les usages, les mœurs, les coutumes, la religion, la civilisation du pays, et s'émerveillant parfois des explications nettes, claires et précises qu'il recevait de lui,

et qui témoignaient d'une intelligence hors ligne, et de brillantes et précoces qualités d'observation.

Peu à peu la lune s'abaissa à l'horizon, et finit par disparaître tout à fait derrière les pitons rocheux des montagnes. Le vent s'éleva, venant du nord ; la température tiède de la première partie de la nuit fut remplacée par un froid piquant, avant-coureur du lever de l'aurore.

Georges fit donner par Kazil aux bahis l'ordre de faire halte. Il s'installa de nouveau sur les coussins de son palanquin. Il s'enveloppa dans les plis moelleux d'une couverture de voyage, et la petite caravane se remit en marche.

Le jeune Anglais, bercé mollement par le pas régulier et cadencé des porteurs, tomba bientôt dans un état d'engourdissement physique et moral qui, s'il n'était pas le sommeil, lui ressemblait du moins beaucoup, et ne lui laissa que les facultés mentales nécessaires pour évoquer de nouveau, avec tous ses gracieux détails, la délicieuse vision de la nuit précédente.

Au milieu de ces souvenirs féeriques et de cette demi-somnolence, Georges Malcolm ne s'aperçut point que les heures passaient. Les rideaux abaissés entretenaient une obscurité douce dans l'intérieur du palanquin. Le jeune Anglais tressaillit et passa la main sur son front comme quelqu'un qui s'éveille brusquement au sortir d'un rêve séduisant, lorsque Kazil, écartant les rideaux, lui dit :

— Maître, nous arrivons... Regardez ! Voilà Bénarès...

Il faisait grand jour. Georges Malcolm fut debout

à l'instant et attacha son regard surpris et charmé sur le merveilleux panorama qui se déroulait sous ses yeux du haut d'une éminence, qu'une distance d'un mille tout au plus séparait des dernières maisons de Bénarès.

Les premiers feux du soleil levant semaient des paillettes d'or sur les dômes des pagodes, sur les clochetons, sur les kiosques et sur les minarets de la ville indienne, occupant un espace immense sur les deux rives du fleuve sacré.

Elle aussi, la grande cité, réalisait les plus prestigieuses descriptions des conteurs et des poètes de l'Orient, et semblait véritablement mériter le nom de *Cité Reine!*

La magie de ce spectacle absorba Georges Malcolm pendant quelques minutes, puis se tournant vers Kazil, il lui dit :

— Désigne-moi, mon enfant, le quartier de la ville dans lequel est située la maison de mon père?

Kazil étendit la main du côté d'un faubourg peu éloigné, où un petit nombre d'habitations se noyaient à demi dans une végétation luxuriante.

— C'est là, répondit-il.

— Mais, reprit Georges, ce que tu me montres, c'est la campagne et non pas la ville...

— Le bengalow de sir John Marcolm est, en effet, presque dans la campagne! Le grand juge préfère les murailles de verdure aux murailles de pierres... Du haut de sa vérandah, ses yeux peuvent errer sur de vastes jardins dont les fleurs sont à lui.

— Toujours le même, — murmura Georges. — Les fleurs et la verdure qu'il aimait tant, il les aime comme autrefois.

Puis tout haut, il ajouta :

— Combien nous faut-il de temps pour arriver au bengalow?

— Avant une demi-heure, maître, nous y serons.

— Hâtons-nous donc, Kazil!!! hâtons-nous!!! Tu dois comprendre, mon enfant, qu'il me tarde d'embrasser mon père!

Kazil fit un signe de tête affirmatif. Georges et lui se mirent à marcher si rapidement qu'ils devancèrent de beaucoup les porteurs du palanquin, et que Stop fut obligé, pour les suivre, de mettre au trot son grand cheval maigre à longue crinière.

Au bout de vingt minutes environ, nos trois personnages commencèrent à côtoyer une haie faite de bambous enchâssés les uns dans les autres, de la façon la plus originale et la plus pittoresque. De l'autre côté de cette clôture plus gracieuse que solide, des arbres magnifiques, appartenant à des espèces inconnues en Europe, élevaient fièrement leurs tiges séculaires.

— Voilà les jardins du bengalow, — dit Kazil.

Georges appuya la main sur le côté gauche de sa poitrine, pour comprimer les battements de son cœur; un irrésistible désir de hâter, ne fût-ce que d'une minute, le moment de la réunion, l'entraîna. Il se mit à courir. Il atteignit une porte entr'ouverte, il se précipita dans les jardins, et, d'une voix que l'émotion étranglait il cria :

— Mon père... mon frère... me voici !

Georges en jetant au vent ces paroles se trouvait à une portée de fusil tout au plus du bengalow, délicieux pavillon, grand comme ce qu'on appelle aujourd'hui à Paris *un petit hôtel*, et entouré de toutes parts de corbeilles de fleurs, les plus belles du monde, charmant à la fois la vue et l'odorat par leur éclat et par leurs parfums.

A peine le jeune homme avait-il poussé son cri d'appel, que deux cris étouffés, qui se fondirent en un seul, lui répondirent, et deux hommes s'élançant hors du bengalow, coururent à Georges qu'ils pressèrent dans leurs bras avec d'inexprimables élans de tendresse.

Ce fut pendant quelques secondes un échange d'exclamations entrecoupées de baisers, d'étreintes, puis Georges, se dégageant doucement, et le visage inondé de larmes de joie, dit à ceux dont il tenait toujours les mains unis dans les siennes :

— Mon père... mon frère... Maintenant que nous voici réunis... maintenant que j'ai reçu vos baisers, laissez-moi vous regarder un peu, il y a si longtemps que je ne vous ai vus!... si longtemps!! si longtemps!!

Et il attachait sur le vieillard et sur le jeune homme les regards de ses yeux humides, où rayonnaient toutes les flammes de l'affection filiale et fraternelle.

Le vieillard, venons nous d'écrire. Cette expression rend mal notre pensée et pourrait tromper nos lecteurs, car si John Malcolm était presque un vieillard par l'âge, — (il avait soixante ans), — il suf-

fisaitde le voir pour comprendre que son corps et son âme conservaient toute la verdeur de l'âge mûr.

John Malcolm ressemblait beaucoup à Georges. Des cheveux très épais, autrefois blonds maintenant blancs, couronnaient un visage à peine ridé, dont un sang pur et chaud colorait les joues d'un vif incarnat. La haute taille du magistrat, restée mince malgré les années, conservait sa souplesse intacte.

Le grand juge était bien l'homme du récit de Kazil; l'homme héroïque qui, le poignard en main et le pistolet aux dents, lançait son cheval dans les eaux du Gange, pour arracher à une mort effroyable un enfant en péril.

La physionomie de sir John Malcolm frappait tout d'abord, et ne pouvait manquer d'inspirer une admiration respectueuse. — Sa figure, belle et sympathique, exprimait à la fois la douceur, la bienveillance, et la plus indomptable énergie. — Le front large et proéminent décelait une vaste intelligence. Le regard ferme et profond devait descendre jusqu'au fond des âmes, et sonder les mystères de la pensée humaine. La bouche avait un sourire bon et affectueux, mais les lignes nettement accusées des lèvres offraient les infaillibles indices de la décision et de l'initiative.

Edward Malcolm, lui, était un beau jeune homme de vingt-quatre ans, environ, vivant portrait de la mère qu'il avait perdue dès son enfance; il ne ressemblait ni à son père, ni à son frère. Ses yeux noirs, ses cheveux et ses favoris bruns, donnaient un éclat extraordinaire à son charmant visage, d'une blan-

cheur faiblement rosée, et d'une régularité de traits merveilleuse.

— Ah! mon père, — s'écria Georges, après un examen rapide. — Ah! mon père, que je suis heureux! Depuis six ans, hélas, l'Océan nous sépare, et ces six années, grâce à Dieu, ont passé sur vous sans laisser leur empreinte!! Tel je vous ai quitté, tel je vous retrouve!! Même santé!! Même vigueur!! Le climat terrible de l'Inde a respecté le corps de bronze qui sert d'enveloppe à l'âme la plus loyale et la plus généreuse que le ciel ait jamais formée!

— Cher enfant! — murmura John Malcolm en embrassant de nouveau son fils. — Dieu fait bien ce qu'il fait! Je me suis imposé une grande tâche, j'ai entrepris une œuvre immense! Dieu me laissera vivant et fort, je l'espère, jusqu'à ce que j'aie accompli mon œuvre et terminé ma tâche! Alors, s'il me rappelle à lui, s'il m'envoie l'éternel sommeil, je m'endormirai sans regret, en murmurant :

— Seigneur, que votre volonté soit faite!!

Georges prit la main de son père et la porta respectueusement à ses lèvres en s'écriant :

— Si les hommes tels que vous étaient moins rares, l'humanité serait bien grande!

Puis, se tournant vers son jeune frère, il ajouta :

— Et toi, cher Edward, toi que j'ai quitté presque un enfant, et que je retrouve dans tout l'épanouissement de la jeunesse en fleur, si tu savais combien je suis heureux et fier de te voir! si tu savais quelle joie surhumaine déborde de mon être entier quand je tiens tes mains dans mes mains! quand je puis prononcer ces mots si doux : *Mon*

frère, qui de deux âmes ne font qu'une âme, qui de deux cœurs ne font qu'un cœur!

Ces épanchement furent interrompus par l'arrivée de Stop et de Kazil.

Le valet de chambre de sir Georges s'était débarrassé de son cheval à la porte du jardin, et il accourait. Kazil, lui, avait jugé convenable de se tenir à l'écart et de ne point gêner par sa présence les premières effusions; mais en voyant s'approcher Stop, il pensa qu'une plus longue discrétion devenait inutile, et il s'approcha à son tour.

Stop connaissait sir John et sir Edward, et il déversait sur eux le trop-plein de l'affection presque toujours maussade, mais véritablement fanatique, qu'il avait vouée à son maître. Il leur témoigna sa joie de les revoir, avec une effusion naïve, en entrecoupant chacune de ses phrases de doléances au sujet des mille et une petite contrariétés qui l'avaient assailli pendant son voyage de long cours, et en y joignant des récriminations pleines d'amertume à propos de l'Inde, de son climat, de ses orages, de ses habitants, etc., etc.

Comme ce *speach* sentimental, critique et rageur menaçait de se prolonger indéfiniment, Georges y coupa court.

— Maître Stop, — dit-il en riant, — en voilà assez pour aujourd'hui!! La suite à demain!

Le valet de chambre s'enveloppa dans sa dignité, prit une physionomie qu'il croyait sérieuse et qui n'était que grotesque, et battit en retraite.

— Ton estomac vide gémissait cette nuit et criait famine, — continua Georges, — tu dois, à l'heure

qu'il est, être à moitié mort de malefaim ! Entre au bengalow, mon garçon ! Fais-toi servir, mon père le permet ! Déjeune amplement et vide joyeusement à notre santé un pot d'ale et toute une bouteille de claret.

Ces paroles amenèrent un large sourire sur la face épanouie de Stop. Le brave Anglais se souvint qu'il périssait de faim et de soif et se dirigea rapidement vers le bengalow, afin d'aller combattre cette double maladie par une médication énergique, sous forme de rostbif saignant, d'ale blonde et de claret couleur de rubis.

En ce moment John Malcolm vit Kazil et lui fit signe d'approcher :

— Merci, mon enfant; tu m'as amené mon fils sain et sauf : tu viens de me payer ta dette ! Nous sommes quittes !

— Maître, — murmura Kazil en mettant un genou en terre devant le vieillard, dont il souleva l'une des mains qu'il posa respectueusement sur sa tête selon l'usage indou. — Maître, je vous dois la vie, et, jusqu'au jour où j'aurai versé tout mon sang pour vous ou pour les vôtres, je resterai votre débiteur...

— Eh ! qui sait, mon enfant ? — répliqua sir John, — qui peut répondre de l'avenir ? Un jour viendra peut-être où nous aurons besoin de ton dévouement... et ce jour-là, nous te trouverons, n'est-ce pas ?

— Ce jour-là, je serai prêt, maître ! — repartit Kazil avec une exaltation qui n'était point feinte.

John Malcolm et Edward introduisirent Georges dans le bengalow et le conduisirent au délicieux

appartement qui désormais devait être le sien.

Cet appartement, situé au premier étage, — immédiatement au-dessus de la partie occupée au rez-de-chaussée par sir John Malcolm lui-même, — se composait de trois pièces : une chambre à coucher, un grand cabinet de toilette et un salon servant en même temps de cabinet de travail et de bibliothèque.

Ces trois pièces, bien aérées, étaient pourvues de larges fenêtres, garnies de stores chinois qui laissaient passer la brise, tout en arrêtant les rayons du soleil.

Les tentures venaient de la Chine en ligne directe, aussi bien que les nattes qui couvraient les parquets.

Les meubles, en bois sculpté et en bambou, avaient la même provenance.

Rien ne se pourrait imaginer de plus frais et de plus pittoresque que l'intérieur de cet appartement de garçon, dont la simplicité n'excluait pas le confortable.

Georges Malcolm, — selon l'excellente coutume anglaise, — procéda à des ablutions minutieuses et répétées qui chassèrent jusqu'au dernier vestige de la fatigue du voyage.

Il changea de costume et descendit ensuite avec Edward rejoindre John Malcolm, qui les attendait tous les deux dans la salle à manger, où un copieux repas se trouvait servi.

A peine à table, Georges se sentit un appétit capable de rivaliser avec celui de Stop lui-même.

Il attaqua vigoureusement le bœuf fumé et le

jambon d'York apportés par le dernier paquebot — il fit une large brèche dans un monumental pâté de gibier, — puis, se renversant sur sa chaise chinoise à bascule, à peu près semblable aux butacas de la Havane, il s'écria :

— Maintenant, causons...

— Mon enfant, — dit John Malcolm, — il est une question que, depuis le commencement du repas, j'ai sur les lèvres...

— Et cette question, mon père?

— La voici : Comment se fait-il que tu arrives seulement aujourd'hui? D'après le rapport du messager envoyé par Kazil, j'avais fait certains calculs et j'avais tout lieu de les croire exacts... C'est hier que je t'attendais, — ton retard m'inspirait un commencement d'inquiétude, et si je n'avais eu la crainte de me croiser avec toi sans m'en douter dans l'un des mille sentiers de la montagne, Edward et moi nous serions partis dès le point du jour pour aller à ta rencontre... Dis-moi donc, mon enfant, si mes calculs étaient erronés, ou si quelque incident imprévu a causé véritablement ce retard dont je me plaignais...

Georges sourit.

— Cher bon père, — répondit-il, — vos calculs vous font le plus grand honneur... ils étaient d'une justesse irréprochable ! — Depuis hier, je devrais être, en effet, auprès de vous!... — Un incident bizarre, et qui sans doute ne sera pas moins inexplicable pour vous que pour moi-même, m'a seul empêché d'arriver au moment où j'étais attendu...

— Cet incident, — demanda sir John, — quel était-il ?

— Un sommeil de vingt- quatre heures.

Sir John fit un geste de surprise. — Georges continua :

— Oui, mon père, vingt-quatre heures, tout autant ! Et cela, dans un endroit bien singulièrement choisi pour dormir, allez !

— Nomme-moi cet endroit...

— Les ruines de la pagode de Siva, sur le mont Béomah.

Sir John tressaillit.

— Les ruines de la pagode de Siva ? — répéta-t-il.

— Oui, mon père.

— Par quel hasard te trouvais-tu dans ces ruines ?

— Un ouragan terrible m'avait mis dans la nécessité d'y chercher un asile. — Je m'y suis endormi...

— Et ton sommeil s'est prolongé pendant vingt-quatre heures ?

— Mon Dieu, oui... Commencé à onze heures du soir, ou à peu près, il ne s'est terminé qu'à la même heure, la nuit suivante.

— Voilà qui est étrange !

— N'est-ce pas ?

— Et Stop ?

— Il a dormi comme moi.

— Et Kazil ?

— Comme nous deux, je suppose, quoiqu'il prétende le contraire.

— Que faisaient les bahis pendant ce long sommeil?

— Ils attendaient.

— Près de vous?

— Non. — Rien au monde n'avait pu les déterminer à pénétrer avec nous dans les ruines de la pagode dont une terreur superstitieuse leur défendait l'entrée.

— Et rien n'est venu interrompre, ne fût-ce qu'une minute, cette véritable catalepsie?

— Rien n'est venu l'interrompre, mais elle a été coupée par un rêve...

— Ah! ah! — murmura John Malcolm.

— Un rêve charmant, — poursuivit Georges, — et que je n'échangerais pas volontiers contre la plus enivrante réalité, si j'avais le plus léger espoir qu'il dût se renouveler bientôt.

— Est-ce que, par hasard, l'image d'une femme se mêlait à ce rêve?

— Oui, mon père, une femme adorable!

— Ce songe, qui t'a charmé si fort, tu ne l'as point sans doute oublié complètement au réveil?

— Les moindres détails en sont gravés dans ma mémoire.

— Alors, il faut me le raconter, sans rien passer, sans rien omettre.

— Vous le raconter!! Dans quel but?

— Tu le sauras... mais parle d'abord.

IX

LE PÈRE ET LE FILS. — COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Georges Malcolm ne comprenait absolument rien au désir, un peu bizarre en apparence, exprimé par son père. Il se demandait en vain quel intérêt le récit d'une aventure galante, qui n'existait que dans un rêve, pouvait offrir pour le grave magistrat.

Il se soumit cependant à ce désir, dont le motif lui échappait, et il raconta, avec la plus minutieuse exactitude, tout ce que nos lecteurs connaissent déjà.

John Malcolm l'écouta avec une attention qui ne se démentit point, et il ne l'interrompit pas une seule fois, mais aussitôt que le récit fut achevé, il questionna.

— Si j'ai bien compris, — demanda-t-il d'abord, — cette femme était masquée?...

— Oui, mon père...

— Tu as insisté à plusieurs reprises pour qu'elle te laissât voir son visage, et elle s'y est toujours refusée?

— Oui, mon père...

— Te souviens-tu quelle avait été dans ton rêve la dernière action de cette femme, au moment où il t'a semblé que le sommeil s'emparait de toi pour la seconde fois?

— Elle venait de me faire respirer un parfum bizarre et pénétrant, dont le tissu de son mouchoir était imprégné.

— Ah! — s'écria John Malcolm, avec un accent de triomphe indéfinissable, — j'en étais sûr!

— De quoi donc étiez-vous sûr, mon père? — demanda Georges prodigieusement intrigué.

— Que l'adroite créature avait employé, pour t'endormir invinciblement de nouveau, quelqu'un de ces puissants narcotiques qui, dans les Indes, s'unissent aux parfums les plus capiteux, et en reçoivent une force nouvelle...

Georges Malcolm se prit à sourire.

— Vous oubliez, mon père, — dit-il, — que la femme dont je vous parle n'a jamais existé que dans mon imagination! Vous oubliez qu'il s'agit d'un rêve... d'une illusion...

Le magistrat sourit à son tour.

— Mon cher enfant, répondit-il, l'illusion existe en effet, mais dans ton esprit seulement. Tu as été entre les mains de gens assez habiles pour te faire prendre la réalité pour un songe...

Georges tressaillit et fixa sur son père un regard stupéfait.

— Ah! ce sont des adversaires dignes de moi, — continua le vieillard. — Ils sont bien forts! Tu n'as

rien rêvé mon enfant; ta bonne fortune n'était point imaginaire!... La femme masquée existe, et, plus d'une fois déjà, j'ai cherché vainement sa trace, car à maintes reprises elle a joué son rôle de sirène dans des aventures presque semblables à la tienne quant au début, et tout à fait pareilles pour le dénouement...

— Est-ce possible? — balbutia Georges, avec un étonnement plus facile à comprendre qu'à décrire.

— C'est possible et c'est certain! — répliqua John Malcolm. — Plus d'un de nos jeunes compatriotes, surpris comme toi pendant leur sommeil, ont cru rêver que le paradis de Mahomet ouvrait devant eux ses portes pour une heure...

— Eh quoi! — s'écria Georges, — une femme existerait, une femme riche et puissante, satisfaisant ainsi, sans pudeur et sans frein, ses étranges et soudains caprices!

— Pourquoi non?

— Ce serait monstrueux!

— Eh! mon enfant, la nature est pleine de ces monstruosités-là! rappelle tes souvenirs scolaires, reporte tes yeux, dans le passé, sur la sinistre chronique française de la Tour de Nesle! Une reine attirait dans son antre des jeunes gens nobles et beaux. Elle aussi portait un masque, et à la comédie de l'amour succédait la tragédie du meurtre! Le sang après l'orgie! Grâce au ciel la Marguerite de Bourgogne indienne a fait preuve, jusqu'à ce jour, de moins farouches et moins sanguinaires instincts! Elle ne tue pas ses amants, elle se contente de les endormir.

— Ainsi, ce n'était pas un rêve, — murmura Georges Malcolm.

— Non.

— Cette femme était bien belle ! — continua le jeune homme. — Et il ajouta d'une voix presque indistincte : — Je voudrais la revoir.

Le magistrat fit un mouvement brusque.

— Tu ne peux l'aimer, — s'écria-t-il, — puisque tu ne connais pas son visage !

— L'aimer, non ! Pourquoi l'aimerais-je ? Mais il y a en elle un aimant qui m'attire,..

— Heureusement tu ne la reverras jamais.

— Qui sait ? — pensa Georges Malcolm.

— Ce n'est point à cette mystérieuse bacchante qu'il faut donner ton cœur, — continua le vieillard. — Une pure et douce enfant doit l'avoir tout entier et quand tu connaîtras Mary Burtell, qui, je l'espère, deviendra ta femme, tu ne songeras plus guère aux enchantements des Circés de l'Inde! Tu comprendras que ton bonheur et ta destinée sont auprès de cette blanche jeune fille, dont l'âme est angélique comme le corps...

— Mary Burtell... — répéta Georges, — quand la verrai-je, mon père ?

— Bientôt... dans quelques jours... au plus tard dans quelques semaines. Mary et sa sœur Héva, la fiancée de ton frère Edward, mes pupilles toutes deux, sont en ce moment chez leur unique parente, Edith Burtell, une digne femme presque centenaire, dont l'habitation se trouve sur les limites de la présidence d'Allahabad.

— Et vous croyez que j'aimerai Mary ?

— Il faudrait, pour ne pas l'aimer, que tu fusses aveugle et sourd, car les grâces de son doux visage et les harmonies de sa voix s'empareront victorieusement de ton cœur, fût-il cuirassé d'indifférence et plus glacé qu'un cœur de marbre!

— Eh bien, tant mieux, — s'écria Georges, — je n'ai jamais aimé véritablement, et j'ai hâte de donner mon âme.

— Elle sera bien placée dans les mains de Mary Burtell. Mais fais place nette pour la recevoir! Hâte-toi d'oublier ton rêve prétendu.

— Mon père, il me vient une pensée.

— Laquelle?

— Vous avez en Kazil une confiance absolue?

— Sans doute.

— Eh bien, si comme vous le croyez mon aventure n'est point un songe, Kazil ne mérite pas cette confiance.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il s'est fait à coup sûr, contre moi, le complice de l'inconnue mystérieuse; et qu'on n'a pu m'emporter endormi hors de la pagode de Siva, sans qu'il ait favorisé, au moins par son silence, l'action des ravisseurs.

— Prends garde! la logique est inexorable, si tu accuses Kazil, il te faut accuser Stop en même temps.

— Comment?

— Stop n'était-il pas, avec Kazil et toi, dans l'intérieur des ruines de la pagode de Siva?

— Sans doute, mais Stop dormait d'un profond sommeil.

— Je te l'accorde mais tu dois m'accorder aussi que le sommeil de Kazil n'était pas moins profond que celui de Stop.

— Le jeune Indou, interrogé par moi, a répondu qu'il avait veillé sans cesse.

John Malcolm haussa les épaules.

— En vérité, — répliqua-t-il, — tu m'étonnes. Le pauvre enfant a menti sans le savoir, et je ne comprends pas que tu songes à évoquer son témoignage pour l'en écraser ! Il a cru veiller, et il a dormi ! Le narcotique employé contre toi et contre Stop a produit son effet sur lui comme sur vous ! Voilà tout, et c'est bien simple. Je connais Kazil, c'est l'incarnation du dévouement ! c'est une âme reconnaissante, une nature franche et loyale ! Rien au monde, entends-tu bien, ne pourrait détruire, ou seulement ébranler ma confiance en lui.

Georges fit un signe d'adhésion. Il était convaincu.

L'entretien continua entre le père et les deux fils, mais les sujets de cet entretien n'ayant plus de rapport avec le drame dont nous sommes l'historien, nous n'y ferons pas assister plus longtemps nos lecteurs.

Quelques courtes lignes d'explications rétrospectives sont ici nécessaires pour la clarté de ce qui va suivre.

La famille Malcolm, d'une noblesse d'épée très ancienne et presque illustre, possédait autrefois de grands biens. Harry Malcolm, le propre père de sir John, mena si joyeusement l'existence, eut de si belles meutes pour courre le renard, de si beaux

et si nombreux chevaux de pur sang, tant de piqueurs, tant delaquais, tant de palefreniers, donna de si plantureux repas à l'aristocratie du comté, et enfin se manisfesta, comme Jupiter, sous forme de pluie d'or, chez un si grand nombre de jeunes dames, plus recommandables sous le rapport des attraits physiques que sous celui de la beauté morale, qu'il fit mourir sa femme de chagrin, mangea le sec et le vert en même temps, emprunta de toutes mains, hypothéqua de toutes pièces, et succomba à l'âge de quarante-huit ans, aux suites d'un joli coup d'épée reçu en duel pour les beaux yeux d'une grande coquette du théâtre de Drury-Lane.

Ce joyeux vivant quitta ce bas monde en laissant une fortune un peu plus qu'embrouillée et un fils unique qui atteignait à peine sa douzième année.

L'enfant fut placé au collège d'Eton, et les gens de loi se mirent en devoir d'arranger les affaires.

On connaît la façon de procéder de ces messieurs. En Angleterre comme en France, elle est la même. Sous prétexte de débrouiller, ils compliquent et ce qu'ils s'appellent : *faire la part du feu*, devient le plus souvent, grâce à eux, un incendie qui dévore tout.

Au bout de trois années de procès, de jugements, d'incidents, de placets, de vacations, messieurs les les *sollicitors*, repus suffisamment, abandonnèrent l'os qu'ils avaient rongé par tous les bouts, et déclarèrent la liquidation terminée.

D'une fortune patrimoniale équivalant à plus de trois cent mille francs de rente, il ne resta à l'orphelin John Malcolm qu'un humble revenu de cinq cents livres sterling (douze mille cinq cents francs) et le petit manoir d'Ayesbury, dans le Northumberland, charmante et pittoresque résidence mais d'une très minime valeur.

Douze mille cinq cents francs de rente en Angleterre, ce n'est pas absolumentla pauvreté, mais c'est bien loin d'être l'aisance pour un gentleman de bonne maison.

John Malcolm, lorsqu'il eut achevé ses études d'une façon très sérieuse et très brillante, se dit qu'il lui fallait faire choix d'une carrière et ce fut pour la magistrature qu'il se décida.

Avec le nom qu'il portait, il pouvait facilement trouver à conclure un très riche mariage, et reconstituer alors sa fortune. Il n'en eut pas même la pensée car il s'éprit d'un profond et solide amour pour une jeune fille qui méritait cet amour, mais qui ne possédait d'autre dot que sa beauté, son intelligence et sa vertu. Il l'épousa. Deux enfants, Georges et Edward vinrent au monde, et John Malcolm fut le plus heureux des hommes, jusqu'au jour où la mort presque subite de sa jeune femme le foudroya.

On put croire d'abord qu'il ne résisterait pas à cet effroyable malheur et que, s'il n'y laissait pas sa vie, il y laisserait du moins sa raison.

Véritablement John Malcolm, qui se sentait devenir fou de désespoir, eut un instant la pensée de mourir, pour aller rejoindre là-haut sa morte bien-

aimée ; mais il était père, et le sentiment du devoir le rattacha à l'existence et lui donna la force dont il avait un si grand besoin.

— Je vivrai pour mes fils, — se dit-il.

Alors il redoubla de travail et d'ardeur dans les fonctions dont il était investi, où ses brillantes facultés lui valurent bientôt une réputation méritée et exceptionnelle.

Le conseil d'administration de la Compagnie des Indes lui fit demander un jour s'il consentirait à accepter la situation de *Civilian*, c'est-à-dire de grand juge, dans la présidenee de Bénarès.

On sait avec quelle magnificence véritablement royale la Compagnie des Indes récompense les services de ceux qui lui apportent leurs lumières et leur dévouement.

John Malcolm se dit que cette proposition mettait dans ses mains le moyen d'amasser en quelques années une belle fortune pour ses fils. Il ne songea même point aux périls souvent mortels qui, sous le climat torride des Indes, attendent les Européens. Il accepta. Il mit Georges et Edward au collège, et il partit.

Au bout de dix ans écoulés, il fut pris de la nostalgie du sol natal, et il voulut revoir et embrasser ses enfants. Un congé de quelques mois lui fut accordé, il vint le passer en Angleterre.

Georges, son fils aîné, avait vingt-trois ans; Edward en avait dix-neuf. Tous deux installés au petit château d'Ayesbury, après avoir terminé leurs études, y vivaient en gentilshommes campagnards, ayant, grâce à leur père, une meute de

huit chiens dans leur chenil, et trois chevaux de chasse dans leur écurie.

John Malcolm passa avec eux six mois, qui furent pour lui un temps de bonheur. Il se sentait aimé par ses fils, il se sentait revivre en eux... Son cœur battait de joie et d'orgueil en les voyant si beaux, si forts!

Quand arriva le moment de son départ, ni l'un ni l'autre n'acceptèrent la pensée de se séparer de lui; tous deux demandèrent à le suivre...

John Malcolm, ému, fut au moment de céder à leur demande et de s'écrier : « Eh bien, oui, chers enfants, nous ne nous séparerons plus, plus jamais ! je vous emmène! »

Mais il réfléchit aux dangers du ciel indien, aux épidémies, aux bêtes fauves, à la haine des natifs pour les étrangers; il ne voulut pas exposer à la fois ses deux trésors, et il répondit.

— Je consens à ce que l'un de vous m'accompagne, mais un seul... l'autre restera en Angleterre...

— Soit ! — répliqua Georges, — c'est moi qui suis l'aîné... C'est moi qui vais partir avec vous...

— Pourquoi donc toi plutôt que moi, frère ? — demanda Edouard, — ce serait une grande injustice, car l'âge n'a rien à voir là dedans.

Une discussion ainsi commencée pouvant se prolonger indéfiniment, et John Malcolm ayant déclaré qu'il refusait absolument de prononcer entre ses fils et de faire un choix, les jeunes gens prirent le seul parti qui fût de nature à trancher la

difficulté ; ils s'en rapportèrent au hasard et tirèrent au sort.

Le hasard favorisa le plus jeune. — Edward, ivre de joie, s'écria :

— Père, c'est moi qui te suivrai ! C'est moi qui ne te quitterai plus !

Les yeux de Georges se remplirent de larmes.

— Mon enfant, — lui dit John Malcolm en lui prenant les deux mains, — mon enfant, patience et courage... — tu ne resteras pas longtemps seul en Angleterre... tu nous rejoindras.

— Tu me le promets ? — demanda Georges avidement.

— Je te le jure !...

— Et ce sera bientôt ?...

— Aussitôt que j'aurai acquis une certitude...

— Laquelle ?...

— Celle que le climat des grandes Indes et les habitudes nouvelles ne détruisent point la santé de ton frère Edward, et qu'ils épargnent sa constitution comme ils ont épargné la mienne...

Le surlendemain de cette scène de famille, John Malcolm et son plus jeune fils s'embarquaient sur un des navires de la Compagnie des Indes et, poussés par un vent favorable, s'éloignaient rapidement de l'Angleterre.

Georges, un peu calmé et consolé par la promesse de son père, regagna le petit manoir d'Ayesbury, et commença cette vie dont nous avons parlé, cette vie uniforme et tranquille du gentilhomme campagnard, employant chaque jour quelques

heures à étudier la langue indoue, dans des livres envoyés par son père.

Six années s'écoulèrent.

Pendant ces six années, d'assez fréquentes excursions à Londres et un voyage de quatre ou cinq mois en France furent les seules distractions qui vinrent couper, pour Georges Malcolm et pour son fidèle Stop, la monotonie d'une existence sans inquiétudes, mais sans incidents, où toutes les heures se suivaient en se ressemblant.

Chaque mois, d'une façon à peu près régulière, le paquebot apportait en Angleterre une lettre de John ou d'Edward. — Le jour où cette lettre si impatiemment attendue arrivait au manoir, était jour de joie pour Georges Malcolm, — il ne songeait ni à la chasse, ni à l'équitation, et il passait des heures entières à lire et à relire les pages tracées par des mains chéries.

Un matin, — juste à la fin de la sixième année, — Georges s'apprêtait à aller courir un lièvre, — le piqueur tenait en laisse dans la cour les huit chiens au poil blanc et orangé. — Le cheval de sang allongeait sa tête fine pour arracher au gazon touffu quelques brins d'herbe. — Georges ajustait ses éperons et détachait de la muraille son fouet à manche d'ivoire.

Soudain, Stop se précipita dans la chambre de son maître, en agitant une lettre au-dessus de sa tête, et en s'écriant :

— Votre Honneur ! Votre Honneur ! bonne nouvelle ! une lettre de là-bas !

Là-bas, voulait dire les grandes Indes.

X

LE SECRET DE SIR JOHN MALCOLM

Georges sentit son cœur battre avec violence, comme agité par un inexplicable pressentiment.

— C'est de mon père ! — dit-il en brisant le cachet et en déchirant l'enveloppe.

La lettre était courte. — A peine le jeune homme l'eut-il parcourue, qu'une expression de joie indicible se peignit sur son visage et rayonna dans ses regards.

Stop n'avait point quitté la chambre, — les yeux fixés sur son maître, il attendait curieusement et impatiemment.

— Ah ! — s'écria-t-il, avec la respectueuse familiarité d'un serviteur de confiance qui connaît ses privilèges, — ou je me trompe fort, ou Votre Honneur reçoit une heureuse nouvelle.

— Tu ne te trompes pas, mon brave Stop ! — répondit Georges Malcolm, — la nouvelle qui m'arrive est la meilleure de toutes, et depuis bien longtemps je l'attendais...

— Si Votre Honneur me permettait de lui demander...

— Ce qui cause ma joie ? — tu vas le savoir et tu la partageras ! — Dans quelques semaines nous embrasserons mon père et mon frère...

— Sir John et sir Edward reviennent en Angleterre ? — demanda vivement le valet de chambre.

— Ce n'est pas tout à fait cela, — répliqua Georges en souriant, — c'est nous qui allons les rejoindre...

Stop, dont le visage était radieux, s'assombrit tout à coup.

— Aux grandes Indes ? — balbutia-t-il.

— Oui... à Bénarès... — quel beau voyage !

Stop ne répondit pas, et baissa la tête.

— Ah çà, mais, — reprit Georges, — on dirait que l'idée de ce départ te rend triste...

— Elle ne me rend pas précisement triste, — murmura Stop, — mais j'étais loin de n'attendre...

— C'est une agréable surprise !

— Oh ! certainement, Votre Honneur... mais nous étions si bien ici...

— Nous serons encore mieux là-bas, puisque nous y trouverons mon père et mon frère...

— Je ne dis pas le contraire, Votre Honneur... mais la traversée est longue et dangereuse... les naufrages sont fréquents.

Georges fixa sur le valet de chambre un regard sévère, et lui dit :

— Si tu as peur de me suivre, rien ne t'empêche de rester ici ! — je ne veux pas d'un compagnon que le péril effraye, et dont le dévouement faiblit dès qu'il s'agit d'en donner la preuve !

— Votre Honneur sait bien que je l'accompagnerai partout... — répliqua Stop en faisant sur lui-même un héroïque effort, — pour ne le point quitter je braverais un canon chargé à mitraille... je puis bien avoir le mal de mer, que diable !

— A la bonne heure, mon bon Stop, je te retrouve !

— Quand nous mettrons-nous en route, Votre Honneur ?

— Par le premier navire de la Compagnie des Indes en partance pour Calcutta. — Je vais écrire à Londres à l'instant afin de me renseigner et, dès demain, nous commencerons nos préparatifs.

— Les miens seront bientôt faits ! — murmura Stop avec une profonde résignation ; — puis il quitta la chambre pour aller annoncer aux autres serviteurs le très prochain départ de deux personnages aussi importants, que sir Georges et lui-même.

Voici la courte lettre de John Malcolm à son fils :

« Le moment est venu, cher enfant, de céder à tes vœux et de t'accorder ce que dans chacune de tes lettres tu me demandes avec de si touchantes instances. — Je consens à ce que tu viennes me rejoindre aux Indes, et je t'engage même à prendre ton passage le plus tôt possible sur l'un des paquebots de la Compagnie... — J'ai hâte de te voir et de et serrer dans mes bras, et en outre, j'ai besoin de toi...

» Depuis de longues années, cher enfant, j'ai

donné à ma vie un but mystérieux et sacré... — J'ai entrepris une œuvre immense et dangereuse, une œuvre que moi seul je connais, que moi seul peux mener à bien...

» Je touche au but, — du moins je le crois et je l'espère, — mais d'innombrables périls m'entourent, — d'invisibles ennemis veillent autour de moi, — je puis, d'une heure à l'autre, tomber frappé par une main inconnue, et, moi mort, tout ce que j'ai fait déjà, tout ce que je veux faire encore, s'écroule et s'anéantit...

» Voilà ce qui ne doit pas être, et ce qui ne sera pas !! — ton frère Edward est trop jeune encore pour me suppléer, pour me remplacer au besoin. — De toi je vais faire un autre moi-même, et, si je succombe, je te laisserai comme un héritage d'honneur, ma tâche gigantesque à continuer, à terminer et, après nous, le vieux nom de Malcolm ne mourra pas tout entier, car nous aurons fait de grandes choses ; nous aurons sauvé peut-être la domination anglaise dans les Indes...

» En présence de cette demi-révélation, tu comprends avec quelle impatience je dois t'attendre, car chaque pas que je fais en avant augmente ces dangers qui planent sur ma tête...

» Viens donc, mon fils, mon cher Georges, — viens vite !...

» A partir du jour où ton arrivée sera possible, un jeune Indou, un enfant qui se nomme Kazil et se montre reconnaissant et dévoué parce que je lui ai sauvé la vie, t'attendra à Calcutta avec un palanquin et des porteurs. — Il est intelligent et

infatigable, — il saura te découvrir parmi les passagers des navires anglais. — C'est lui qui te servira de guide. — Tu peux avoir en cet enfant une confiance absolue.

» A bientôt, mon Georges. — Ton frère Edward et moi nous t'envoyons nos âmes qui sont à toi, et nos cœurs qui battent bien fort à la pensée que dans quelques semaines nous pourrons joyeusement et librement te serrer dans nos bras.

» Ton père qui t'aime et qui t'attend,

» JOHN MALCOLM. »

Huit jours après la réception de cette lettre, Georges et Stop s'embarquaient sur le magnifique navire *le Roi Georges*, en partance pour Calcutta.

La traversée s'effectuait heureusement, sauf les cruelles épreuves que le mal de mer faisait subir à l'infortuné valet de chambre, épreuves qui n'eurent un terme que lorsque son pied fort peu marin put enfin fouler la terre ferme.

Le navire était à peine à quai, que Kazil grimpait à bord et se faisait reconnaître de sir Georges.

Ce dernier désira se reposer pendant deux jours à Calcutta des fatigues du voyage, et Kazil profita de ce temps d'arrêt pour expédier un *péon* (messager) à Bénarès, afin d'instruire sir John Malcoln de l'heureux débarquement de son fils, et de sa prochaine arrivée.

Le lendemain du troisième jour, sir Georges s'installa dans le palaquin bien muni d'approvisionnements de toutes sortes.

Stop enfourcha le cheval maigre à longue crinière

que nous connaissons, et la caravane se mit en marche.

Nous ne l'accompagnerons pas dans un voyage dont nous connaissons déjà l'unique épisode intéressant. — Nous voulons parler de l'étrange aventure commencée sur le mont Béomah, dans les ruines de la pagode de Siva, et dont le palais mystérieux de l'inconnue au masque de velours vit le dénouement.

Nous venons d'accomplir la partie rétrospective de notre tâche. — Nos lecteurs connaissent d'une façon suffisante quelques-uns de nos principaux personnages, et il ne nous reste plus désormais qu'à marcher en avant.

C'est ce que nous allons faire.

L'appartement de sir John Malcolm, situé au rez-de-chaussée du gracieux bengalow dont nous avons, dans l'un des précédents chapitres, tracé un croquis rapide, se composait d'une antichambre, d'un grand cabinet de travail et d'une chambre à coucher.

Le cabinet de travail, entièrement tendu de nattes indiennes d'un curieux travail, avait pour meubles principaux une bibliothèque fort bien garnie et un énorme bureau, venu d'Angleterre, chargé de liasses de papiers.

Dans l'un des panneaux, une panoplie attirait le regard. — Cette panoplie se composait principalement d'armes de chasse anglaises, d'un beau travail et d'une grande précision. — On y voyait aussi des épées de toutes les formes et des pistolets de toutes les tailles et de tous les calibres. — C'était, en un mot, un véritable petit arsenal.

Deux hautes fenêtres presque toujours ouvertes, et protégées contre les feux du soleil par des stores chinois peints de couleurs vives, prodiguaient l'air et la lumière à cette pièce dans laquelle nous allons retrouver sir John Malcolm et son fils sir Georges, le lendemain de l'arrivée de ce dernier à Bénarès.

Le magistrat était assis devant son bureau, la tête soutenue par ses deux mains, au moment où Georges franchit le seuil du cabinet de travail.

Au bruit de ses pas, sir John leva la tête, se retourna à demi vers lui, et l'accueillit par un sourire.

— Père, si tu le veux bien, nous allons causer...

— Si je le veux, cher enfant ! — Ne sais-tu pas que c'est une joie dont j'ai été sevré si longtemps, qu'elle est devenue pour moi la plus précieuse de toutes !...

Georges embrassa son père et reprit :

— Nous allons parler de ta lettre...

— De ma lettre ? — répéta John Malcolm avec un accent interrogatif.

— Oui, de cette lettre qui m'a fait quitter l'Angleterre, et dans laquelle tu excitais si vivement ma curiosité en me parlant, à mots couverts d'une grande œuvre commencée par toi, et à laquelle tu vas me faire l'honneur de m'associer !... — Dans cette lettre, — tu t'en souviens, — il était question de dangers à braver, de gloire à conquérir, et ces deux choses, je ne te le cacherai pas, — ajouta Georges avec un sourire, — excercent sur moi une attraction toute-puissante !... — Il y a là un mystère excitant, une énigme bizarre, qui, pendant ma

traversée de Douvres à Calcutta, m'ont donné bien des nuits de fièvre et d'insomnie.

— Et tu voudrais avoir sans retard la clef du mystère et le mot de l'énigme ?... — demanda John Malcolm.

— Il me semble que c'est naturel...

— Oh! très naturel!.., — Je m'attendais à ton impatience, et même je t'avoue que si je t'avais trouvé froid et indifférent, cela m'aurait péniblement surpris...

— Tu vois, père, que tu n'as rien à craindre de pareil!... — Je suis avide de savoir, et tu vas verser tes précieuses confidences dans des oreilles attentives... — Parle donc!... parle vite! J'attends!

— Et bien! cher enfant, il faut attendre encore, — dit John Malcolm.

— Attendre! — répéta Georges avec l'accent d'un désappointement profond.

— Oui, et t'armer de patience, car ta curiosité ne sera pas satisfaite aujourd'hui...

— Pourquoi donc?...

— Par amour-propre d'auteur...

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : — De même que l'écrivain, lorsqu'il vient de composer un roman ou un drame, ne consent à le livrer au jugement du public que lorsqu'il croit en avoir amené les différentes parties à un degré relatif de perfection, — de même je tiens à ne te soumettre mon œuvre que lorsque j'en aurai coordonné les détails et complété l'ensemble...

— Et! quoi! — s'écria Georges, — vis-à-vis de ton fils, cette coquetterie d'auteur!!

— Pourquoi non?... — Mon fils, en m'écoutant, deviendra mon juge, et je tiens à son admiration...

— Tu sais bien qu'elle t'est d'avance acquise!! Ce que tu auras fait, ce que tu fais, ne peut être que grand, ne peut être que beau!!

— En ce moment, c'est ton cœur qui parle; mais ce n'est point une admiration filiale qu'il me faut!... C'est un suffrage raisonné et réfléchi!! — Or, ce suffrage, je tiens à le conquérir, et c'est pour cela que je retarde mes confidences...

— Mais, père, tu ne pensais pas ainsi quand tu m'as écrit?...

— C'est vrai...

— Pourquoi donc tes idées à cet égard se sont-elles à ce point modifiées?

— Parce que, depuis le départ de ma lettre, j'ai fait un grand pas en avant!... — Mon œuvre a progressé d'une façon inattendue et inespérée!! — Le secret décisif que je cherche, et qui vingt fois a trompé mon attente au moment où je croyais le tenir, ne m'échappera plus cette fois!... et, ce secret dans mes mains, vois-tu, Georges, c'est la certitude de la réussite et du triomphe!! — J'arrive!... j'arrive! je touche au but!

Tandis que John Malcolm parlait ainsi, une étrange exaltation faisait trembler sa voix, et une sorte de vague auréole rayonnait autour de son front vaste.

— Avec toi, mon enfant, — reprit-il, — je partagerai la gloire! Mais le dernier effort, je veux le garder pour moi seul...

— C'est-à-dire, — murmura Georges Malcolm,

— c'est-à-dire, que tu prétends m'exclure du danger!... — Je te préviens, mon père, que je ne veux pas du triomphe, si je n'ai pas eu le péril...

Le grand juge prit entre ses mains la tête blonde et charmante de Georges.

— Oh! soit tranquille, cher enfant, — répliqua-t-il, — quand je pourrai m'écrier, comme Archimède : *Eureka!...* J'ai trouvé! le dernier mot ne sera pas dit, et je te promets des dangers à faire pâlir d'envie les chevaliers de la Table-Ronde!

— A la bonne heure, père!

— Es-tu content?

— Je suis du moins un peu consolé...

— Et tu attendras patiemment?

— Oui... puisqu'il le faut absolument... — Pourvu, bien entendu, que cette attente ne soit pas trop longue...

— Je m'engage à ne point te faire languir... — Je te demande un mois à partir d'aujourd'hui...

— Et, dans un mois, tu parleras?

— Oui.

— Tu m'apprendras tout?

— Je te le jure.

— Quoi qu'il advienne d'ici là, et même si l'espoir que tu nourris en ce moment ne devait point se réaliser?

— Oui, quoi qu'il advienne...

— C'est bien, père! — J'accepte ta parole et, dans un mois, jour pour jour, je te dirai : — *Me voici! j'écoute!* »

XI

OU LE RÊVE RECOMMENCE

Le lendemain du jour où la conversation que nous venons de mettre fidèlement sous les yeux de nos lecteurs avait eu lieu entre le père et le fils, Georges Malcolm, après avoir pris en famille le repas du soir, se dirigea vers Bénarès, dont nous savons qu'une faible distance séparait le bengalow.

Edward, fatigué d'une longue excursion à cheval, faite dans la journée, ne l'accompagnait pas.

La nuit était tombée complètement, mais des étoiles innombrables, semées sur le firmament bleu, rendaient l'obscurité transparente. Il faisait tiède. Aucun souffle de brise ne passait dans les cimes des vieux arbres. On entendait au loin une voix grêle chantant une chanson indoue, dont une sorte de tambour de basque accompagnait le rythme monotone.

Georges Malcolm sortit de l'enceinte du jardin, referma derrière lui la porte de l'enclos, et s'engagea dans le chemin creux où la voûte épaisse des

rameaux entrelacés rendait les ténèbres profondes.

A peine avait-il fait quelques pas sous cette voûte qu'une forme indistincte, une ombre blanche de haute taille, se détacha de la muraille de verdure et se mit à le suivre.

Georges, rêveur, marchait lentement. Ses souvenirs le reportaient une fois encore dans les ruines de la pagode de Siva, la nuit du rêve, et il se demandait si véritablement son père avait deviné juste et s'il avait joué un rôle, cette nuit-là, dans un songe délicieux, ou dans une réalité plus délicieuse encore.

La forme blanche foulait le sol d'un pied si prudent que Georges ne soupçonnait point la présence d'une créature vivante derrière lui.

Tout à coup, au moment de dépasser un endroit où les feuillages moins épais laissaient arriver jusqu'au chemin creux les clartés pâles des étoiles, il tressaillit.

Une main venait de se poser sur son épaule. Il se retourna vivement et se trouva en face d'une sorte de fantôme gigantesque, car quel autre nom donner à une apparition que de longs voiles blancs enveloppaient de la tête aux pieds, comme la cagoule des moines et des pénitents au quatorzième siècle! — Le visage disparaissait sous cette étrange linceul. — Trois ouvertures, ménagées dans l'étoffe, indiquaient seules la place des yeux et celle de la bouche.

John Malcolm avait obtenu de son fils qu'il ne sortît jamais sans avoir à portée de sa main un poignard indou à lame triangulaire, et deux de ces

petits pistolets de poche vulgairement appelés *coups de poing*.

Le jeune Anglais saisit un de ces pistolets, et s'écria d'un ton énergique :

— Prenez garde!... je suis armé!

— Votre arme est inutile, répondit une voix d'homme en mauvais anglais. Vous n'avez rien à craindre de moi.

— Pourquoi m'arrêtez-vous?

— Parce que je dois vous adresser quelques questions.

— Qu'avez-vous à me demander?

— Vous êtes le fils du civilian qui demeure au bengalow d'où vous venez de sortir?

— Oui.

— Vous n'êtes à Bénarès que depuis trois jours?

— C'est exact.

— Un jeune Indou, qui se nomme Kazil, vous a servi de guide depuis Calcutta?

— Vous ne vous trompez pas.

— Alors, c'est bien vous qui vous nommez Georges Malcolm.

— C'est bien moi... Mais que vous importe, et pourquoi me demandez vous tout cela?

Un instant de silence suivit cette question.

On eût dit que le singulier interlocuteur de Georges Malcolm éprouvait quelque embarras à continuer le dialogue commencé, et cherchait la forme de la nouvelle interrogation qu'il méditait.

Enfin il reprit :

— Avez-vous oublié la nuit d'orage passée dans les ruines de la pagode, sur le mont Béomah?

— Non certes!

— Vous souvenez-vous d'avoir fait un rêve?

Georges ne put retenir une exclamation d'étonnement.

— Un rêve!... répéta-t-il; — quoi, vous savez?...

— Vous voyez bien que je sais tout! mais répondez-moi... vous souvenez-vous?

— Oui, certes, je me souviens!

— Et quelle impression produit sur vous ce souvenir?

— Il fait battre mon cœur, il exalte mon âme!

— Si l'on vous offrait de recommencer ce rêve...

— Qui pourrait me faire une telle offre? — interrompit Georges Malcolm.

— Moi, peut-être... — répliqua l'inconnu; puis il ajouta : — Accepteriez-vous?

— Avec joie! avec ivresse! avec délire!... C'était le plus cher de mes vœux!

— Eh bien, il ne tient qu'à vous que ce vœu soit exaucé.

— Quand?

— Cette nuit même.

— Que faut-il faire pour cela?

— Vous appartenez à la caste privilégiée de ceux qu'en Angleterre on appelle les *gentlemen*?

— Oui.

— Donnez-moi votre parole de gentleman d'accepter toutes les conditions qui vous seront imposées.

— Avant de m'engager par un serment, j'ai le droit et la volonté de connaître ces conditions.

— Soit! D'abord, vous vous laisserez bander les yeux.

— Bander les yeux! — s'écria Georges.

— Il le faut.

— Si c'était un piège...

— Vous n'avez rien de semblable à redouter... On n'en veut point à votre vie, et la preuve c'est que tout à l'heure j'aurais pu vous étendre raide mort à mes pieds, d'un coup de couteau entre les deux épaules... et vous seriez tombé sans pousser un soupir.

— C'est vrai, — murmura le jeune Anglais, — ce chemin creux semble fait à souhait pour un assassinat... — et il continua d'une voix plus haute : — Va pour les yeux bandés!

— Vous ne ferez aucune tentative, cette nuit, pour soulever votre bandeau, continua le mystérieux personnage, et vous ne chercherez, ni demain, ni jamais, à reconnaître l'endroit dans lequel vous aurez été conduit?

— Accordé.

— Vous respecterez le masque de velours de celle qui doit rester une inconnue pour vous?

Georges Malcolm fit un geste de dépit.

— Quoi? encore ce masque! — s'écria-t-il avec un désappointement manifeste.

— Oui, toujours.

— Ne tombera-t-il jamais?

— Jamais!

— C'est bien dur! mais enfin, puisqu'il le faut absolument, je jure de le respecter! Maintenant dites-moi, est-ce tout? avez-vous enfin égrené jus-

qu'au bout l'interminable chapelet de vos conditions?

— Il en reste une dernière.

— Laquelle?...

— Celle-ci : personne au monde, ni votre père, ni votre frère, ni votre serviteur, ne connaîtront votre aventure.

— Je m'engage de grand cœur à ne pas en dire un mot.

— Et, — reprit l'inconnu, — si par hasard l'un d'eux s'aperçoit que vous avez passé hors du bengalow une partie de la nuit, vous inventerez quelque prétexte pour expliquer votre absence.

— Je le promets, et l'imagination ne me fera pas défaut.

— Tout cela, sur vôtre honneur de gentleman, vous le jurez?

— Sur mon honneur de gentleman, je le jure.

— C'est bien... Venez!

— Eh quoi! à l'instant?

— Oui... vous êtes attendu... Mais, qu'avez-vous donc? On croirait que vous hésitez...

— Non, je n'hésite pas, Dieu m'en garde; mais mon père, qui me sait sorti pour une heure à peine, va m'attendre, et mourra d'inquiétude en ne me voyant pas revenir.

— Alors, rentrez au bengalow... dites bonsoir à votre père... feignez de regagner votre appartement et venez me rejoindre ici.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure.

— Allez donc!

— Je vole et je reviens...

Avant que le quart d'heure fût écoulé Georges Malcolm, aiguillonné par une fantaisie si vive qu'elle ressemblait presque à de la passion, s'enfonçait de nouveau sous la voûte sombre du chemin creux et venait rejoindre son guide quasi fantastique.

Il avait eu soin d'emporter avec lui deux doubles clefs; celle du bengalow et celle de la porte de l'enclos.

— Me voici... — dit-il à l'inconnu.

— Suivez-moi...

— N'allez-vous pas me bander les yeux?

— Tout à l'heure.

— A votre aise.

Les deux hommes se mirent à marcher l'un à côté de l'autre, pendant quelques minutes, sans échanger une seule parole. Au moment où ils allaient atteindre un coude brusque formé par le chemin creux, un hennissement se fit entendre.

Le guide s'arrêta.

— Vous montez à cheval, n'est-ce pas? — demanda-t-il.

— Comme un Anglais que je suis, — répondit Georges. — Pourquoi cette question?

— Parce que c'est votre monture que vous venez d'entendre...

— Ah! ah! Nous allons chevaucher!

— Oui.

— Il paraît que nous allons loin?

L'inconnu ne répondit pas.

— Dites-moi du moins, — reprit Georges, — si je serai de retour au bengalow avant le point du jour?

— Oui.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Georges s'était arrêté, le guide en avait fait autant. Les deux mains de ce dernier sortirent des plis de la cagoule blanche. — Elles tenaient un mouchoir de soie.

— Le moment est venu, — dit-il à l'Anglais, — penchez-vous.

Georges obéit. — Il sentit le mouchoir de soie se nouer autour de son visage, et le condamner à une cécité momentanée, mais absolue.

Le guide le prit par la main et lui fit faire quelques pas encore. De nouveaux hennissements se firent entendre très rapprochés, et accompagnés de piétinements qui décelaient l'impatience de chevaux fougueux.

— Vous êtes à côté d'un cheval de race qui peut lutter de vitesse avec le vent qui souffle et l'étoile qui file. Levez la main gauche et prenez la crinière. Je vous tends l'étrier...

— Me voilà en selle, — fit Georges, en s'élançant à tâtons sur le dos de sa monture, avec l'habileté consommée d'un écuyer émérite.

L'homme à la cagoule monta sur un second cheval, saisit les rênes de celui de Georges Malcolm et fit entendre une exclamation gutturale.

Les deux nobles étalons bondirent aussitôt, ou plutôt s'envolèrent, car leur impétueux galop, qui dévorait l'espace, ne se pouvait guère comparer qu'au vol vertigineux de quelque fantastique oiseau des ténèbres.

— Allons, — se disait Georges à lui-même, tout en savourant par tous les pores la volupté de la vitesse, — voici une piquante aventure ! — l'Orient sera toujours l'Orient ! ! — en plein dix-neuvième siècle la féerie y garde ses droits ! ! — Un génie qui m'est favorable ressuscite pour moi le bon vieux temps des légendes charmantes et invraisemblables, où les sultanes voilées faisaient enlever sur des hippogriffes les heureux cavaliers qu'elles voulaient, pour une heure, rendre les rivaux des sultans ! !

Une vitesse prodigieuse au milieu de l'obscurité, — (l'expérience le démontre chaque jour depuis que les chemins de fer existent), — fait perdre momentanément, et d'une façon complète, la notion distincte de la distance et du temps.

Georges Malcolm en fournirait au besoin une preuve de plus car, lorsque les chevaux s'arrêtèrent, il lui aurait été impossible de dire quel espace il venait de parcourir et quelle avait été la durée de la course.

— Pied à terre ! ! — mmurmura le guide à son oreille. — Nous sommes arrivés... — Donnez-moi votre main... je vais vous conduire...

Les pieds de Georges foulèrent un sable aussi doux qu'un tapis de velours. — Les odeurs fraîches et balsamiques qui s'échappent la nuit du calice des fleurs chatouillèrent délicieusement ses narines. Il entendit le murmure doux et monotone que produisent les grands jets d'eau en retombant dans leurs vasques de marbre.

De tout ceci le jeune Anglais conclut non sans

raison qu'il traversait des jardins somptueux attenant à quelque palais.

Son guide lui fit franchir les marches d'un perron. — Une porte s'ouvrit, — l'air extérieur cessa de frapper le visage de Georges et l'odeur enivrante des essences de l'Orient remplaça le parfum des fleurs.

Les hommes traversèrent silencieusement et rapidement plusieurs pièces, puis la main de l'inconnu abandonna la main de Georges, et sa voix lui dit :

— Quand vous aurez compté jusqu'à vingt, détachez votre bandeau.

Georges suivit religieusement la prescription ; quand il eut prononcé mentalement tous les chiffres des deux dizaines, depuis le premier jusqu'au dernier, il dénoua le mouchoir de soie et regarda autour de lui, avec une curiosité facile à comprendre.

La pièce dans laquelle il se trouvait seul était presque pareille, par la grandeur, par la forme et l'ameublement, au boudoir décrit par nous dans l'un des premiers chapitres de ce livre.

Des feux voilés, tombant d'une coupole en verre dépoli aux reflets d'opale, répandaient dans cette chambre une sorte de demi-jour voluptueux.

De larges portières de satin de Chine, brodées d'oiseaux fabuleux et de fleurs impossibles, masquaient toutes les ouvertures.

Georges Malcolm s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur le large divan circulaire. Sa tête était en feu ; son cœur battait à coups pressés ; il attendait avec une impatience fiévreuse, et chaque seconde

qui s'écoulait avait pour lui la durée d'une heure.

Si longue que lui parût cette attente, elle fut courte cependant. — Une des portières glissa sur les anneaux de cristal qui la retenaient et une radieuse apparition se montra aux yeux charmés et éblouis du jeune homme...

C'était la femme mystérieuse que nous connaissons déjà et dont l'image enivrante poursuivait obstinément le jeune Anglais depuis la nuit dans la pagode.

Une tunique de mousseline rayée d'argent et presque diaphane cachait mal les secrets de sa beauté. — Son immense chevelure dénouée flottait autour d'elle comme un voile transparent, et ruisselait jusqu'à ses pieds. — Ses grands yeux étincelaient à travers les trous du masque.

Georges s'élança à sa rencontre et s'agenouilla pour baiser ses mains en balbutiant avec délire :

— Ah! cette fois ce n'est pas un rêve!! — vous existez, madame! vous avez voulu me revoir!...

— J'ai voulu te revoir, — répondu l'inconnue, — j'ai voulu te revoir, Georges Malcolm, parce que je t'aime!

Quelques heures après le fils du civilian se trouvait seul de nouveau, — puis l'homme à la cagoule, dans lequel nos lecteurs ont reconnu le mystérieux Saugor, venait le rejoindre, rattachait sur ses yeux l'épais bandeau de soie, lui reprenait la main, le conduisait hors de la maison et l'aidait à monter à cheval...

Comme au début de cette aventure nocturne, les deux chevaux dévoraient l'espace.

Le jour était près de se lever au moment où Georges Malcolm, débarrassé de son bandeau pour la seconde fois, mit pied à terre à l'entrée du chemin creux à quelques centaines de pas du bengalow de son père.

XII

LA PRÉSENTATION

Il avait été convenu entre Georges Malcolm et son guide mystérieux que chaque soir, au moment où sonneraient dix heures à l'horloge du palais de la présidence de Bénarès, le jeune Anglais se promènerait dans la jardin du bengalow.

Si le cri du hibou se faisait entendre à trois reprises sous les voûtes de verdure, ce serait un signal, et ce signal voudrait dire que Georges Malcolm était attendu par l'inconnue au masque de velours, et qu'il lui fallait quitter le bengalow au plus vite pour aller rejoindre Saugor et les deux chevaux à l'extrémité du chemin creux.

Dans un laps de quinze jours le signal retentit huit fois, et huit fois Georges Malcolm courut au rendez-vous avec une fiévreuse ardeur.

Nous mentirions en affirmant ici que notre héros fût amoureux de l'inconnue. — Ainsi que l'avait dit John Malcolm, on ne devient point amoureux d'une femme dont on ne connaît pas le visage ; mais cette

étrange créature exerçait sur lui une attraction irrésistible, une sorte de fascination magnétique. — Sa pensée était sans cesse avec elle ; — un frisson de volupté courait dans ses veines au souvenir des parfums qui flottaient autour de sa chevelure ; — enfin une grande mélancolie s'emparait de lui lorsqu'il se disait que peut-être le jour était proche où ce signal, si passionnément désiré, cesserait de se faire entendre.

Parfois aussi Georges Malcolm se souvenait des paroles de son père au sujet de Mary Burtell ; et comme sa nature était avant tout honnête et loyale, il se prenait dans ces moments-là à rougir de lui-même et à maudire l'entraînement auquel il n'avait pas la force de résister.

— Ce que je fais est mal ! — murmurait-il alors ; — le moment n'est pas loin où mon père me présentera à cette douce et chaste enfant qui sera ma fiancée !... et au lieu de me préparer à lui offrir, en échange du sien, un cœur digne de recevoir et de conserver son image, je me fais l'esclave d'une femme inconnue qu'un étrange caprice a poussée dans mes bras, et son premier appel me fait courir aux voluptés maudites !... — N'est-ce pas agir lâchement ? N'est-ce pas tromper à l'avance celle qui portera mon nom?...

Georges se disait tout cela consciencieusement et de la meilleure foi du monde ; — il prenait des résolutions sages ; — il se jurait de résister à la tentation ; — mais quand l'obscurité était venue, quand sonnaient dix heures du soir, il se trouvait dans le jardin malgré lui, le sang plein de flammes,

l'oreille attentive ; et lorsque le cri hibou ne venait point interrompre le silence de la nuit, il rentrait au bengalow avec un désappointement immense, les nerfs agacés et l'âme triste.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il gardait religieusement le secret juré à Saugor. — Ni John Malcolm, ni Edward ne soupçonnaient ses fréquentes absences nocturnes.

Quinze jours, — nous l'avons dit, — s'étaient écoulés ; Georges, rentré au logis à quatre heures du matin, au sortir d'une entrevue avec sa maîtresse inconnue, s'était endormi d'un sommeil si lourd que Stop eut de la peine à l'éveiller quand il ne lui resta plus que le temps strictement nécessaire pour se préparer au déjeuner. — Georges fit rapidement sa toilette, et descendit avec une prodigieuse fatigue de l'esprit et du corps.

Il trouva son père rayonnant. — John Malcolm semblait rajeuni de plusieurs années. —Jamais une expression de joie si vive n'avait illuminé son visage habituellement sérieux. Il tenait à la main une lettre tout ouverte, qu'il ne se lassait pas de relire.

— Eh ! mon Dieu, père, — s'écria Georges après avoir embrassé le vieillard, — qu'as-tu donc ? Comme tu parais heureux !

— C'est que je le suis en effet... — répondit le civilian.

— Est-ce cette lettre qui t'appporte tant de bonheur ?

— Oui... c'est elle. — Elle m'annonce une bonne nouvelle, et tu vas partager ma joie !... Mes chères

pupilles, Mary et Héva Burtell, sont en route pour revenir auprès de nous...

— Ah!... — murmura Georges ; — déjà!

— Elles seront ici demain! — continua John Malcolm, — demain, mon Georges, tu connaîtras ta fiancée, et Edward reverra la sienne! — Mais cet espoir te laisse indifférent! Comme tu restes froid!

Georges appela sur ses lèvres un sourire contraint.

— Je suis très enchanté, — répondit-il; — très enchanté, certainement! — Mais je n'ai jamais vu miss Mary Burtell, moi! Elle doit être charmante, puisque vous la trouvez charmante; mais enfin vous comprenez que si la pensée d'être présenté demain à cette belle enfant fait battre mon cœur, c'est surtout de curiosité...

— C'est juste, tu as raison, — répliqua John Malcolm. — J'ai le sang trop chaud sous mes cheveux blancs, et je veux aller trop vite en besogne... — Je me figure que tu es amoureux déjà! — Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une erreur de date!... — tu es indifférent aujourd'hui... tu seras épris demain...

— En êtes-vous bien sûr mon père? — demanda Georges en souriant de nouveau.

— Aussi sûr que je le suis de me nommer John Malcolm! — Puisque ton cœur est libre, et tu me l'as juré, — tu le donneras demain tout entier!...

Georges ne répondit pas, et l'arrivée d'Edward rendit la conversation générale.

Un instant après, le valet de chambre vint annoncer que le déjeuner était servi.

On se mit à table ; — pendant toute la durée du repas, avons-nous besoin de le dire, John Malcolm ne parla que des grâces, des charmes et des perfectious de Mary et d'Héva Burtell, à la grande joie d'Edward dont la tendresse pour miss Héva était vive et profonde.

Georges souffrait véritablement.

Cette insistance de son père à l'entretenir de sa fiancée lui causait un malaise singulier en donnant une intensité nouvelle aux reproches qu'à certaines heures il s'adressait à lui-même. Enfin il put quitter la table et, prétextant une violente migraine afin de rester seul, il alla s'étendre, à l'extrémité des jardins, sur un banc chinois qu'ombrageaient de grands arbres.

Là, il se prit à maudire cette arrivée prochaine qui causait à sir John Malcolm les transports d'une allégresse infinie.

Il exagéra, comme à plaisir, la force des liens qui l'attachaient à l'inconnue ; il se dit et se répéta qu'il était d'âge à disposer seul de lui-même, et que son père, en l'engageant pour ainsi dire à son insu, commettait non seulement une imprudence, mais un étrange abus de pouvoir.

Bref, il prit l'immuable résolution de résister aux volontés paternelles, et de ne se point laisser sacrifier docilement à un mariage de convenance.

— En ce monde, — se dit-il, — chacun pour soi ! Mon père, assurément, ne veut que mon bonheur ; mais, en croyant l'assurer ainsi, il se trompe ! Enchaîner toute ma vie pour satisfaire un de ses rêves serait un acte de démence impardonnable !

Je suis libre... je prétends rester libre ! Miss Mary Burtell pourra se marier à sa guise ! Je lui abandonne l'univers entier, mais je réponds bien que son mari ne se nommera point Georges Malcolm !

Une fois cette décision prise d'une manière qu'il croyait irrévocable, le jeune homme eut un grand soulagement ; il rentra en possession de toute sa présence d'esprit et de sa joyeuse humeur habituelle.

— Il sera temps demain de me préparer au combat ! — murmura-t-il ; — et il alla rejoindre son père.

La journée s'écoula sans amener le moindre incident.

A dix heures, selon son habitude invariable, Georges se promena dans les jardins, et il attendit le signal avec plus d'impatience que de coutume.

L'heure se mit à sonner. Georges prêta l'oreille et il lui sembla que son cœur cessait de battre. Les sonorités de l'airain s'éteignirent. Un silence profond leur succéda, et rien ne vint interrompre ce silence dans les environs du bengalow.

Ce fut pour l'impétueux jeune homme une déception violente, comme si son inconnue lui manquait de parole et ne se trouvait pas au rendez-vous promis.

En même temps une pensée de jalousie germa dans son âme ; il se demanda si la *Marguerite de Bourgogne* indienne, — (ainsi l'avait nommée John Malcolm), — ne le sacrifiait point à une nouvelle fantaisie.

En proie à un violent dépit, Georges regagna son

appartement et se mit au lit avec la fièvre ; il ne ferma pas l'œil tant que dura la nuit, et c'est à peine si, épuisé de fatigue au point du jour, il dormit une heure ou deux d'un sommeil agité ; il se leva pâle et défait en entendant dans le jardin un bruit inaccoutumé ; c'étaient des exclamations joyeuses auxquelles se mêlaient et répondaient des voix féminines...

Georges s'approcha de la fenêtre avec une curiosité ennuyée, et il vit un grand palanquin arrêté devant la porte principale de l'habitation.

— Allons ! — murmura-t-il avec impatience, — voilà les jeunes filles qui arrivent ! — C'est dans une heure, c'est au déjeuner, qu'aura lieu la présentation officielle ! Il ne manquait plus que cela !

Cependant, comme les hommes du monde ont leur coquetterie aussi bien que les femmes, et qu'après tout, sans chercher à plaire, on ne veut faire peur à personne, Georges Malcolm frappa sur un timbre pour appeler Stop et, avec l'aide du digne valet de chambre, apporta les soins les plus minutieux à sa toilette. Il tenait à ne se présenter devant la pupille de son père que dans la tenue irréprochable d'un gentleman qui sait vivre, et qui se fait habiller à Londres par l'un des tailleurs en vogue, véritables artistes, gloires de Régent-street.

L'honnête Stop était d'un naturel loquace, nos lecteurs ne l'ignorent pas. D'habitude le sentiment des convenances lui faisait attendre, pour parler, que son maître l'interrogeât ; mais, ce jour-là, Georges Malcolm gardant le silence, il fut le premier à entamer le conversation.

— Votre Honneur sait la nouvelle? — demanda-t-il tout à coup.

— De quelle nouvelle veux-tu parler, maître Stop?

— Les jeunes miss sont de retour.

— Eh bien! — répliqua Georges d'un ton parfaitement maussade, — que nous importe?...

— Ah! Votre Honneur, il nous importe fort! La maison va, présentement, devenir beaucoup plus gaie! Si Votre Honneur avait vu! Sir John et sir Edward étaient comme qui dirait fous de joie! Les jeunes miss ont ramené avec elles leur camériste, qui s'appelle *Scindia*... — (un drôle de nom, n'est-ce pas, Votre Honneur? mais tout est drôle dans ce pays-ci!) — C'est une petite Indoue, très gentille ma foi, couleur de pain d'épice, avec de grands yeux noirs, et qui montre en riant trente-deux dents plus blanches que des perles! Elle rit toujours, Votre Honneur, elle rit toujours!

— Est-ce que, par hasard, — demanda Georges, — la petite Indoue couleur de pain d'épice aurait eu le bonheur de faire si vite ta conquête, maître Stop?

— Ah! Votre Honneur, — répliqua Stop, — j'ai laissé mon cœur là-bas, chez nous, au manoir d'Ayesbury, entre les mains de la grosse Kattie, qui est la fille du garde-chasse, et qui est aussi blanche qu'une jatte de lait, avec une feuille de rose sur chaque joue! Je lui ai juré fidélité, et je suis homme de parole! mais elle est bien loin, cette pauvre Kattie, et quand j'aurai eu le temps de m'accoutumer au pain d'épice de la petite

Scindia... on ne sait pas ce qui peut arriver...

Georges ne put s'empêcher de sourire.

— C'est donc ainsi que tu te piques de constance? — demanda-t-il.

— La chair est faible, Votre Honneur, et le juste pèche sept fois par jour! Je pense cependant que je resterai fidèle à Kattie si nous retournons prochainement en Angleterre, après la célébration du mariage de Votre Honneur.

En disant ces mots, Stop rasait son maître.

Georges, au risque de se faire entailler la figure par le rasoir, ne put réprimer un mouvement brusque.

— Mon mariage, —s'écria-t-il, — ah! çà, deviens-tu fou?

— C'est bien possible, Votre Honneur, — murmura Stop déconcerté.

— Enfin, que veux-tu dire?

— Moi? rien, Votre Honneur, absolument rien. Je ne fais que répéter ce dont parlent depuis notre arrivée tous les valets de sir John Malcolm. Je ne croyais pas mal faire... je supplie Votre Honneur de me pardonner... ils prétendent...

— Quoi? que prétendent-ils? Parleras-tu, faquin?

— Ils prétendent que Votre Honneur doit épouser miss Mary Burtell et que c'est un mariage arrangé depuis longtemps par sir John Malcolm... Ils paraissaient si sûrs de leur affaire que je les ai crus, et ma foi, ce matin, quand j'ai vu les deux jeunes miss, j'ai trouvé que Votre Honneur était un gentilhomme heureux... Mais peut-être, après tout, que je suis un imbécile...

— Elles sont donc bien jolies, ces jeunes filles? — demanda Georges.

— Ah! Votre Honneur!... ah! Votre Honneur!... ah! Votre Honneur!...

Stop, le rasoir à la main, accompagna cette triple exclamation d'une pantomime intraduisible, mais qui sans aucun doute exprimait une admiration sans limites, une admiration poussée jusqu'au vertige.

Et, après ce jeu de scène plus significatif que de longues phrases, il ajouta :

— Je ne suis qu'un pauvre valet de chambre, mais je m'y connais, et je mettrais ma tête à couper que Votre Honneur pourrait fouiller l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la France, les Indes, et même les DIX autres parties du monde, sans venir à bout d'y trouver une aussi belle lady Malcolm.

Georges eut un sourire aux lèvres.

— Quel enthousiasme ! — murmura-t-il.

— Votre Honneur verra de ses propres yeux! Oh! je m'y connais... Ces jeunes miss... c'est tout un poème...

— Trêve de lyrisme, maître Stop, et achève de me faire la barbe.

— Oui, Votre Honneur.

Georges achevait à peine sa toilette, quand on frappa doucement à la porte, et un des valets du bengalow entra dans la chambre.

— Sir John Malcolm, — dit ce valet, — fait prier Votre Honneur de vouloir bien descendre au salon.

— Allez prévenir mon père que j'y serai dans quelques minutes, — répondit le jeune homme.

Il s'assura par un dernier coup d'œil jeté sur une glace que le ruban qui lui tenait lieu de cravate était noué correctement et que rien ne dérangeait l'harmonieuse disposition de sa chevelure et de ses favoris blonds, et il descendit.

Au moment où il.ouvrit la porte du salon, John Malcolm vint à lui et lui prit la main puis, le conduisant vers deux jeunes filles qui causaient avec Edward, il dit d'une voix joyeuse, mais qu'une vive émotion rendait un peu tremblante :

— Mary, Héva, mes chères enfants, je vous présente celui dont je vous ai parlé si souvent... Je vous présente mon fils aîné, Georges Malcolm.

Georges s'inclina devant les jeunes filles qui, suivant la monde anglaise, lui tendaient la main avec une gracieuse familiarité. Il jeta les yeux sur elles et il éprouva, pour la première fois de sa vie, un soudain éblouissement.

XIII

LE CHANT DU HIBOU

Pour la première fois de sa vie, venons-nous de dire, Georges Malcolm éprouva un soudain éblouissement en regardant les pupilles de son père.

Mary et Héva Burtell n'étaient cependant douées ni l'une ni l'autre des perfections merveilleuses, inouïes, incomparables, que les romanciers accordent si libéralement à leurs héroïnes.

Mais elles avaient mieux que cette beauté correcte, typique en quelque sorte, qui laisse presque toujours le cœur froid, et ne fait naître dans l'âme qu'une stérile admiration. Elles possédaient la grâce et le charme! Je ne sais quoi de la fleur et de l'ange se mêlait en elles ; une sorte de flamme chaste s'échappait de leurs yeux candides... Une auréole virginale étincelait autour de leurs fronts purs.

Mary, l'aînée, venait d'atteindre sa dix-huitième année.

Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et de proportions irréprochables.

Son épaisse et soyeuse chevelure brune, naturellement ondée, formait un heureux contraste avec ses yeux d'un bleu profond et la blancheur rosée de son teint. Son visage, rayonnant d'intelligence, exprimait tout à la fois la franchise et la fermeté.

Héva, un peu moins grande que sa sœur, et comme elle délicieusement séduisante dans tout son ensemble, avait des yeux noirs et des cheveux blonds; l'expression de sa figure était aussi douce, aussi franche, mais annonçait moins de décision.

Georges Malcolm, immobile devant Mary Burtell et métamorphosé momentanément en statue par l'admiration, ne pouvait détacher ses regards de cette ravissante créature : il restait muet, et son extase manifeste avait quelque chose de tellement original, que la jeune fille se prit involontairement à sourire et à rougir en même temps.

Georges vit le sourire, mais la rougeur lui échappa. Il craignit d'être ridicule et, faisant un violent effort, il domina son émotion, reprit son sang-froid et redevint ce qu'il était habituellement, un homme du monde empressé et sûr de lui-même.

Mary et Héva avaient l'une et l'autre une timidité modeste, mais exempte de toute gaucherie.

Auprès de John Malcolm et d'Edward, elles se regardaient comme tout à fait en famille. — Georges était le fils de l'un et le frère de l'autre.

A ce double titre, il ne pouvait être considéré par les deux sœurs comme un étranger. Elles se

sentirent bien vite à leur aise en sa présence et lui prouvèrent par leur conversation, tour à tour sérieuse et brillante mais toujours naturelle, qu'elles étaient non seulement spirituelles, mais admirablement élevées.

Georges Malcolm avait littéralement reçu le coup de foudre, ainsi qu'on disait au siècle dernier.

Une soudaine et complète métamorphose s'était opérée en lui. L'image provocante et sensuelle de l'inconnue au masque de velours, qui tenait une grande place sinon dans son cœur du moins dans son imagination, s'était évanouie comme un songe, au moment où ses yeux s'étaient reposés avec délices sur la chaste beauté de Mary Burtell.

Il ne se souvenait même plus de la Marguerite de Bourgogne indienne, et il se disait tout bas, en regardant celle dont la volonté de son père avait fait sa fiancée :

— C'est là qu'est l'avenir... c'est là qu'est le bonheur ! Aux pieds de cette vierge je passerai ma vie, et je mettrai mon âme dans ses petites mains d'enfant !

Vers deux heures de l'après-midi, les jeunes filles, fatiguées du voyage, éprouvèrent le besoin de prendre quelque repos, et regagnèrent leur appartement pour n'en sortir qu'au moment du dîner.

Georges se retrouva seul avec son père et son frère.

— Eh bien ! mon enfant, — lui demanda John Malcolm, — que penses-tu de mes deux pupilles ?

— Ce sont de anges, mon père ! — répondit Georges avec une exaltation manifeste.

Le magistrat se prit à sourire.

— Quel enthousiasme ! — répliqua-t-il.

— Oui, mon père, c'est de l'enthousiasme : et, depuis que j'existe, je n'en ai jamais ressenti qui soit plus légitime et surtout plus sincère.

— Tu conviens donc qu'en te parlant de Mary et d'Héva, je n'avais rien exagéré.

— Non, certes, et vous étiez même resté bien au-dessous de la vérité.

— Ainsi, pour que Mary devienne ta femme, tu n'auras pas besoin de te faire violence ?

— Je serai le plus heureux des hommes en lui donnant mon nom.

— Tu aimeras cette chère enfant ?

— Je l'aime déjà, mon-père, ou plutôt, — car le mot *aimer* n'est pas assez fort, — je l'adore... je l'idolâtre...

Sir John Malcolm prit les mains de son fils et son visage devint rayonnant.

— Ah ! cher Georges, — murmura-t-il d'une voix émue, — Dieu est bien bon, lui qui gardait une joie si grande aux années de ma vieillesse ! Voir Mary ta femme et Héva la femme de ton frère, c'était mon vœu le plus ardent ! il va s'accomplir et je n'aurai désormais rien à souhaiter pour le bonheur de ma famille. Daigne ensuite Dieu m'accorder une grâce suprême, celle d'achever l'œuvre commencée qui doit rendre invincible et inébranlable dans les Indes le pouvoir de ma patrie, ma tâche en ce monde sera largement accomplie et je pourrai mourir en paix !

Tandis que John Malcolm parlait ainsi, des

larmes d'émotion et d'attendrissement tombaient une à une de ses paupières et coulaient sur son visage aux lignes énergiques.

— Mourir, mon père! — s'écria Georges, — que parlez-vous de mourir? vous, dans toute la vigueur de l'âge, dans toute la force du corps et de l'âme ! Non ! Dieu est bon, vous l'avez dit. Et moi j'ajoute qne Dieu est juste ! il vous laissera vivre longtemps, pour être heureux avec nous et par nous.

John Malcolm ne répondit qu'en attirant dans ses bras ses deux fils, en les serrant avec effusion contre sa poitrine et en appuyant tour à tour ses lèvres sur leurs fronts.

Le repas du soir réunit de nouveau les jeunes filles et leurs fiancés.

Mary et Héva, rafraîchies, ravivées en quelque sorte par quelques heures de sommeil et par de blanches toilettes absolument semblables, étaient plus charmantes encore qu'au moment de leur arrivée ; du moins ce fut l'avis de Georges et d'Edward ; mais il ne faudrait pas s'en rapporter outre mesure à l'opinion de deux amoureux, car on sait que, pour des cœurs bien épris, les perfections de l'objet aimé exécutent un crescendo perpétuel.

Le repas se prolongea longtemps. Il était près de neuf heures du soir quand John Malcolm, ses fils et ses pupilles quittèrent la salle à manger et descendirent les quatre marches du perron qui conduisait aux jardins du bengalow.

Une brise légère, toute chargée du parfum des

fleurs et passant avec un doux murmure à travers les massifs, faisait succéder une fraîcheur délicieuse aux ardeurs d'un jour brûlant. La déesse des nuits semblait avoir semé tous les diamants de son écrin sur le velours de son manteau. Les allées de sable blanc déroulaient capricieusement leurs méandres, ainsi que des ruisseaux argentés entre leurs sombres rives de gazon, *sous la pâle clarté qui tombe des étoiles*, comme dit le poète.

Georges et Mary, Edward et Héva, ces deux gracieux couples, marchaient lentement et presque en silence. A peine, de loin en loin, une parole vague s'échappait des lèvres de l'un des promenenrs, et n'obtenait qu'une réponse indécise. C'est que ces jeunes cœurs battaient à l'unisson, et qu'au milieu de ce silence apparent ces âmes si nobles et si pures se parlaient et se comprenaient.

John Malcolm, silencieux et charmé, suivait ses enfants. Il se plaisait à appeler par avance Mary et Héva : *ses chères filles*, et il les enveloppait d'un regard profondément ému.

Certes, en ce moment le magistrat envisageait l'avenir sous les couleurs les plus riantes ; il oubliait pour une heure les mystérieuses recherches au succès desquelles était attaché, croyait-il, le salut de la Compagnie des Indes ; il ne se souvenait plus de ce danger terrible suspendu sur sa tête comme l'épée de Damoclès, et qui pouvait, d'une minute à l'autre, le foudroyer à l'improviste.

Dans le lointain, l'horloge du palais de lord Sin-

gleton, gouverneur de la présidence de Bénarès, sonna dix heures du soir.

A peine les dernières palpitations du bronze venaient-elles de s'éteindre, que le cri du hibou retentit trois fois dans le chemin creux.

Georges Malcolm prêta l'oreille avec une sorte de terreur et tressaillit comme un homme qui s'éveille. Ce signal, par lequel l'inconnue l'appelait au rendez-vous, le remettait subitement face à face avec des souvenirs, si vivaces et si voluptueux quelques heures auparavant, et que l'apparition enchanteresse de miss Mary avait complètement effacés depuis le matin.

D'habitude, nous le savons, la seule audition de ce signal suffisait à faire bondir le cœur de Georges et soulevait dans son âme toute une tempête de désirs.

En ce moment il n'en fut pas de même, et bien loin d'allumer la fièvre en ses veines, cet appel, si impatiemment attendu la veille encore, lui causa une sensation pénible, glaciale en quelque sorte, et fit passer un frisson sur sa chair.

— Je n'irai pas ! — se dit-il à lui-même. — Je n'irai plus ! plus jamais !

Ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour le raconter.

Miss Mary avait senti trembler tout à coup le bras sur lequel s'appuyait doucement le sien. Elle tourna ses grands yeux surpris vers le fils aîné de John Malcolm.

— Qu'avez-vous donc sir Georges? — lui demanda-t-elle avec une vague inquiétude.

— Je n'ai rien, miss, — murmura le jeune homme, rien absolument ; que pourrais-je avoir?

— Je ne sais, mais vous avez tressailli ?

— En êtes-vous bien sûre, miss ?

— Oh! parfaitement sûre.

— C'était donc alors un mouvement nerveux et dont je n'ai pas eu conscience.

— Ce mouvement n'aurait-il pas pour cause le chant lugubre de l'oiseau de nuit qui vient de retentir à trois reprises, tout près de nous ?

— Ah ! vous avez entendu, miss?

— Oui, et j'en ai ressenti une impression pénible comme vous, sir Georges ; car, bien que vous soyez un homme, vous venez d'éprouver une faiblesse toute féminine. Vous ne le nierez point, n'est-ce pas ? — ajouta la jeune fille en souriant.

Georges s'inclina.

— En effet, miss, je ne le nie pas, — répliqua-t-il, — vous avez deviné juste.

— L'oiseau de nuit que nous venons d'entendre est, je suppose, une chouette ou un hibou ? — reprit Mary Burtell.

— Un hibou, miss.

— On prétend que le hibou devine par instinct la mort prochaine, et qu'il l'annonce en poussant son cri funèbre sur le toit des maisons dont l'un des habitants doit bientôt quitter ce monde, — reprit la jeune fille.

— Je sais qu'on prétend cela, miss, mais il serait insensé d'ajouter la moindre créance à cette superstition populaire, absolument dénuée de fondement et dont je cherche en vain l'origine.

— Vous êtes un esprit fort, sir Georges ?

— Oh ! pas le moins du monde, miss. Tout ce que le bons sens permet de croire, je l'admets volontiers. Je ne me révolte que contre l'absurde.

— Pourquoi donc, tout à l'heure, avez-vous tressailli ?

— Sans doute par ce que ce cri funèbre, retentissant à l'improviste dans le silence, a produit sur mes nerfs l'effet d'une note fausse au milieu d'un concert.

— Et vous n'avez éprouvé aucune frayeur ?

— Aucune.

— Pas le moindre pressentiment ?

— Non, en vérité miss, pas le moindre.

— Dans ce cas, vous êtes plus brave et plus heureux que moi, car il me semble, je l'avoue, que ce cri sinistre, au sein de cette nuit si calme, est un avertissement suprême, et qu'il présage à quelqu'un de nous un malheur prochain et inévitable.

Les paroles de Mary répondaient d'une si étrange façon à la pensée secrète de Georges qu'il tressaillit de nouveau, et plus vivement que la première fois.

XIV

SAUGOR ET L'INCONNUE

Saugor, debout auprès des deux chevaux, à l'endroit où le chemin creux formait un coude brusque, s'appuyait au tronc d'un vieil arbre.

D'ordinaire, une minute tout au plus s'écoulait entre le moment où il imitait le cri du hibou et celui où le bruit des pas rapides de Georges Malcolm venait frapper son oreille.

Ce soir là, — nous le savons déjà, — le premier appel resta sans réponse, — rien ne vint interrompre le silence de la nuit ; — aucun pied ne foula le sable du sentier.

L'Indou, de sa nature, est patient. — Saugor ne s'étonna point d'abord d'un retard qui pouvait être naturel ; — immobile et impassible, il attendit. — Cependant, au bout de huit ou dix minutes, il lui parut étrange de ne pas voir arriver le jeune Anglais ; — il se dit :

— Sans doute il n'aura point entendu le signal...

Et, approchant de sa bouche une de ses mains, il fit retentir pour la seconde fois, avec une perfection rare, le *hululement* de l'oiseau nocturne.

Georges Malcolm se trouvait encore avec son père, son frère et les deux jeunes filles, dans les jardins du bengalow.

Il s'attendait à ce second appel. — Il n'en ressentit pas moins une émotion profonde et pénible. — Cette impression, que nous pourrions appeler un pressentiment, fut plus vive encore pour Mary Burtell. — La jeune fille, dominée par un soudain et inexplicable malaise, se prit à trembler de tous ses membres. — Sa poitrine se gonfla, son cœur battit à coups précipités, et elle balbutia d'une voix presque indistincte :

— Au nom du ciel, sir Georges, rentrons au logis... — Ces cris me font un mal affreux !... Vous pouvez railler ma faiblesse, mais vous n'effacerez pas de mon esprit la conviction qu'ils nous présagent un malheur...

En prononçant ces derniers mots, Mary sentit que ses forces s'anéantissaient et qu'une défaillance absolue s'emparait de tout son être. — Il lui sembla que le sol se dérobait sous ses pieds, et elle serait tombée à la renverse si Georges ne s'était empressé de la soutenir et de la soulever dans ses bras.

— Mon Dieu ! — s'écria sir John, en proie à la plus violente inquiétude, — qu'a donc cette chère enfant?

— Elle s'évanouit, mon père ! — répondit Georges avec angoisse. — Que faut-il faire ?...

— Rentrons... rentrons bien vite... — reprit le magistrat. — C'est un malaise passager sans doute, et nos soins empressés le dissiperont.

Georges, toujours chargé de son doux et précieux fardeau, franchit avec une incroyable rapidité la distance qui le séparait du bengalow. — Héva, Edward et sir John avaient peine à le suivre.

Au moment où, après avoir gravi les degrés du perron, il entra dans la pièce du rez-de-chaussée qui servait de salon, Mary avait complètement perdu connaissance.

Ses longues paupières s'abaissaient sur ses grands yeux, autour desquels se dessinait une ombre bleuâtre d'une délicatesse infinie. Sa tête pâle, noyée dans les boucles de sa chevelure dénouée, se balançait d'une épaule à l'autre.

Georges la déposa avec précaution sur une chaise longue que les coussins d'un divan métamorphosèrent en lit de repos.

Edward courut chercher un alcarazas.

Héva monta dans sa chambre et en rapporta un flacon de sels anglais qu'elle plaça sous les narines de sa sœur, tandis que Georges Malcolm lui bassinait les tempes avec un mouchoir de fine batiste imbibé d'eau fraîche.

Ces diverses médications produisirent un résultat presque immédiat.

Mary poussa un long soupir, — elle ouvrit les yeux; et comme son évanouissement avait été de trop courte durée pour apporter dans son esprit une confusion même passagère, elle tendit les mains à ceux qui s'empressaient autour d'elle, et

leur dit avec une charmante rougeur et un adorable sourire :

— Je suis bien ridicule... Oh ! ne niez pas ! ! Oui, bien ridicule ! ! Mais il ne faut pas m'en vouloir ! — Je ne sais ce que j'ai ce soir... je ne me reconnais plus moi-même... — Vingt fois, cent fois, le chant du hibou a frappé mon oreille sans me causer le plus léger trouble, sans même éveiller mon attention !... Pourquoi donc aujourd'hui m'a-t-il fait tant de mal ? — Je l'ignore, et je ne saurais le deviner... Peut-être est-ce la fatigue du voyage et la joie de me trouver dans la maison de mon cher tuteur qui me rendent ainsi nerveuse et impressionnable à l'excès...

— Oui, mon enfant, — répondit vivement John Malcolm ; — oui, c'est cela... n'en doute pas...

— Tant mieux, alors, — reprit Mary ; — car, s'il en est ainsi, demain il n'y paraîtra plus.

John Malcolm appuya deux des doigts de sa main droite sur le poignet blanc et délicat de la jeune fille.

— Ai-je donc la fièvre ? — demanda-t-elle avec un nouveau sourire.

— Un peu... mais ce ne sera rien, et quelques heures de calme sommeil suffiront à dissiper cette agitation passagère... Seulement, ce sommeil réparateur, il faut le goûter le plus tôt possible !... — Héva et moi nous allons vous conduire à votre chambre... — Donnez-moi l'un de vos bras, chère fille, — et donnez l'autre à votre sœur...

Mary était déjà debout. — Un éclat de rire frais et harmonieux vint à ses lèvres, et elle répliqua :

— Ah ! je suis plus forte que vous ne croyez ! — Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne et je monterai bien toute seule...

En effet la jeune fille, joignant l'action aux paroles, traversa le salon d'un pas rapide, quoique un peu chancelant encore ; — arrivée sur le seuil, et au moment de le franchir, elle s'arrêta et se retourna.

— Pardonnez, chers amis, — dit-elle, — à l'insupportable Mary de ce soir... — Demain, s'il plaît à Dieu, vous retrouverez, au soleil levant, la Mary de tous les jours...

Elle tendit son front à John Malcolm, — elle serra les mains que lui tendait Georges et Edward, et elle gravit lentement l'escalier, sans presque s'appuyer à la rampe de bambou.

Le père et les deux fils restèrent ensemble quelque temps encore, et leur entretien roula sur l'incident bizarre qui venait de terminer d'une facon si brusque une soirée si bien commencée. — Georges, désireux de se retrouver seul, afin de pouvoir s'abandonner sans contrainte à ses réflexions, donna le premier le signal de la retraite, en demandant à son père la permission de regagner son appartement.

Là il s'enferma, ouvrit sa fenêtre, s'accouda à la barre d'appui du balcon, et, présentant sa tête brûlante à l'air rafraîchi de la nuit, il se mit à réfléchir profondément ; or ses réflexions l'affermirent de plus en plus dans sa résolution de rompre à tout jamais avec la bacchante indienne.

Après avoir jeté pour la seconde fois aux échos

de la nuit le cri du hibou, Saugor avait attendu avec confiance.

Cette confiance fut remplacée par un étonnement indicible, quand il s'aperçut que son deuxième appel restait sans résultat, comme le premier.

L'idée lui vint que peut-être, ce soir-là, les hôtes du bengalow se trouvaient absents. Pour s'en assurer il laissa les chevaux sous la garde du nègre et, s'engageant dans le chemin creux, il ne tarda point à atteindre et à côtoyer la haie touffue qui servait de clôture aux jardins.

Une éclaircie dans cette muraille de verdure permit à son regard d'arriver jusqu'au bâtiment d'habitation. — Il put constater que presque toutes les fenêtres étaient éclairées, et que les ombres de plusieurs personnes passaient et repassaient derrière les stores chinois de l'une des pièces du rez-de-chaussée. Parmi ces ombres, il lui sembla même reconnaître celle de Georges Malcolm, et nous devons à la vérité de convenir qu'il ne se trompait pas.

Donc le jeune homme se trouvait au bengalow, — donc il était impossible que le double signal n'eût point frappé son oreille ; et s'il ne venait pas, c'est que quelque raison inconnue l'empêchait de venir.

Saugor avait l'habitude d'exécuter littéralement les ordres qu'il recevait de cette femme dont nous ne connaissons encore que l'étrange beauté et les caprices plus étranges encore, mais il ne les outrepassait jamais. — Son obéissance passive excluait toute idée d'initiative.

Il revint sur ses pas, rejoignit les chevaux, s'élança sur l'un d'eux, fit signe au nègre de monter l'autre, et reprit au galop le chemin de ce palais mystérieux dont Georges Malcolm n'avait franchi le seuil que les yeux bandés.

Il traversa d'un pas rapide l'enfilade de pièces somptueusement meublées à travers lesquelles il guidait habituellement le jeune Anglais en le tenant par la main, et il arriva jusqu'au boudoir où l'inconnue attendait.

En entendant le bruit des pas de Saugor dans le salon voisin, elle avait attaché vivement son masque sur son visage, tandis qu'une légère rougeur colorait ses joues pâles et qu'un éclair s'allumait dans ses grands yeux.

Saugor souleva la portière de satin de Chine qui séparait seule le salon du boudoir. — Il franchit le seuil de cette dernière pièce, et les mains jointes sur sa poitrine, le corps à demi courbé, la tête inclinée respectueusement, il s'arrêta.

L'inconnue jeta sur lui un regard et tressaillit.

— Seul? — s'écria-t-elle.

— Seul... — murmura Saugor.

— Est-il arrivé malheur à Georges Malcolm?... — demanda l'inconnue d'une voie tremblante.

L'Indou secoua négativement la tête.

— Est-il absent?

— Non, maîtresse.

— N'a-t-il pas entendu le signal?

— C'est impossible, car, ce signal, je l'ai répété deux fois, et j'entendais, moi, le bruit des voix dans le bengalow...

Par un mouvement brusque et violent, l'inconnue arracha son masque. — La pâleur mate et dorée de son teint était devenue livide ; — ses lèvres tremblaient.

— Et, — reprit-elle, — il n'a pas répondu?

— Non, maîtresse.

— Mais alors, — continua-t-elle avec un accent d'une indicible amertume, — c'est qu'il ne voulait pas te suivre! c'est qu'il est las des rendez-vous! c'est qu'il ne viendra plus!

Saugor n'avait aucune opinion à formuler à ce sujet. Il baissa les yeux et garda le silence.

Une grande glace de Venise, dans un cadre de filigrane d'argent, découpait l'un des panneaux du boudoir juste en face de la jeune femme.

Elle jeta par hasard les yeux sur cette glace qui lui renvoya fidèlement l'image de sa beauté souveraine et de ses formes parfaites, une flamme orgueilleuse brilla dans ses regards ; l'arc crispé de ses sourcils se détendit ; ses lèvres contractées s'écartèrent en un sourire.

— Allons donc! — murmura-t-elle. — Est-ce que c'est possible? Est-ce que je n'ai pas comme Circé d'invincibles enchantements ? Est-ce que je suis de celles dont l'amour lasse, et qu'on quitte avant l'heure? Quelque raison puissante ne lui a point permis ce soir d'accompagner Saugor. Cette raison, je veux la connaître! Je veux qu'il revienne! Il reviendra, et, s'il le faut, pour le retenir, pour l'enchaîner à moi, je ferai ce que je n'ai jamais fait... Je laisserai tomber mon masque et je lui montrerai mon visage! Oui, je ferai cela, car je l'aime.

Les paroles qui précèdent avaient été prononcées d'un ton si bas, qu'elles n'étaient arrivées aux oreilles de Saugor que comme un murmure indistinct.

L'inconnue se retourna vers l'Indou et lui dit à haute voix :

— Saugor?

— Maîtresse.

— Tu vas retourner là-bas...

— Au bengalow?

— Oui.

— Qu'y ferai-je?

— Tu trouveras un moyen de franchir les clôtures et de pénétrer dans l'habitation.

— Oui, maîtresse.

— Tu arriveras jusqu'à Georges Malcolm : tu lui diras que je l'attends; que je veux le voir; qu'il faut qu'il te suive; qu'il le faut, entends-tu bien !

— Je lui dirai cela, maîtresse, mais...

Saugor s'interrompit.

— Eh bien? — s'écria l'inconnue avec impatience, — achève donc, Saugor! achève !

— S'il refuse ?

Un fier sourire vint aux lèvres de la jeune femme, qui jeta sur la glace un nouveau regard.

— Oh! sois tranquille, Saugor, — répliqua-t-elle. — Sois tranquille, il ne refusera pas.

L'Indou s'inclina; l'inconnue reprit :

— Va donc, mon fidèle serviteur! va vite, et reviens plus vite encore. Les minutes, jusqu'à ton retour, me sembleront des heures.

A peine avait-elle achevé, que Saugor disparais-

sait avec cette rapidité silencieuse, particulière aux races indiennes.

Une distance d'une demi-lieue, tout au plus, séparait le palais du bengalow. Saugor, lorsqu'il servait de guide au jeune Anglais, lui faisait faire de nombreux détours, afin de le dérouter complètement et de lui persuader qu'il le conduisait assez loin de Bénarès.

Cette nuit-là, n'ayant aucun motif pour allonger sa course, il dévora l'espace. Les chevaux, lancés à fond de train, galopaient comme le coursier fantastique de la ballade de Burger.

L'Indou mit pied à terre à l'endroit habituel ; il se débarrassa de sa longue cagoule blanche dont l'ampleur aurait eu pour résultat inévitable de paralyser ses mouvements et de rendre impossible une escalade peut-être indispensable. Il s'engagea dans le chemin creux, à la découverte d'un endroit où la haie, moins touffue, présentât moins de résistance; puis, ayant promptement trouvé ce qu'il cherchait, il se glissa comme une couleuvre à travers les branches entrelacées, et sans bruit, presque sans secousses, il fit la trouée dans la muraille végétale et pénétra dans le jardin du bengalow.

En face de lui, de l'autre côté des pelouses plantées de grands arbres, se dressait le corps de logis dont plusieurs fenêtres étaient encore éclairées.

XV

SAUGOR ET GEORGES

La prudence de l'Indou est proverbiale autant que celle du serpent, et nous sommes disposés à croire que, sous ce rapport, l'homme l'emporte de beaucoup sur le reptile.

Saugor, rusé comme ceux de sa race, se préoccupa tout d'abord du soin de ne laisser derrière lui aucune trace matérielle de son passage. En conséquence, au lieu de se diriger vers le bengalow en suivant les allées, dont le sable fin aurait gardé l'empreinte accusatrice de ses pas, il eut soin de marcher sur les gazons, sachant bien que l'herbe foulée pendant la nuit se relève sous l'action vivifiante de la rosée du matin.

L'Indou traversa donc les pelouses, franchissant d'un bond, quelle que fût leur largeur, les allées qui se trouvaient sur son passage, et il arriva, sans avoir donné l'éveil, jusqu'auprès de l'habitation.

Bon nombre de fenêtres, avons-nous dit, étaient éclairées. Au rez-de-chaussée, celles du cabinet de

travail de John Malcolm; au premier étage, celles de l'appartement des deux sœurs et de la chambre à coucher de Georges.

— Edward, moins préoccupé que son frère, avait éteint déjà sa lumière.

Saugor ne pouvait songer à s'introduire dans le bengalow. Il n'en connaissait point les dispositions intérieures, et il aurait couru le risque, en s'aventurant au hasard, non seulement de ne pas arriver jusqu'à Georges Malcolm, mais encore de se trouver à l'improviste en face d'un serviteur qui donnerait l'alarme, le forcerait à prendre la fuite, et rendrait, par conséquent, inutile et sans résultat son expédition nocturne.

L'Indou, pour étudier les êtres, se rapprocha de l'une des fenêtres lumineuses du rez-de-chaussée, et appliqua son visage contre le store dont la demi-transparence permettait de distinguer, tant bien que mal, l'intérieur qu'il abritait. Il vit un vieillard assis et feuilletant de volumineux papiers entassés devant lui sur un vaste bureau. C'était John Malcolm.

— Le père, — murmura Saugor en se remettant à longer le bengalow pour continuer son investigation.

Il arriva ainsi au pied de la fenêtre ouverte de Georges. Le store était relevé.

Le bruit d'un pas inégal se faisait entendre. Evidemment l'hôte de cette chambre allait et venait avec une fièvre de mouvements qui témoignait d'une grande agitation d'esprit.

— Ce doit être lui, — pensa l'Indou.

Chacune des fenêtres du premier étage avait un balcon. Les plantes grimpantes dont la flore indienne offre une si grande variété grimpaient le le long d'une armature de fils de fer disposés à cet effet, jusqu'à ces balcons qu'elles métamorphosaient en véritables corbeilles de fleurs.

Saugor, malgré sa grande taille, joignait à la souplesse de la panthère l'agilité du singe. Il se fit un point d'appui de ces fils de fer qui semblaient trop faibles pour supporter le poids de son corps, et d'un seul élan il atteignit le balcon auquel il se cramponna des deux mains.

Aussitôt que sa tête arriva au niveau de la fenêtre, il put s'assurer par ses propres yeux qu'il ne s'était point trompé dans ses conjectures et qu'il ne lui fallait plus que faire un mouvement pour se trouver en présence de Georges Malcolm.

Il attendit que le jeune Anglais, dans sa promenade fébrile et saccadée, lui tournât le dos. Il en profita pour enjamber la balustrade du balcon, et le premier objet que Georges aperçut en revenant sur ses pas fut l'Indou, debout et immobile devant l'encadrement de la fenêtre.

Georges n'avait jamais vu Saugor que sous les replis de la longue cagoule blanche qui le cachait de la tête aux pieds. Il ne pouvait donc le reconnaître à visage découvert, et nous devons ajouter qu'à cette heure nocturne la statue herculéenne et la physionomie farouche de l'Indou n'étaient rien moins que rassurantes.

Fort étonné et quelque peu alarmé de cette apparition inattendue, Georges s'arrêta. Il entr'ouvit les

lèvres pour pousser un cri d'appel, en étendant la main vers une panoplie pour saisir une arme.

Saugor l'arrêta du geste et murmura :

— N'appelez pas. Ne songez pas à vous défendre. Je ne suis pas un ennemi.

— Qui donc êtes-vous? — demanda Georges.

— Je suis celui dont la figure vous est inconnue, mais dont vous devez reconnaître la voix. Je suis celui qui vous a vainement attendu ce soir à l'angle du chemin creux.

— Mon guide! — s'écria Georges.

— Oui.

— Et que venez-vous, cette nuit, chercher dans cette maison?

— Vous.

— Dans quel but?

— Dans le but de vous conduire où l'on vous attend.

— Qui vous envoie?

— ELLE.

Georges eut aux lèvres un sourire empreint d'une certaine fatuité.

—Celle dont nous parlons, —reprit-il, — sait-elle déjà qu'à deux reprises, ce soir, vous m'avez appelé et qu'à deux reprises, je n'ai pas répondu?

— Elle le sait.

— Et malgré cela, elle vous a donné l'ordre de revenir?

— Oui : — « Va ! m'a-t-elle dit ; il faut le voir et lui parler ! Il faut qu'il apprenne que je l'attends, et il viendra. »

Georges garda le silence pendant une ou deux secondes.

— Venez, Sahib, — continua Saugor. — Nous trouverons les chevaux à la place habituelle, et nous dévorerons l'espace.

— Partez sans moi, répondit Georges, je ne vous suivrai pas.

Saugor fit un mouvement brusque, et son visage exprima la plus complète stupeur. Evidemment il ne pouvait en croire ses oreilles, et la pensée d'une résistance sérieuse, opposée à l'une des volontés de l'inconnue, lui semblait tout à fait inadmissible.

— Je suis venu, — murmura-t-il, — pour emmener le Sahib avec moi...

— J'ai parfaitement compris que telle était votre intention, — répliqua le jeune Anglais. — Mais toutes les intentions ne se réalisent pas ! Vous êtes venu seul, et seul vous partirez.

Saugor secoua la tête avec une incrédulité manifeste.

— C'est impossible, — dit-il.

— Pourquoi donc?

— La maîtresse a commandé, il faut obéir ! — s'écria Saugor avec un enthousiasme mystique.

— Vous qui lui devez obéissance, vous faites bien de parler et d'agir ainsi ! — répliqua Georges ; — vous êtes un fidèle serviteur et vous méritez d'avoir un bon maître... Si par hasard la place que vous occupez en ce moment vous manquait, venez me trouver, je vous prendrai volontiers à mon service.

Ouvrant un tiroir dans lequel il prit une dizaine de guinées, le jeune homme ajouta :

— A maintes reprises vous m'avez servi de guide pour me conduire au rendez-vous et, ce soir encore, vous venez de vous exposer à un péril sérieux, afin d'arriver jusqu'à moi... Ceci mérite une récompense, et cette récompense la voici.

En disant ce qui précède, Georges plaçait les pièces d'or dans l'une des mains de l'Indou.

Ce dernier, pendant une seconde, regarda avec une sorte d'étonnement naïf le brillant métal, puis une expression d'indicible dédain se peignit sur son visage bronzé. Il secoua sa main comme pour se la débarrasser d'un contact qui lui répugnait, et les guinées roulèrent sur la natte indienne qui servait de tapis.

— Que faites-vous donc? — s'écria Georges.

— Sahib, — répondit Saugor avec une étrange dignité, — celle à qui j'appartiens est plus riche que les mines de diamants de Golconde et plus généreuse que le dieu Wichnou lui-même ! L'or ruisselle entre ses doigts comme l'eau coule d'une source? L'or est si commun dans ses palais que les plus pauvres de ceux qui la servent en arrivent à mépriser l'or.

— Étrange race ! — murmura Georges à voix basse, en regardant l'Indou. — Jusque dans la servitude, quel orgueil !

Et il ajouta tout haut :

— La coutume, dans notre pays, est de reconnaître de son mieux les services rendus... Je ne croyais pas vous offenser en agissant avec vous comme avec un compatriote.

— Le Sahib n'a point offensé son serviteur répliqua Saugor en s'inclinant respectueusement. Le Sahib s'est trompé, voilà tout.

Il s'approcha de la fenêtre, regarda au dehors, et voyant que le croissant aminci de la lune émergeait à l'horizon, au-dessus des cimes des grands arbres, il reprit :

— L'heure se passe ! La maîtresse attend ! Pour la dernière fois, Sahib, venez-vous?

— Je vous ai répondu déjà, — reprit Georges avec une fermeté qui ne devait laisser à Saugor aucune espérance. — Ma résolution est prise irrévocablement, je ne vous suivrai pas...

— Pourquoi ?

— Je n'ai de compte à rendre qu'à moi-même.

Ceci fut dit d'un ton de hauteur, et c'est avec une hauteur non moins grande que Saugor répliqua :

— Le Sahib se trompe ! A celle qui l'attend et qui n'avait jamais attendu, il doit rendre compte d'un refus qui est un outrage.

— Eh bien, soit ! — s'écria Georges. — Je vais écrire à l'inconnue qui vous envoie. Vous lui remettrez ma lettre, et du moins elle ne pourra vous accuser d'avoir mal compris et mal exécuté ses ordres.

L'Anglais s'assit devant une table, prit une feuille de papier timbrée à ses armes, et traça rapidement les lignes suivantes :

« A celle dont je ne connais point le visage. A celle qui n'a pas de nom pour moi.

» Grâce à vous, madame, j'ai fait un rêve. Un rêve volupteux et charmant, qui pouvait, qui devait peut-être me conduire à l'amour,

» Heureusement pour mon cœur, entre l'amour et moi il y avait un masque. — J'ai supplié, mais toujours en vain. Le masque jaloux n'est pas tombé ! Il a fermé le passage à l'amour.

» Aujourd'hui le réveil est venu. Le rêve est fini, mais il ne s'effacera jamais de mes souvenirs. Il existe une image : la vôtre, adorable quoique incomplète, qui restera toujours vivante et lumineuse dans le cœur reconnaissant de Georges Malcolm. »

Notre héros mit ce billet sous enveloppe et cacheta avec le chaton de sa bague qui portait le vieil écusson des Malcolm.

— Tenez, — dit-il ensuite en tendant l'enveloppe à Saugor, — il ne vous reste plus qu'à remettre ce message à votre maîtresse.

L'Indou salua en courbant la tête et en appuyant sur sa poitrine ses deux mains jointes ; puis, tournant le dos à son interlocuteur, il prit son élan, et, sans toucher la barre d'appui du balcon, il bondit dans le jardin.

Georges se dirigea vivement vers la fenêtre et se pencha au dehors, afin de suivre des yeux le singulier personnage, mais il ne vit rien. La forme sombre du confident de l'inconnue s'était déjà perdue au milieu des ténèbres.

Le jeune Anglais resta pensif.

« — Ai-je bien fait mon devoir ou plus que mon devoir? — se demanda-t-il ; — n'ai-je pas commis un crime de lèse-courtoisie vis-à-vis d'une femme dont, après tout, je suis le débiteur, puisqu'elle m'a fait l'honneur de me distinguer et de m'en donner la preuve ?

» N'aurais-je pas dû faire un peu moins parade de mon austérité, me rendre au rendez-vous pour la dernière fois et parler au lieu d'écrire?

» Cet Indou, tout à l'heure, l'a dit non sans raison, mon refus est presque un outrage, et si j'avais consenti à le suivre cette nuit, j'ôtais tout caractère injurieux à la rupture d'une liaison éphémère et bizarre. »

C'était la vingtème fois, peut-être, depuis le moment où il avait quitté son père et son frère pour rentrer dans sa chambre, que Georges Malcolm se posait ces questions qui le préoccupaient d'une façon pénible, et qu'il n'arrivait point à résoudre dans un sens uniforme, car tantôt l'affirmative l'emportait, tantôt la négative prenait le dessus.

Tout à coup il secoua les épaules et releva la tête, comme débarrassé d'un lourd fardeau.

— Eh bien, oui! cent fois oui! — se répondit-il à voix presque haute. — Oui, j'ai fait mon devoir et rien que mon devoir! Un amour comme celui qu'a fait naître en mon âme un seul regard de Mary Burtell doit être préservé de tout contact impur! Une infidélité, même involontaire, souillerait au fond de mon cœur la blanche image de la chaste enfant! L'honneur m'ordonnait de refuser. Je refuserais encore.

Absorbé, comme nous venons de le dire, par des pensées contradictoires qui s'étaient longuement combattues, Georges Malcolm avait perdu la conscience de la marche du temps, mais nous pouvons affirmer à nos lecteurs que près d'une heure s'était écoulée depuis le départ de Saugor.

Tout à coup l'Anglais tressaillit. Un objet blanc, d'un très petit volume et qui semblait lourd, venait de tomber à ses pieds.

Il se pencha pour le ramasser et il vit que cet objet n'était autre qu'une feuille de papier enroulée autour d'un caillou. Il détacha la feuille et lut ces lignes tracées en anglais, par une main évidemment féminine, et d'une écriture parfaitement élégante :

« *Venez. Le masque tombera et le rêve ne finira plus, car il recommencera dans l'amour.* »

Et, plus bas, ces trois mots :

« *Le messager attend.* »

De nouveau Georges s'approcha de la fenêtre et sonda du regard les ténèbres du jardin. Il entrevit dans l'obscurité une figure humaine, debout au-dessous du balcon. Cette figure lui sembla celle de son guide mystérieux, et il ne se trompait pas, car c'était bien Saugor.

Georges, nous lui devons cette justice, n'eut pas même à soutenir contre lui-même un nouveau combat. La curiosité se sentant vaincue d'avance n'essaya point d'entrer en lutte contre le devoir.

Il prit une feuille de papier, sur laquelle il traça ces quatre mots :

« *Il est trop tard !* »

A son tour il l'enroula autour du caillou, et, après avoir laissé tomber dans le jardin ce projectile d'un nouveau genre, il referma sa fenêtre afin

d'ôter à l'Indou jusqu'à la possibilité d'une nouvelle tentative.

— Allons, — murmura-t-il avec un soulagement manifeste. — C'est fini, cette fois, bien fini !

Il se coucha brisé de fatigue par les émotions de cette soirée, et il s'endormit en songeant à Mary Burtell.

Dix minutes après ce moment, Saugor remettait le billet de Georges Malcolm entre les mains de l'inconnue.

Tandis que cette dernière lisait les quatre mots, qui ne lui laissaient aucun espoir, son pâle visage devenait plus pâle encore.

Un sourire d'une incompréhensible amertume vint plisser ses lèvres et dévoila ses dents éblouissantes.

— Ah ! — s'écria-t-elle ! — il est trop tard ! Eh bien, soit ! Tu repousses mon amour ! Je te promets ma haine ! La princesse Djella ne connaît ni l'oubli ni le pardon ! Prends garde à toi, Georges Malcolm !

La princesse (qui vient de nous apprendre elle-même son titre et son nom) avait parlé tout haut devant Saugor.

— Maîtresse, — demanda l'Indou, dont ses fonctions habituelles de confident, ou plutôt d'âme damnée, autorisaient la curiosité, — qu'allez-vous faire ?

— Me venger ! — répondit Djella.

— Comment ?

— Je ne le sais pas encore, mais je te jure que la vengeance sera terrible et digne de l'offense !...

— Maîtresse, — voulez-vous me confier cette vengeance?

— A toi?

— Vous savez bien que, pour vous servir, Saugor est prêt à tout!

— Je le sais; mais que peux-tu?

— Je peux frapper! — Sur un signe de vous, je ferai couler dans les veines de Georges Malcolm le poison subtil qui conduit lentement à la mort par un chemin d'horribles tortures!! — Faut-il que l'étranger meure cette nuit même? — Je suis prêt!... — Mon lasso l'étranglera, ou je ferai de sa poitrine le fourreau de mon poignard!

La princesse regarda Saugor et haussa les épaules.

— Je te défends de toucher à un seul cheveu de la tête de Georges Malcolm!! — murmura-t-elle. — Pour toi et pour tous les nôtres cet Anglais doit être sacré!... Souviens-toi!

La physionomie de l'Indou exprima la stupeur.

— Eh quoi! — murmura-t-il, — vous voulez donc qu'il vive?...

— Oui, je veux qu'il vive pour souffrir!!! — Je veux qu'il vive pour voir s'anéantir autour de lui toutes ses affections, s'écrouler toutes ses espérances!... — Je veux fouler aux pieds ce cœur trop fier pour se donner à moi! — Je veux enfin qu'il appelle longtemps la mort, et je veux le frapper moi-même, en lui disant pourquoi je le frappe!... — Comprends-tu ma vengeance maintenant, Saugor, et crois-tu qu'elle vaille mieux que la tienne?

L'Indou se prosterna aux pieds de la princesse,

dont le sombre regard étincelait de tous les feux d'une haine implacable.

— Maîtresse, — balbutia-t-il, — vous êtes grande! — J'adore en vous la fille bien-aimée de Siva, dieu du mal, et de Bowhanie, déesse de la haine.

— Les Tamerlides sont fils des dieux, — répliqua la princesse avec un suprême orgueil, — et je suis fille des Tamerlides.

XVI

PREMIÈRE INVITATION

Nos lecteurs se souviennent-ils d'un entretien auquel nous les avons fait assister entre John Malcolm et son fils Georges, le lendemain du jour où ce dernier était arrivé à Bénarès?... — En voici la substance :

Georges demandait à son père de lui révéler le but mystérieux qu'il avait donné à sa vie et le suppliait de l'associer sans retard, — ainsi qu'il le lui avait promis dans ses lettres, — à l'œuvre grande et terrible commencée par lui et qui devait affermir à tout jamais dans les Indes la domination anglaise sourdement menacée par un immense péril inconnu.

Le magistrat réclamait de son fils le délai d'un mois pour réaliser sa promesse, et prenait l'engagement de n'avoir plus de secrets pour lui aussitôt après l'expiration de ce délai.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis ce moment. — Georges comptait les jours avec impa-

tience, et de tous ses vœux il appelait l'heure où il pourrait enfin partager avec son père les dangers de l'entreprise et la gloire du succès.

John Malcolm redoublait d'activité ; — ses fils et ses pupilles se demandaient comment les forces d'un homme de son âge pouvaient suffire à une existence aussi prodigieusement active et dans laquelle il ne laissait pour ainsi dire pas de place au repos.

Dès le point du jour John Malcolm montait à cheval et quittait le bengalow, sans se faire accompagner d'un valet et sans que personne sût de quel côté se dirigeaient ses pas.

Georges lui ayant, une fois, demandé la permission de l'accompagner, il avait refusé nettement.

D'habitude il rentrait pour le repas du soir. La couche épaisse de poussière et de sueur desséchée qui couvrait son cheval démontrait jusqu'à l'évidence que monture et cavalier venaient de parcourir des distances énormes.

John Malcolm causait avec les jeunes gens pendant une heure ou deux, et faisait preuve de toute sa liberté d'esprit habituelle. — Le rayonnement d'une très vive joie intérieure illuminait même par instants sa physionomie si belle et si expressive.

Il se retirait ensuite dans son appartement et commençait à mettre en ordre les notes rapportées de ses courses sans fin, et sa lampe brûlait presque jusqu'à l'aube sur le burèau de son cabinet de travail.

Parfois, au matin, le valet de chambre s'apercevait que le lit de John Macolm n'avait été ni foulé, ni même défait.

Un jour, il l'apprit à Stop, qui s'empressa de le répéter à sir Georges.

— Eh quoi ! mon père, — dit ce dernier au magistrat, — vous passez au travail des nuits entières !...

— Je n'en disconviens point, cher enfant, mais il le faut.

— Vous ne dormez plus !

— Fort peu... — Je n'ai pas le temps...

— Voilà qui me désole, mon père !

— Pourquoi donc ?

— Vous avez beau avoir une âme d'acier dans un corps de bronze, vous n'en êtes pas moins homme ! — A continuer une telle vie, vous vous tuerez infailliblement !

— Si je la continuais, oui sans doute, je me tuerais, je le crois comme toi...

— Eh bien ?

— Eh bien, cher enfant, rassure-toi... Cette existence un peu trop remplie touche à son terme.

— Est-ce bien certain cela, mon père ?

— Oh ! parfaitement certain ! — Ce fil d'Ariane qui doit guider mes pas au milieu des ténèbres, et que depuis longtemps je cherche, j'ai la certitude matérielle qu'il ne peut plus m'échapper désormais...

Avant une semaine, l'heure du repos sonnera pour moi, — repos relatif, il est vrai, qui ne sera pas l'oisiveté, mais qui ne sera plus la fatigue, puisque tu doubleras mes forces par les tiennes, en partageant toutes mes pensées, tous mes secrets, tous mes travaux... Regarde-moi d'ail-

leurs!... l'espérance et la certitude du succès me soutiennent, et je n'éprouve ni la défaillance du corps, ni la lassitude de l'âme!...

Le vieillard disait vrai.

Les labeurs surhumains auxquels il venait de se livrer glissaient sur lui sans laisser leur empreinte.

Tel Georges avait trouvé son père au premier jour de leur réunion, tel il le voyait encore.

Même souplesse dans l'attitude et dans l'allure, — même fermeté caractéristique des lignes du visage, — même éclat dans le regard, — même franchise dans le sourire.

Le jeune homme se sentit rassuré complètement et, mettant de côté ses passagères inquiétudes, ne songea plus qu'à Mary Burtell, à qui toutes ses pensées appartenaient davantage de jour en jour, d'heure en heure et, pour ainsi dire, de minute en minute.

Georges et Mary étaient maintenant fiancés comme l'étaient aussi Edward et Héva.

Ils savaient qu'ils devaient appartenir l'un à l'autre; ils croyaient fermement que rien au monde ne pouvait les désunir, ni même venir se placer entre eux; — ils se sentaient forts de la bénédiction paternelle, précédant la bénédiction de Dieu; ils ne redoutaient point les hommes; ils défiaient les catastrophes; — ils marchaient avec sécurité vers un avenir de bonheur, pleins d'une confiance inébranlable en leur mutuelle tendresse, si profonde et si chaste...

Ils s'aimaient!

Ces trois mots disent tout.

Ils avaient échangé leurs âmes. — Il suffisait à Georges de regarder au dedans de lui-même pour y voir l'image de Mary. — Mary n'avait qu'à fermer les yeux pour que son fiancé lui apparût.

Nous ne croyons pas qu'un amour plus exclusif, plus pur et plus charmant ait jamais existé.

En ce monde, où rien n'est parfait, le ciel de ces fiancés était vraiment trop beau... il devait appeler l'orage!

Un soir John Malcolm, parti dès le matin, rentra au bengalow avec son cheval épuisé, juste au moment où les valets mettaient le dîner sur la table.

Disons en passant que l'heure de son retour étant toujours incertaine, il avait donné l'ordre de ne jamais l'attendre.

Le magistrat passa dans son cabinet de toilette pour y faire rapidement ses ablutions, et vint rejoindre ses enfants à table.

Une certaine quantité de lettres à l'adresse de sir John Malcolm, apportées pendant la journée, se trouvaient à côté de son couvert.

Deux de ces lettres se recommandaient par l'épaisseur du papier satiné qui formait leurs enveloppes et par l'ampleur du cachet de cire rouge qui fermait leurs plis.

L'un de ces cachets reproduisait nettement l'empreinte bien connue des armes d'Angleterre.

L'autre offrait en demi-relief l'image fantastique d'une divinité indienne aux têtes multiples et aux cent bras.

John Malcolm, après avoir parcouru du regard

les écritures des adresses, laissa retomber les lettres sur la table sans en ouvrir une seule, et s'écria en riant :

— A plus tard les affaires sérieuses! Je crois avoir amplement gagné deux heures de repos en faisant aujourd'hui vingt lieues à cheval sous les feux d'un soleil qui met les sources en ébullition et fait éclore les œufs de crocodile! Le civilian de la présidence de Bénarès est affamé comme un *péon* dont la gibecière et la bourse sont vides! Servez le bien vite, mes enfants, si vous ne voulez pas le voir tomber d'inanition à vos pieds.

Mary remplit de xérès couleur d'ambre un verre de cristal de Bohême.

— Buvez ce cordial, mon père! — dit-elle avec un angélique sourire en présentant le verre à sir John, — je le crois souverain!

— Merci, chère enfant! répliqua le magistrat; et, après avoir bu, il ajouta, en appuyant ses lèvres sur le front blanc et poli de la jeune fille : — Mais celui-ci est plus souverain encore!... La fatigue, la soif et la faim, un baiser paternel sur le front d'un ange fait tout oublier!

— Mon père, — demanda Georges, — est-il possible que vous ayez fait vingt lieues aujourd'hui?

— Oui, vingt lieues tout au moins...

— Mais c'est de la démence! vous jouez votre vie!

— Tu vois bien que non, puisque me voici de retour en parfait état et n'ayant pas même, dans mes pérégrinations aventureuses, fait la rencontre d'un coup de soleil...

— Parce que vous êtes plus heureux que sage! Mais tout cela finira par mal tourner!

— Allons, allons, ne gronde pas ton père! Les grandes fatigues sont finies pour moi! J'ai terminé toutes mes semailles et l'heure de la récolte approche...

— Ce qui ne vous empêchera pas, sans doute, de continuer demain comme si de rien n'était, cette existence qui est un suicide!

— En cela tu te trompes...

— Comment?

— Demain je me repose...

— Vous vous reposez, vous! — murmura Georges avec un étonnement comique.

— Oui... oui... oui... — répondit John Malcolm en riant; — oui, cent fois oui, monsieur mon fils, je me repose demain...

— Je meurs d'envie de n'en pas douter, mais que voulez-vous, malgré moi je suis incrédule...

— Et tu as tort!...

— Vous vous sentez donc à bout de forces?

— Pas le moins du monde; mais, aujourd'hui même, j'ai réussi à mettre la main sur un précieux renseignement qui m'avait toujours échappé... A l'heure qu'il est, c'est dans mon cabinet et non plus au dehors que je dois achever l'immense travail dont tu ne tarderas guère désormais à connaître les résultats...

— Ah! mon père, — s'écria Georges, — quelle heureuse nouvelle! Nous allons donc enfin vous posséder au milieu de nous! Nous n'allons plus

vivre ici comme des étrangers dans une maison dont l'hôte est absent!

Georges venait d'exprimer la pensée générale; aussi, grâce à la bonne nouvelle apportée par John Malcolm, le repas fut particulièrement animé et joyeux.

Lorsque le dessert fut servi, lorsque les domestiques eurent quitté la salle à manger, après avoir placé sur la table les carafes de vin de Porto et les flacons de liqueurs, le magistrat, tout en causant, se mit à décacheter une à une les lettres entassées sur la nappe à côté de son assiette.

Sans doute elles n'offraient pour lui qu'un intérêt à peu près nul, car, après les avoir parcourues d'un œil distrait, il les laissa retomber sur le parquet.

Bientôt, de toutes ces lettres il n'en resta que deux, celles précisément dont nous avons signalé un peu plus haut les larges cachets de cire rouge.

John Malcolm déchira l'enveloppe de la première et déploya la feuille de papier vélin dont il examina le contenu avec infiniment plus d'attention qu'il n'en avait apporté jusqu'à ce moment à toutes les épîtres précédentes.

— Chères enfants, — dit-il ensuite en s'adressant aux jeunes filles, — voici quelque chose qui vous concerne et qui, j'en réponds, va faire battre de plaisir vos cœurs!

— Qu'est-ce donc? — demandèrent à la fois et avec curiosité Mary et Héva.

— Une invitation.

— Ah! — s'écria joyeusement Mary, — quel

bonheur! Il s'agit d'un bal, n'est-ce pas, mon père?

— Oui... d'une grande fête...

Les jeunes filles frappèrent dans leurs mains.

— Et, — demanda Héva, — quel est le gentleman bien inspiré qui donne cette fête et qui nous y invite?

John Malcom lut à haute voix :

« *Lord Singleton, gouverneur, pour la Compagnie des Indes, de la présidence de Bénarès, prie sir John Malcolm, sir Georges Malcolm, sir Edward Malcolm et miss Mary et Héva Burtell, de lui faire l'honneur d'assister à la fête qu'il donnera au palais de la présidence, le samedi* 8 *septembre* 1830. »

— Une fête donnée par lord Singleton! une fête au palais de la présidence dont les vastes salons et les jardins immenses sont remplis de merveilles, ce doit être bien beau, n'est-ce pas, mon père? — dit vivement Mary.

— C'est plus que beau, chères enfants, — répliqua John Malcom, — c'est splendide, et je vous affirme que lord Singleton lutte victorieusement contre les magnificences orientales, et qu'il porte assez haut le pavillon de la courtoisie anglaise, du luxe et de l'élégance britanniques, pour satisfaire l'amour-propre national le plus exigeant.

— Et, demanda Mary, — cette fête est pour samedi prochain?

— Oui.

— C'est aujourd'hui lundi... il nous reste juste le temps de nous occuper de nos toilettes...

— Coquettes! — dit Georges en souriant.

— Coquettes tant qu'il vous plaira, monsieur mon fiancé, — répliqua la jeune fille, — mais il est certain que notre devoir, à nous aussi, est de soutenir l'honneur du drapeau! Nous voulons que vous soyez fiers de nous! Nous voulons éclipser toutes les *begums* éblouir tous les *rajahs!* Nous voulons, enfin, être belles, très belles!...

— Vous le voulez absolument? — fit Georges avec un nouveau sourire.

— Oui, absolument! est-ce que vous croyez par hasard, que cela sera bien difficile?

— Je le crois si peu que j'allais vous donner un bon conseil...

— Un bon conseil?

— Oui.

— Lequel?

— Celui-ci: — pour être belles entre les plus belles, éblouissantes et victorieuses, vous n'avez qu'une chose à faire...

— Et c'est?...

— De rester telles que vous êtes...

Mary, du bout de ses doigts effilés, fit à son fiancé un gracieux geste de menace.

— Flatteur! — dit-elle en même temps.

— Ah! fille d'Eve, — répliqua Georges, — comme vous savez bien que ce qui serait flatterie pour toute autre n'est que la vérité pour vous et pour Héva!

Héva se récria modestement, comme s'était récriée Mary.

Ce fut alors au tour d'Edward de soutenir, en l'ap-

puyant, la même thèse que son frère, dont il partageait naturellement l'opinion de point en point, et cette controverse servit de prétexte à l'une de ces gracieuses querelles d'amoureux qui sont, à notre sens, une des plus charmantes choses de ce bas monde.

Au bout de quelques minutes on convint de s'en rapporter au jugement de John Malcolm, qui mit tout le monde d'accord en déclarant que Georges et Edward avaient raison, que partout où les deux sœurs daigneraient apparaître, elles n'avaient qu'à se montrer pour être les plus belles, et que l'art de la femme ne pouvait rien ajouter au diadème de jeunesse et de grâce qui les couronnait.

— Comment lord Singleton connaît-il mon arrivée à Bénarès ? — demanda Georges à son père.

— Je la lui ai annoncée moi-même il y a quelques jours, — répondit John Malcolm, — en ajoutant que j'aurais l'honneur de te présenter à lui... Je voulais le faire et je le devais, mais il ne m'a pas été possible, depuis lors, de m'acquitter de ce devoir... C'est là un tort involontaire que je regrette vivement et que j'ai hâte de réparer. Tu m'accompagneras dès demain au palais de la présidence.

— Lord Singleton est-il un homme remarquable ?

— Il m'est bien difficile de répondre catégoriquement à cette question. Peut-être le lord gouverneur ne possède-t-il que dans une certaine mesure ces qualités éminentes qui, politiquement parlant, constituent l'homme remarquable et le placent à la hauteur de sa situation, quelle qu'elle soit,

mais c'est à coup sûr une nature loyale et vaillante, une intelligence sinon brillante, du moins solide... Si, ce qu'à Dieu ne plaise, la fatalité le plaçait à l'improviste au milieu de circonstances critiques où les destinées du pouvoir anglais dans les Indes dépendraient de lui seul, peut-être ne trouverait-il pas en son âme cette force de volonté qui commande aux événements, cette indomptable énergie qui domine et qui triomphe quand même et malgré tout; mais ce que j'affirme, c'est qu'il ne verrait pas sa défaite, et qu'il se ferait tuer dans la lutte sans avoir reculé d'un pas... Voilà, je crois, le jugement le plus impartial qui se puisse formuler sur lord Singleton, homme public, gouverneur de la présidence de Bénarès. Quant à lord Singleton grand seigneur, il est irréprochable... Sa courtoisie toute chevaleresque a su lui concilier, du moins en apparence, même les sympathies des patriciens, descendants directes des anciens maîtres de l'Inde, et par cela même ennemis jurés de la domination anglaise... Je déclare, et je suis bien sûr que personne au monde ne pourrait songer seulement à s'inscrire en faux contre cette opinion, qu'il serait impossible de découvrir dans les trois royaumes un gentleman plus accompli que lord Singleton...

— Savez-vous, mon père, — s'écria Georges, — que, somme toute, et malgré quelques restrictions, le portrait que vous venez de tracer est des plus flatteurs...

— Oui, certes, je le sais, et je serais au désespoir qu'il en fût autrement... J'ai pour lord Singleton une vive sympathie, une sérieuse affec-

tion, et j'ai tout lieu de croire que lui-même veut bien m'honorer de quelque estime...

— Lord Singleton est-il jeune encore?

— Jeune, non... pas précisément... il a tout près de cinquante ans, mais il est bien conservé et il entoure sa personne de soins si minutieux et si intelligents, qu'on lui donnerait quarante ans à peine.

— Est-il célibataire ou marié?

— Il est veuf. Lorsqu'il est arrivé d'Angleterre, il y a quinze ans, sa jeune femme l'accompagnait... Elle était d'une constitution délicate qui n'a pu résister au terrible climat des Indes... Elle a succombé à une maladie de langueur. Lord Singleton, pendant plusieurs années, est resté profondément triste, mais le temps amoindrit toutes les douleurs ; le gouverneur a subi la loi commune... Je ne sais pas s'il a oublié, mais je sais qu'il est consolé, du moins en apparence.

— Lord Singleton mène-t-il grand train?

— Oui... un train de prince... Il dépense noblement les revenus de sa fortune personnelle, qui sont considérables, et les immenses émoluments de sa charge...

— Reçoit-il beaucoup?

— Presque chaque semaine il réunit les principaux fonctionnaires de la Compagnie des Indes autour de sa table, alimentée par les plus rares et les plus précieuses merveilles gastronomiques des cinq parties du monde... Une fois tous les mois il ouvre ses salons pour des réceptions fort recherchées; enfin, chaque année, à l'époque où nous sommes, il donne une fête, célèbre dans l'Inde en-

tière, et qui sera pour toi, je n'en doute pas, d'un immense intérêt...

— Je ne comprends pas bien ce qui fera naître cet intérêt, — répliqua Georges, — car enfin je vais me trouver environné de visages inconnus, et c'est une situation qui n'a rien, à mon sens, de particulièrement enviable...

— Oui, sans doute, et tu serais dans le vrai si ces inconnus dont tu parles étaient des invités vulgaires, mais il n'en est rien... A cette fête sont conviés les descendants directs des vieilles races patriciennes des Indes. Les fils des Tamerlides, qui se prétendent issus des dieux, y sont représentés, et les Rajahs dont les noms bizarres frapperont ton oreille, et qui t'apparaîtront vêtus du costume national et environnés d'un faste qui ferait pâlir de jalousie nos millionnaires européens, sont d'une noblesse tellement antique qu'elle remonte jusqu'à l'époque de la création du monde, et même plus loin, s'il faut les en croire.

— Plus loin que la création du monde? — s'écria Georges, — comment arrangent-ils cela?...

— As-tu donc oublié ce que je viens de t'apprendre? — répliqua John Malcolm. — Tous ces patriciens, dédaignant une origine terrestre, se prétendent les fils des dieux... Ceci doit t'expliquer comment et pourquoi leurs ancêtres régnaient déjà, lorsque notre monde sublunaire était encore dans le chaos...

— Vous avez raison, répondit Georges en riant, et je commence à croire, mon père, que la fête de lord Singleton me semblera des plus curieuses...

XVII

SECONDE INVITATION

John Malcolm tenait dans ses mains la dernière lettre, celle dont le cachet de cire rouge offrait l'empreinte d'une monstrueuse divinité indienne.

— En vérité, cela est étrange ! — murmura-t-il, tout en examinant ce cachet.

— Quoi donc, mon père? — demanda Georges.

— Regarde ! — dit le magistrat en tendant l'enveloppe à son fils, — vois-tu cette image?...

— C'est une affreuse et grotesque idole, voilà tout.

— C'est le sceau des Tamerlides...

— Cette race antique des maîtres de l'Inde dont vous me parliez tout à l'heure !

— Oui.

— Est-ce que vous êtes en correspondance habituelle avec quelqu'un de ces fils de Brahma ?

— Non, et je ne comprends pas de qui peut venir cette lettre.

— Déchirez l'enveloppe, et vous le saurez.

Le vieillard brisa le cachet et s'écria, avec une vive expression de surprise :

— Encore une invitation !

— A un bal? — demandèrent les jeunes filles.

— Non, chères enfants, il s'agit d'une fête d'un genre tout différent, et cette invitation ne s'adresse point à vous.

— Quest-ce donc? — fit Georges curieusement.

Le magistrat lut à haute voix :

« La princesse Djella prie sir John Malcolm, civilian de la présidence de Bénarès, et ses fils sir Georges et sir Edward Malcolm de lui faire l'honneur d'assister à une chasse à la panthère qui aura lieu, le jeudi 6 août 1830, dans la forêt de Pérava.

» Les invités se réuniront, à neuf heures du matin, au carefour de la forêt, à l'extrémité de la chaussée de briques, près des ruines de la pagode de Kâli.

» Après la chasse, la princesse offrira à souper à ses hôtes à sa maison de campagne de Shahabad. »

— Une chasse à la panthère ! — s'écria Georges dont le regard étincela de joie... — Ah ! mon père, rien au monde ne pouvait m'être plus agréable que la nouvelle que vous m'annoncez !

— Un danger ! — murmura Mary, dont le charmant visage était devenu pâle. — Mon Dieu, cette chasse m'épouvante !... S'il allait arriver malheur à l'un de vous !...

— Rassurez-vous, chère fille, — répondit John Malcolm, — le danger qui vous effraye n'existe pour

ainsi dire pas, et je puis vous affirmer que vos inquiétudes sont chimériques... la panthère est assurément un ennemi terrible à combattre ; mais, dans les chasses princières du genre de celle ou nous sommes attendus, toutes les précautions sont prises de façon à atténuer le péril autant que faire se peut, et à rendre les accidents excessivement rares.

— Eh! mon père, — répliqua Mary, — puisque vous convenez vous-même qu'ils sont rares, c'est qu'ils ne sont pas impossibles.

— En ce monde, mon enfant, le danger marche sans cesse à côté de l'homme, mais rien n'arrive sans la volonté de Dieu... Le Tout-Puissant veille jour et nuit sur la faible créature humaine et ne lui permet point de tomber avant son heure...

— Je vous en supplie, mon père, n'allez pas à cette chasse.

— J'ai les plus puissantes raisons, chère fille, pour ne point décliner l'invitation inattendue de la princesse, je ne puis donc, malgré tous mes regrets, satisfaire à votre désir.

— Au moins, promettez-moi d'être tous bien prudents...

— Oh ! quant à cela, — reprit John Malcolm en souriant, — j'en prends l'engagement de grand cœur, et ni Georges ni Edward ne me démentiront... Aucun de nous n'exposera sa vie... L'amour, joint à l'espoir d'un prochain bonheur, rend à ces jeunes gens l'existence précieuse, et moi, je vous aime trop pour risquer, par ma faute, de hâter le moment d'une éternelle séparation.

— Allons, — murmura Mary en essuyant une larme qui se suspendait au bord de ses longs cils veloutés, — cette promesse nous rassure un peu, mais nous ne serons vraiment heureuses, cependant, que lorsque nous vous verrons de retour, tous sains et saufs, après la chasse.

— Mon père, — demanda Georges, — qu'est-ce que c'est que la princesse Djella?

— C'est une descendante en ligne directe des Tamerlides. L'idole aux cents bras empreinte sur ce cachet et constituant ce qu'en Europe nous appellerions les armoiries de cette race, a répondu d'avance à ta question.

— La princesse est riche?

— Elle possède une de ces fortunes gigantesques, presque sans bornes, dont nos plus grandes fortunes d'Angleterre ne pourraient donner une idée... Des provinces entières lui appartiennent et, dans ces provinces, elle exerce des droits de souveraineté à peu près absolus... Son palais de Bénarès est une merveille... Elle a d'autres palais dans la plupart des grandes villes des Indes, à Calcutta, à Agra, à Delhi, à Lahore, à Hydérabad, que sais-je encore ! Ses maisons de campagne, qui méritent aussi le nom de palais, sont aussi nombreuses que les jours de l'année. Il résulte de tout cela que l'influence de la princesse dans les Indes est immense, presque sans limites, et que si elle n'était l'amie fidèle de la Compagnie des Indes, elle en pourrait devenir la plus dangereuse ennemie.

— Mais vous ne mettez point en doute son dévouement à la race anglaise ?

— Non, car, en mainte occasion, elle en a donné des preuves irrécusables.

— La princesse est mariée?

— Elle était veuve à dix-huit ans.

— Son âge ?

— Vingt-cinq ans à peine.

— Si jeune, si puissante et si riche! — s'écria Georges... — A ce triple prestige, joint-elle celui de la beauté ?

— La princesse Djella est l'une des plus merveilleuses créatures que puisse rêver l'imagination d'un poète, — répondit John Malcolm, — l'éclat de ses yeux, la pâleur chaude de son teint, la splendeur de sa chevelure noire sont incomparables.

— Ah ! mon père, —murmura Mary avec un involontaire frisson, — comme cette femme doit être belle...

— Bien belle, oui, mais bien moins que vous, ma fille chérie ! —répliqua John Malcolm en appuyant ses lèvres sur le front de sa pupille. — Son incontestable et fascinante beauté a quelque chose d'étrange et presque d'effrayant !... On ne sent pas rayonner autour d'elle, comme autour de vous, ce je ne sais quoi de chaste et d'angélique qui fait penser au ciel.

Mary, par un sourire, remercia son tuteur, mais cependant elle ne se sentait pas complètement rassurée.

Un trouble inconnu la dominait sans qu'il lui fût possible de se rendre compte du véritable motif de ce trouble.

C'était la jalousie naissante et qui s'ignorait elle-même.

Georges Malcolm reprit :

— Cette princesse indoue, qui nous invite a chasser la panthère comme une duchesse anglaise nous inviterait à prendre le thé, a-t-elle conservé les mœurs et les coutumes un peu sauvages de ses ancêtres ?

— De tous les personnages singuliers que tu auras la bonne fortune de pouvoir étudier, pendant ton séjour aux Grandes-Indes, et qui te prépareront des souvenirs pour les longues heures de ta vieillesse, la princesse Djella est sans contredit le plus curieux.

— Comment cela, mon père ?

— La princesse offre une nature multiple, complexe, à peu près indéchiffrable, et qui dérouterait dix fois par jour l'observateur le plus intelligent et le plus sagace.

— Expliquez-vous...

— C'est bien difficile... Je vais cependant tâcher de le faire... La princesse est aussi complètement femme du monde que si elle portait l'un des plus grands noms de l'aristocratie anglaise ; elle a reçu l'éducation la plus complète et la plus brillante ; elle parle l'anglais et le français comme si elle était née à Londres ou à Paris ; elle a voyagé en Europe ; elle a dansé à Withe-Hall et aux Tuileries ; elle a dessiné d'après nature les plus beaux sites de la Suisse et de l'Italie, et des artistes compétents, admis à feuilleter ses albums, prétendent que c'est merveilleux d'exécution. La princesse

fait venir ses bijoux de Londres et ses toilettes de Paris. Son cuisinier français sort de la maison de l'un des hauts barons de la finance... Tu vois qu'on ne saurait guère pousser plus loin les raffinements de la civilisation, et cependant la princesse a conservé toutes les croyances, toutes les superstitions, tous les préjugés de sa caste ! Cette jeune femme, dont l'élégance peut rivaliser avec celle de nos ladies les plus en renom, cette touriste intrépide qui a visité la cathédrale de Windsor, Notre-Dame de Paris et Saint-Pierre de Rome, compte de la meilleure foi du monde le dieu Wichnou au nombre de ses ancêtres, et s'agenouille avec une profonde et ardente conviction dans la pagode de Siva ou dans celle de Bowhanie.

— Que me dites-vous là, mon père ! — s'écria Georges.

— Je te dis la vérité la plus littérale.

— De telles anomalies !... mais c'est impossible !...

— Je sais bien que ça en a l'air, mais ça n'en est pas moins exact, et je garantis l'absolue ressemblance du portrait... Je te le répète, il y a deux femmes chez la princesse Djella : la femme du monde, qui est charmante et qui serait charmante dans tous les pays, et la descendante des Tamerlides, restée fidèle jusqu'à la moelle de ses os à la religion de ses ancêtres, religion sanglante et cruelle dont elle accepte sans hésiter le sombre fanatisme... Si l'une des terribles divinités indoues demandait par la bouche de ses prêtres un sacrifice humain, j'ai la certitude morale que la princesse,

au sortir d'un bal, assisterait, le sourire aux lèvres, aux convulsions suprêmes et aux râles d'agonie de la victime, même si cette victime était le plus charmant de ses valseurs...

Georges fit un mouvement de répulsion.

— Mais c'est horrible ! — murmura-t-il, — cette femme est un monstre !

— En aucune façon ! — répliqua le civilian, — elle est de son pays et de sa race, et ce n'est point sa faute, après tout, si l'éducation n'a pas eu la force d'imposer silence aux instincts transmis par de si nombreuses générations.

— Avec sa prodigieuse fortune et ses goûts raffinés, — reprit Georges, — la princesse doit mener un train presque royal ?

— Non pas *presque* mais *plus que* royal. Elle vit au milieu d'un luxe dont nous autres Européens nous ne pouvons nous faire aucune idée, avant d'avoir habité les Indes, et ce luxe est d'une nature étrange et bizarre comme la princesse elle-même... Aussitôt que l'on a franchi le seuil d'un de ses palais, on perd le sentiment de la vie réelle pour se sentir transporté en pleine féerie... La princesse, par exemple, use d'un droit incontestable qui lui a été transmis par ses ancêtres, celui d'avoir autour d'elle une petite armée, qu'elle entretien à ses frais, et dont elle se réserve le commandement suprême... Cette armée, dont l'organisation est sérieuse et la discipline très sévère, est composée de femmes... (1).

1. Historique. — Voir la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1836.

— De femmes !... — s'écria Georges avec une expression d'incrédulité.

— Je te l'affirme, tu le verras d'ailleurs par tes propres yeux, et ces femmes, au nombre de cinq ou six cents, admirablement dressées par des instructeurs sortis de l'armée anglaise, prennent tout à fait au sérieux leur situation de soldats ; elles font l'exercice avec une irréprochable régularité, elles montent la garde dans les résidences de la princesse ; elles excellent dans le maniement des armes à feu ; elles feraient la guerre au besoin, et je suis convaincu qu'elles prouveraient, à l'occasion, un courage au moins égal à celui des cipayes...

— Décidément, — murmura Georges, — l'Inde est un pays étrange !... trouver quelque part, en plein dix-neuvième siècle, des amazones enrégimentées, vous conviendrez, mon père, que c'est ici le cas de répéter le proverbe français :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable...

— J'en conviens tant que tu voudras, — répondit John Malcolm en souriant.

— Mais ces singuliers bataillons, où la princesse les loge-t-elle ?

— Dans des casernes construites tout exprès, et qui se recommandent par un confort poussé jusqu'à la plus extrême recherche... Aussi c'est à qui, parmi les jolies Indoues de la classe populaire, voudra s'enrôler dans les voltigeuses de Djella...

— L'uniforme de ces troupes légères doit être gracieux ?

— La princesse est une personne de trop bon goût pour qu'il puisse en être autrement... L'habit militaire des amazones est un élégant compromis entre l'uniforme des cipayes et le costume féminin de fantaisie adopté par certaines actrices des théâtres de Londres pour les pantomimes des fêtes de Noël.

— En somme, est-ce joli ?

— Charmant.

— Est-ce que la princesse ne marche jamais sans sa garde ?

— Jamais, ce serait beaucoup trop dire, mais elle s'en fait accompagner dans toutes les circonstances où l'étiquette exige qu'elle se montre avec apparat. Ainsi, par exemple, je suis convaincu que le jour de la chasse à la panthère, nous verrons autour de Djella une escorte de sa garde féminine à cheval.

— Vous aviez raison, mon père, c'est un état de maison royal.

— Et ce luxe n'est pas le seul qui soit d'une nature aussi complètement excentrique. Ainsi, la princesse entretient pour ses plaisirs et ceux de ses hôtes tout un essain de *naugts-girls*.

— Quentendez-vous par là ?

— J'entends des *almées*, des *bayadères*, des danseuses enfin, pour qui la danse est une profession lucrative à laquelle elles se consacrent depuis l'enfance. La princesse fait chercher partout celles qui se sont fait une réputation par la grâce voluptueuse de leurs attitudes, et elles les engage à tout prix, comme fait un impresario qui veut s'attacher un artiste en vogue. Cette fantaisie grève chaque année

le budget de la princesse d'une somme de deux ou trois cent mille francs ; mais, avec des revenus comme les siens, une telle somme est absolument insignifiante.

— Que dit-on des mœurs de la princesse ?

— On n'en dit rien... Si sa vie publique est à jour, un voile entoure sa vie privée, et ce voile est si épais qu'il défie les investigations.

— Pourquoi ne se remarie-t-elle pas ?

John Malcolm se prit à sourire.

— Mon cher enfant, — répondit-il, — voilà une question que la princesse seule pourrait résoudre, en supposant qu'il lui convînt de le faire. Tu la lui poseras si tu veux. Dans tous les cas, je te prie de croire que le jour où il lui plairait de laisser comprendre que le veuvage lui semble fatigant, les prétendants à sa main seraient aussi nombreux que les étoiles au ciel et que les grains de sable sur les bords de la mer.

— Est-ce que vous connaissez beaucoup la princesse, mon père ?

— Non, fort peu. Je lui ai été présenté, cependant, par lord Singleton, et tu vois qu'elle m'a fait l'honneur de ne point oublier mon nom.

— Est-ce la première fois que vous recevez d'elle une invitation ?

— Oui, et cette invitation, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me cause une joie extrême, car elle va, sans aucun doute, me mettre en rapport avec certains hauts personnages de l'aristocratie indoue, desquels je ne savais comment approcher... On pourrait croire que la princesse a deviné mon dé-

sir et qu'elle travaille gracieusement à le réaliser.

Georges prit sur la table la lettre que sir John Malcolm y avait laissée retomber tout ouverte, et il la parcourut du regard.

— C'est pour jeudi, 6 août, — dit-il.

— Oui, et par conséquent la chasse à la panthère précédera de deux jours le bal de lord Singleton.

— Quelle est la distance depuis Bénarès jusqu'à la forêt dans laquelle nous devons chasser ?

— Six lieues environ.

— Nos chevaux seront épuisés le soir, après nous avoir portés toute la journée.

— Sois sans inquiétude à cet égard ; je sais comment les choses se passent aux chasses de la princesse. Nous trouverons, au lieu du rendez-vous, non seulement des chevaux frais, mais des éléphants, si nous préférons ce genre de monture.

— A merveille ; mais une chose m'inquiète.

— Laquelle ?

— Le costume. Souperons-nous donc chez la princesse en habit de chasse ? il me semble que ce serait d'un sans-gêne fort déplaisant et fort déplacé.

— Cette fois encore je puis te tirer d'inquiétude. Mon valet de chambre partira dès le matin pour Schaabod. Nous trouverons en arrivant des vêtements frais, et nous ferons notre toilette avant de nous mettre à table pour le souper.

— Vous avez réponse à tout, mon père.

— Lord Singleton assistera probablement à la chasse de jeudi. Il est convenable que tu lui sois présenté auparavant, et je te mènerai dès demain au palais de la présidence.

XVIII

LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE

Le lendemain eut lieu, ainsi que cela avait été décidé la veille, la présentation de Georges Malcolm à lord Singleton, et le gouverneur de la présidence de Bénarès accueillit le jeune Anglais avec une telle courtoisie, et une bienveillance si marquée, qu'elles prouvaient jusqu'à l'évidence en quelle haute estime il tenait sir John Malcolm.

Le lord gouverneur avait reçu, lui aussi, une invitation à assister à la chasse de la princesse Djella, et il se sépara du père et du fils en leur disant :

— A bientôt, messieurs, et au revoir dans la forêt de Pérava, en face des tigres et des panthères.

Ajoutons en passant que, dans le cours de l'entretien, John Malcolm avait annoncé officiellement le prochain mariage de Georges et d'Edward avec Mary et Héva Burtell, et que lord Singleton s'était montré très sympathique à cette double union, si merveilleusement assortie sous tous les rapports.

Les deux jours suivants s'écoulèrent sans amener d'incident qui mérite de trouver place en ces pages.

Georges Malcolm, nous l'avons dit à nos lecteurs, était en Angleterre un veneur passionné ; l'idée d'une battue à la panthère, cette chasse étrange et grandiose qu'il ne connaissait point encore, lui tournait littéralement la tête et lui donnait une sorte de fièvre. Il ne dormait plus, tant il avait hâte de se trouver sous les sombres voûtes d'une forêt indienne, face à face avec le terrible ennemi qu'il allait avoir à combattre.

Nous savons déjà que la nature de Georges était hardie et aventureuse ; la perspective du danger doublait pour lui l'attrait de la fête promise.

Enfin arriva le jour si avidement attendu. Les premières blancheurs de l'aube éclairaient un ciel grisâtre et voilé. Heureux présage, car grâce à lui on pouvait espérer que les rayons du soleil, amortis par les nuages, pèseraient moins lourdement sur la terre aux heures ardentes de l'après-midi.

Les chemins qui conduisaient de Bénarès à la forêt de Pérava étaient montueux, mal entretenus, ravinés en cent endroits par l'eau des torrents, et rendaient impossible une marche rapide ; donc, quoique la distance à franchir ne fût que de six lieues, il fallait partir de bonne heure pour ne point arriver en retard au lieu du rendez-vous.

A six heures du matin, plusieurs chevaux sellés attendaient devant la porte du bengalow.

Trois de ces chevaux étaient destinés à sir John

Malcolm et à ses fils ; deux autres à Stop et à Kazil qui devaient suivre la chasse. Un vigoureux double poney, portant derrière sa selle une valise de cuir, posée d'aplomb sur un coussinet, allait prendre directement, sous la conduite d'un valet de chambre, le chemin de Schahabad, l'habitation de la princesse Djella.

La valise contenait des vêtements de rechange, l'étiquette ne permettant point au civilian, à Georges et à Edward de s'asseoir à la table de la princesse avec leurs costumes de chasseurs.

Mary et Héva reconduisirent jusqu'au perron leur tuteur et leurs fiancés. Les jeunes filles étaient un peu pâles. Une vive émotion les dominait. Elles avaient le cœur gros et les larmes tout près des yeux. Malgré les paroles rassurantes de sir John, les périls probables de la journée faisaient naître chez elles une terreur instinctive que tous les raisonnements du monde ne parvenaient point à dissiper.

Les paroles d'adieu furent échangées, accompagnées de nouvelles promesses de prudence et de prompt retour, et la petite cavalcade se mit en route. A la sortie de la ville elle rejoignit lord Singleton, escorté d'un certain nombre de jeunes officiers anglais qui avaient reçu des invitations personnelles.

Après deux heures d'une marche que ralentissait le mauvais état des chemins, les cavaliers atteignirent la lisière de la forêt de Pérava.

Une sonnerie de clairons accueillit leur arrivée, et une troupe d'Indous à cheval, faisant partie de

la maison de la princesse et revêtus de costumes splendides, prit la tête de la colonne anglaise afin de lui servir d'escorte et, pour ainsi dire, de garde d'honneur.

Une large chaussée de briques, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps fabuleux, s'enfonçait en ligne droite à travers la forêt, sous une voûte épaisse de verdure formée par les cimes des arbres séculaires.

Pendant une heure, le sabot des chevaux foula cette chaussée, recouverte d'une poussière rouge presque impalpable, puis l'horizon, borné jusque-là à droite et à gauche par deux murailles de végétation, s'élargit tout à coup.

On venait d'atteindre un carrefour, ou plutôt une vaste clairière, située sur un point culminant, d'où le regard dominait un océan de verdure, s'étageant en des perspectives infinies.

C'était le lieu du rendez-vous.

A droite de la clairière, et au milieu d'un petit étang couvert de roseaux aux tiges aiguës et de larges feuilles de lotus, se voyaient ou plutôt se devinaient des ruines pittoresques, disparaissant à demi sous les gracieux enlacements du lierre indien.

— Qu'est-ce que cela ? — demanda Georges Malcolm à Kazil, qui se trouvait à côté de lui en lui désignant les ruines.

— Sahib, — répondit l'enfant, — c'est tout ce qui reste de la pagode de Kâli.

— La Vénus indoue, — murmura Georges ! — puis il ajouta : Il me semble que ces ruines, entourées

d'eau de toutes parts, sont sans communication avec la terre ferme...

— Vous ne vous trompez point, sahib.

— En a-t-il toujours été de même?

— Non, sahib. Autrefois, quand les pères de nos pères n'avaient point encore vécu, la pagode se dressait fière et superbe. Elle avait ses prêtres, ses naugts-girls, ses grands jours et ses nuits de fête ! En ce temps-là, une chaussée de briques, pareille à celle que nous foulons, traversait l'étang et reliait l'îlot et la forêt. Aujourd'hui la pagode s'est écroulée. La chaussée a disparu sous la vase, et les caïmans seuls habitent les eaux dormantes et perfides.

Georges trouva cette explication suffisante, et se mit à considérer le spectacle vivant et curieux qui s'offrait à ses regards.

Un grand nombre de chasseurs et de rabatteurs, appartenant à toutes les castes de la population indoue, formaient dans la clairière des groupes remarquables par la dissemblance de physionomie des individus, et par la variété des costumes aux couleurs éclatantes. Deux éléphants immobiles, portant sur leurs dos énormes des tours destinées à recevoir les chasseurs, offraient de vagues ressemblances avec des forteresses de granit grisâtre ; ils attachaient sur leurs cornacs leurs petits yeux pleins de douceur et d'intelligence.

Plus loin, des hommes d'apparence athlétique, au teint bistré comme du bronze florentin, et n'ayant pour tout vêtement qu'un pagne d'une blancheur éclatante et un turban de mousseline

pourpre, tenaient en laisse de grands dogues, d'une apparence presque aussi féroce que les tigres ou les panthères qu'ils devaient combattre. Ces molosses munis de larges colliers hérissés de pointes de fer, faisaient sur place des bonds impétueux et poussaient des hurlements farouches, en cherchant à briser les solides lanières qui les retenaient.

Tout près de ces chiens formidables, piaffaient, aux mains des valets, vêtus les unes à l'européenne, les autres à l'orientale, les magnifiques chevaux de sang destinés par la princesse Djella à ses invités.

Nous venons d'esquisser les principales lignes du tableau qui s'offrait dans la clairière aux yeux éblouis de de Georges Malcolm ; mais ce dont il nous serait impossible de donner une idée avec la plume, c'est l'animation, le mouvement, le pittoresque de cette scène, véritablement digne de tenter les pinceaux de l'un des grands maîtres de la couleur.

Lord Singleton, familiarisé par l'habitude avec des spectacles de cette nature, n'en ressentait pas moins, cependant, une vive et profonde impression.

Il s'approcha du fiancé de Mary.

— Eh bien, sir Georges, — lui demanda-t-il en désignant du geste le plateau de la clairière, — qu'en dites-vous ?

— Je dis, milord, — répliqua le jeune Anglais, — je dis qu'un grand artiste n'aurait qu'à copier d'une façon fidèle ce que nous voyons en ce moment, pour produire, sans aucun frais d'imagination, une toile admirable.

— Oui, certes, et quelque moderne Wouvermans ferait ici des chefs-d'œuvre.

Georges s'inclina en signe d'adhésion.

Le gouverneur tira sa montre.

— L'heure indiquée par les lettres d'invitation est passée, — reprit-il en regardant l'aiguille marcher sur le cadran d'émail, — et la reine de la fête n'est pas encore au rendez-vous !

Ici John Malcolm intervint.

— Milord, — répondit-il en souriant, — la princesse Djella est femme et jolie femme. A ce double titre elle a le droit de se faire attendre. A la chasse aussi bien qu'au bal, arriver après tout le monde est le plus sûr moyen de ne pas manquer son effet. En sa qualité de fille d'Eve, la princesse connaît la recette et elle en use.

— Un peu trop largement même, — répliqua lord Singleton ; — « l'exactitude est la politesse des rois », a dit une bouche auguste, et cet adage doit être vrai pour les reines aussi bien que pour les rois.

A ce moment précis une fanfare triomphale, retentissant à l'improviste et répétée par les échos de la forêt, se fit entendre à peu de distance et coupa la parole au gouverneur de la présidence de Bénarès.

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers celle des avenues verdoyantes d'où jaillissaient les notes cuivrées de la fanfare, et tous les yeux entrevirent un fourmillement pittoresque de lueurs métalliques et de couleurs éclatantes à travers le nuage de poussière soulevé par les pieds des chevaux lancés au galop.

— Qu'est-ce donc? — demanda Georges Malcolm.

— C'est la princesse et son escorte, — répondit lord Singleton ; — vous ne connaissez pas encore la princesse ? — ajouta-t-il.

— Non, milord.

— Alors votre père vous présentera ; mais j'ai un conseil à vous donner...

— Lequel, milord ?

— Celui de mettre devant votre cœur un bouclier fait d'un triple airain, comme dit Horace.

— Un bouclier, milord, dans quel but ?

— Dans le but de vous préserver d'un grand danger...

— Ce danger, — s'écria Georges, — quel est-il ?

— C'est de devenir amoureux de la princesse... — répliqua lord Singleton.

Le fils aîné de John Malcolm eut aux lèvres un sourire d'incrédulité.

— Ne riez pas, jeune homme ! — reprit le gouverneur, — et surtout ne doutez pas ! La princesse, je vous l'affirme, est une créature bien séduisante, presque irrésistible, et quand vous l'aurez vue vous serez de mon avis, j'en réponds...

— Milord, — répondit Georges, — je ne doute ni des charmes ni des séductions de la personne dont nous sommes aujourd'hui les hôtes, mais je suis invulnérable...

Lord Singleton sourit à son tour.

— Invulnérable !! — répéta-t-il avec un accent d'incrédulité.

— Oui, milord.

— En êtes vous bien sûr ?

— Oh! parfaitement sûr... — J'ai pour me préserver une égide toute-puissante, l'amour! — Le cœur du fiancé de Mary Burtell ne peut battre pour aucune femme qui ne soit pas Mary Burtell...

— Vous avez raison... — répliqua le gouverneur, — j'avais oublié votre prochain mariage avec l'une de nos plus gracieuses compatriotes. — Oui, vous avez raison d'aimer loyalement, ardemment, exclusivement!... — Heureuse la jeune fille à qui votre cœur appartient tout entier! — Heureuse la fiancée digne d'inspirer une pareil amour!...

Tandis que s'échangeaient les paroles que nous venons de reproduire, le cortège de la princesse avait franchi la courte distance qui le séparait encore du rendez-vous de chasse, et débouchait sur la clairière.

XIX

DJALI

Voici comment se composait le cortège.

D'abord, et tout à fait en avant, les musiciens, au nombre de douze, vêtus de pourpre et de drap d'argent, et montés sur des chevaux d'une merveilleuse blancheur.

Venaient ensuite, sur des chevaux noirs comme la nuit, vingt-cinq des gardes féminins de Djella. — Une aigrette blanche flottait au cimier des légers casques d'acier poli qui couronnaient les jolis visages de ces amazones. — Les justaucorps rouges, à brandebourgs d'or, dessinaient les tailles souples et flexibles. — Les pantalons larges, d'une gaze transparente brochée d'argent, laissaient deviner les jambes élégantes et rejoignaient un peu au-dessus de la cheville les brodequins de maroquin rouge éperonnés.

Derrière ces gracieux gardes du corps marchait la princesse Djella, entourée des principaux offi-

ciers de sa maison. — A sa droite chevauchait un prince indou, qui doit jouer dans cette histoire un rôle important, le rajah Doorgal-Sahib.

Un second détachement d'amazones, exactement pareil au premier, venait ensuite. — Un grand nombre de valets vêtus d'une façon riche et bizarre, et très bien montés, fermaient la marche.

Cette troupe éblouissante déboucha, clairons sonnants, sur la clairière, puis, obéissant à un commandement jeté par un officier des gardes féminins, elle s'entr'ouvrit avec une rapidité prestigieuse et se massa à droite et à gauche, afin d'isoler la princesse et de lui laisser l'entière liberté de ses mouvements.

Djella et Doorgal-Sahib, qui seuls n'avaient point ralenti le galop cadencé de leurs montures se dirigèrent du côté de lord Singleton, que nous avons laissé au milieu de la chaussée de briques, avec John Malcolm, Georges et Edward.

Nos lecteurs n'ont point oublié sans doute le portrait de la princesse tracé par nous dans l'un des premiers chapitres de ce livre, lors de son apparition mystérieuse, au milieu d'une nuit de tempête, parmi les ruines de la pagode de Siva.

Ce que nous avons déjà fait, il nous semble inutile de le recommencer : — disons seulement que Djella, par la simplicité de son costume, formait un piquant contraste avec les magnificences quasi féeriques qui l'entouraient.

La princesse, vêtue à l'européenne, portait une amazones de drap bleu sombre, sortie des ateliers du plus célèbre tailleur de Regent-Street.

Un col blanc, tout uni et très empesé, se rabattait sur une étroite cravate noire. — Un chapeau de feutre gris, de forme Louis XIII, orné d'une plume rouge longue et mince, se posait cavalièrement sur l'épaisse et brillante chevelure dont les ondes indisciplinées semblaient prêtes à s'échapper de toutes parts, malgré les morsures d'un large peigne d'écaille blonde.

La princesse montait un admirable cheval bai-brun, — un de ces chevaux tout à la fois vigoureux et légers, taillé pour la course d'obstacles, et franchissant au vol, comme un oiseau aux ailes invisibles, les broussailles, les rochers et les ravins.

De la main gauche, Djella rassemblait ses guides. — De la main droite, elle tenait une cravache de corne de rhinocéros, — un chef-d'œuvre.

Cette toilette de chasse, si parfaitement simple, seyait à merveille à la princesse. — Le corsage de drap sombre faisait valoir les formes irréprochables d'un buste digne de la statuaire antique. — Les manches justes dessinaient les fins contours des bras arrondis. — Le chapeau de feutre s'harmonisait miraculeusement avec la teinte bleuâtre des cheveux d'ébène et la chaude pâleur d'un teint de créole.

Bref, jamais Djella, sous ses plus somptueux atours, et ruisselante de diamants et de pierreries, n'avait été plus belle.

Une émotion mystérieuse, dont sans doute il sera facile à nos lecteurs de deviner la cause, faisait battre violemment son cœur et donnait à ses prunelles magnétiques des rayonnements d'un éclat

incomparable. — Ses narines nacrées se dilataient et se contractaient alternativement; une sorte de tremblement involontaire agitait ses lèvres rouges; — enfin une faible teinte rosée colorait ses joues pâles, à mesure qu'elle se rapprochait de l'endroit où se trouvait Georges Malcolm.

A côté de Djella nous avons signalé la présence d'un prince indou, le rajah Doorgal-Sahib.

Quelques lignes à son sujet sont ici nécessaires.

Doorgal-Sahib, descendant de Tamerlides comme Djella, possédait une fortune et une influence qui ne le cédaient en rien à celles de la princesse.

Il atteignait sa trentième année. — Il avait une taille de beaucoup au-dessus de la moyenne, et sa beauté, vraiment souveraine, était de celle qu'il est impossible de discuter.

Autant, ce jour-là, Djella se distinguait par la simplicité de ses ajustements, autant Doorgal semblait prendre à tâche de réunir sur sa personne toutes les merveilles du luxe oriental poussé jusqu'à ses dernières limites.

Le diamant qui servait à attacher l'aigrette à son turban de cachemire blanc pouvait lutter de grosseur et d'éclat avec le diamant fameux connu sous le nom de RÉGENT.

Son costume, composé d'une façon à peu près exclusive de drap d'argent et de drap d'or, ruisselait littéralement de pierres précieuses.

La bride du cheval, — la selle, — les étriers — la poignée du sabre, celle du *candjiar*, disparaissaient sous les incrustations de rubis, de topazes, d'émeraudes, de saphirs, etc.

Bref, nous n'aurons rien exagéré en disant qu'un joaillier français ou anglais aurait offert, sans hésiter, cinq ou six millions de la parure de chasse du rajah.

Lors Singleton et ses trois compatriotes s'étaient mis en mouvement et marchaient au-devant de la princesse, qui continuait à s'avancer de leur côté, mais d'une façon très lente maintenant, et au petit pas de sa monture.

— Merci, milord... merci, messieurs, — dit-elle en saluant de la main lord Singleton et ses compagnons. — Vous avez accepté mon invitation... J'en suis reconnaissante et je n'attendais pas moins de votre courtoisie...

En entendant la voix de Djella Georges tressaillit, il lui semblait que cette voix ne frappait point en ce moment ses oreilles pour la première fois ; cependant la pensée que l'inconnue au masque de velours et la princesse pouvaient n'être qu'une seule personne ne se présenta même pas à son esprit.

Il regarda Djella avec une attention profonde et la trouva splendidement belle, mais aucune émotion intérieure ne vint lui révéler qu'il avait à plus d'une reprise pressé dans ses bras, avec tous les transports et tous les délires de la passion satisfaite, cette femme dont la beauté, comme la puissance, étaient sans rivales.

— Princesse, — répondit lord Singleton en baisant la main de Djella, — nous sommes heureux et fiers d'être admis à faire notre cour à la merveille de Bénarès, à la véritable reine des Indes...

— C'est trop de galanterie, milord, — s'écria la princesse en riant. — De la couronne que portaient mes ancêtres, il ne me reste, vous le savez bien, que le diadème de mes cheveux noirs...

Puis, se tournant vers John Malcolm, elle ajouta :

— C'est vous surtout que je dois remercier, monsieur; j'osais à peine espérer votre présence... J'avais la crainte que vos graves occupations de civilian ne vous permissent point d'assister à cette chasse... — Vous êtes venu et vous avez amené vos fils, croyez que j'en suis très heureuse.

— Princesse, — répondit John Malcolm en s'inclinant, — votre souvenir était un grand honneur pour moi, et rien au monde n'aurait pu m'excuser à mes propres yeux si j'avais eu le mauvais goût de décliner votre invitation. — Permettez-moi de vous présenter mon fils aîné, sir Georges, arrivé d'Angleterre depuis quelques semaines...

Djella leva sur le jeune Anglais ses grands yeux aux prunelles sombres et le regarda pendant quelques secondes avec une fixité si ardente, qu'il se sentit troublé malgré lui sous le poids de ce long regard.

— Sir Georges, — dit-elle enfin, — soyez le bienvenu parmi nous; vos compatriotes m'ont fait gracieusement les honneurs de votre patrie... J'ai chassé le renard dans les forêts du comté de Galles avec le marquis de Westminster, j'ai couru le sanglier avec le duc de Carlisle dans les bruyères des Higlands, je veux vous faire à mon tour les honneurs des forêt indiennes; la panthère est un gibier que vous ne connaissez pas encore, acceptez-moi pour

guide aujourd'hui, devenez mon cavalier jusqu'au soir, et soyez tranquille, sir Georges, — ajouta la princesse en souriant, — je ne suis point une chasseresse timide, je vous promets qu'en ne me quittant pas, vous verrez le danger de près. Est-ce convenu?

— J'accepte avec orgueil, princesse, — s'écria Georges, — à une condition cependant...

Une vive surprise se peignit sur le visage de Djella.

— Une condition ! — répéta-t-elle ; — vous m'imposez une condition!...

— Oui, princesse...

— Laquelle, monsieur?

— C'est que si le danger se présente à nous, vous me permettrez de le garder pour moi seul...

Djella se prit à sourire.

— Nous verrons cela quand le moment sera venu ! — répliqua-t-elle. — Je ne promets rien, soyez donc mon cavalier sans condition, ou cédez ce poste d'honneur au rajah Doorgal-Sahib, qui me connaît bien, lui, et qui sait ce que je vaux en face du péril...

— Votre volonté sera faite, madame, quelle qu'elle soit, — répliqua vivement Georges, — mais je ne cède mon poste à personne...

— A la bonne heure.

Djella fit un signe.

Un des valets qui se tenaient à distance respectueuse s'approcha aussitôt et se prosterna presque devant la princesse.

— Timor, — lui dit-elle, — amène ici Djali.

Le valet se dirigea aussitôt vers l'endroit où d'autres serviteurs tenaient en main des chevaux frais.

— Sire Georges, — reprit la princesse, — vous êtes, je le suppose, un cavalier habile et hardi.

— Habile, madame, je ne sais; mais intrépide, je l'affirme...

— Vous allez monter *Djali*, c'est le cheval le plus rapide de mes écuries, le seul capable de suivre *Baronnet*, mon pur sang favori ; il ne saute pas les obstacles, il les franchit au vol. Seulement, au montoir, c'est un démon, — je vous préviens... soyez sur vos gardes...

— Djali ne me cause aucune inquiétude; si vives que puissent être ses velléités d'indépendance, je me fais fort de le réduire...

Le valet, conduisant par la bride le cheval que la princesse venait de désigner, s'approchait en ce moment de nos personnages.

Djali était un merveilleux étalon, fils d'un cheval arabe et d'une jument persane; rien ne pouvait surpasser la beauté de ses formes, l'élégance de son encolure, la finesse de ses jambes nerveuses.

Le réseau de ses veines se dessinait nettement sous son poil doux et brillant comme du satin ; sa crinière et sa queue, longues et soyeuses, flottaient pareilles à des chevelures de femmes.

Sa selle et sa bride, de maroquin rouge brodé de soie et d'or, formaient un vigoureux contraste avec sa robe d'un noir de jais et sans une seule tache.

Georges était connaisseur. Il attacha sur le noble animal un regard plein d'enthousiasme.

— Comment le trouvez-vous? — demanda la princesse.

— Splendide ! C'est sans contredit l'un des plus beaux types de la race orientale qu'il m'ait été donné d'admirer...

Tout en disant ce qui précède, Georges avait mis pied à terre et s'approchait de Djali.

En le voyant venir, ce dernier qui semblait parfaitement calme, tourna vers lui sa tête intelligente, dilata ses naseaux, aspira l'air avec violence et se mit à fouiller le sol du bout de son ongle de fer...

Georges saisit les rênes, les assembla dans sa main gauche qu'il posa sur la crinière, et, plaçant l'autre sur le pommeau de la selle, il voulut mettre le pied à l'étrier...

— Prenez garde ! — s'écria la princesse.

En même temps Djali fit un bond si brusque qu'il entraîna Georges à dix pas.

Une seconde et une troisième tentative amenèrent un semblable résultat.

Un écuyer novice se fût découragé, mais Georges était passé maître en fait de voltige.

Il prit son élan, et au moment où le cheval bondissait pour la quatrième fois, il se mit en selle sans toucher l'étrier.

Tout n'était pas fini.

Djali ne s'avouait nullement vaincu, et entre lui et son cavalier commença une nouvelle lutte, qui fut courte d'ailleurs, mais véritablement effrayante.

L'étalon, affolé de colère, hennissant de rage, tantôt se dressait sur ses jarrets robustes et semblait prêt à se renverser en arrière, tantôt pirouet-

tait comme une feuille sèche que fouette l'ouragan, puis, s'enlevant de l'arrière-train avec l'impétuosité de la foudre, détachait des ruades qui devaient, presque à coup sûr, désarçonner son cavalier et l'envoyer rouler à vingt pas, la tête la première.

Mais Georges semblait moins un homme qu'un centaure.

Le cheval avait beau pointer, pirouetter, et passer sans transition de la *cabrade* au *saut de mouton*, le jeune Anglais ne se *déplaçait* même pas sur sa selle ; il restait calme, ferme, souriant, comme dans un manège, se pliant, sans la moindre gêne apparente, aux mouvements enragés de sa diabolique monture.

Djella, dominée par une émotion insurmontable, assistait haletante, oppressée, aux péripéties de cette scène, et certes lord Singleton, Doorgal-Sahib, John Malcolm et Edward auraient infailliblement remarqué le trouble visible de la princesse, si leur attention n'avait été captivée tout entière par le spectacle que nous venons de décrire.

Enfin la puissante énergie de la volonté intelligente triompha des révoltes de l'instinct bestial.

Djali comprit qu'il avait affaire à plus fort que lui ; il se sentit dominé, maîtrisé, dompté. Sa résistance tomba par degrés. Les morsures de l'éperon et de la cravache n'éveillèrent plus en lui que des idées de soumission.

Enfin, tout blanc d'écume, tout frissonnant de honte, il obéit docilement à la pression de la bride, et, dirigé par une main savante, il vint exécuter des *passades* et des *voltes* devant la princesse Djella.

XX

DANS LA FORÊT

Tandis qu'avait lieu la *fantasia* équestre que nous venons de raconter brièvement, les Anglais et les Indous, disséminés dans la clairière, s'étaient peu à peu rapprochés du point central où Georges Malcolm démontrait à Djali, par des arguments sans réplique, que le cheval a été créé et mis au monde pour obéir à l'homme.

A l'instant précis où l'étalon, rendu souple et comprenant sa défaite, cessa de s'obstiner dans une résistance inutile, une immense acclamation s'éleva de toutes parts, et des applaudissements éclatèrent avec frénésie, comme si la clairière de la forêt de Pérava eût été l'arène du Regent-Circus.

Georges eut un sourire aux lèvres et salua gracieusement autour de lui.

Une vive rougeur colorait les joues habituellement pâles de Djella et ses grands yeux noirs étincelaient.

— Vous le voyez, princesse, — lui dit Georges, — entre Djali et moi il y avait un malentendu... mais maintenant nous sommes d'accord et le voilà doux comme un agneau.

— Je vois, sir Georges, — répondit Djella, — que vous êtes un habile et brillant écuyer... Djali l'indomptable a trouvé son maître... c'est une monture digne de vous, vous en conviendrez sans peine quand vous aurez vu quels prodiges de vitesse et d'énergie ce noble cheval peut réaliser... vous séparer désormais est chose impossible. Djali ne rentrera plus dans mes écuries ; je vous prie de l'accepter.

— Mais, princesse... — murmura Georges avec embarras.

— Oh ! — s'écria vivement Djella, — il est à vous. Si vous refusez, l'un de mes gens va recevoir l'ordre de lui tirer un coup de carabine dans l'oreille.

— J'accepte donc, et ma reconnaissance est très vive, car vous me faites un cadeau vraiment royal.

— Maintenant, messieurs, — reprit la princesse, en s'adressant à ceux de ses invités qui l'entouraient, — échangez, je vous prie, vos montures fatiguées contre des chevaux frais, et en chasse! L'heure se passe et les panthères nous attendent. Souvenez-vous, sir Georges, que vous êtes mon cavalier pour toute la journée.

— Princesse, — répliqua le jeune Anglais, — il est des faveurs trop précieuses pour qu'on puisse les oublier un seul instant.

Djella remercia Georges par un regard et par un sourire d'une expression enivrante, mais la pensée

de notre héros était ailleurs : regard et sourire furent perdus pour lui.

Au bout de cinq minutes à peine, tous les invités de la princesse étaient en selle.

Lord Singleton et John Malcolm avaient pris place sur les éléphants...

Une sonnerie de clairon donna le signal du départ, les molosses, découplés, s'enfoncèrent sous bois en poussant des hurlements féroces, et les chasseurs s'élancèrent sur les traces de la meute de toute la vitesse de leurs chevaux.

Il nous paraît inutile d'affirmer à nos lecteurs que Georges et Djella, montés sur *Baronnet* et *Djali* tenaient la tête de la colonne et gagnaient du terrain à chaque élan.

Des rabatteurs nègres et indous, envoyés à l'avance dans la forêt, avaient constaté la présence de plusieurs couples de panthères et de deux tigres de la plus belle venue dans les environs de la pagode en ruine.

Au point du jour un nègre, grimpé sur un arbre et caché parmi les feuillages, avait même vu ces *fauves* terribles venir boire au petit étang dont les eaux dormantes et sinistres entouraient l'îlot de Kâli.

Mais sans doute les fanfares, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, avaient effrayé tigres et panthères, car pendant plus de deux heures les invités de Djella battirent les taillis dans tous les sens et explorèrent les futaies dix fois séculaires sans rencontrer un seul des ennemis qu'ils se proposaient de combattre.

En revanche des troupes de gazelles, affolées de terreur, se levaient à chaque instant devant les chevaux, cherchaient leur salut dans la fuite et ne trouvaient que la mort, car les chasseurs en faisaient un véritable massacre.

Georges éprouvait un véritable serrement de cœur en voyant tomber sous les balles ces pauvres animaux, si coquets, si gracieux, si inoffensifs, qui poussaient dans leur agonie des bêlements semblables à des plaintes, et tournaient vers les meurtriers, avec une expression presque humaine, leurs grands yeux remplis d'angoisse.

Djella, au contraire, semblait saisie d'une véritable fièvre de destruction.

Elle portait à l'arçon de sa selle une mignonne carabine-revolver faite exprès pour elle par le plus habile armurier de Londres, et, chaque fois qu'une gazelle passait à sa portée, elle laissait flotter la bride sur le cou de son cheval, saisissait sa carabine, ajustait, faisait feu avec une incomparable justesse de coup d'œil, et le pauvre petit animal roulait à terre, mortellement frappé.

Georges se sentait plein d'admiration pour l'adresse merveilleuse de la princesse Djella, mais son étrange insensibilité le révoltait.

Il se souvenait malgré lui du portrait tracé par son père, deux jours auparavant, de la fille des Tamerlides.

Il songeait aux instincts sauvages vainement combattus par les enseignements de la civilisation la plus raffinée ; il s'avouait que le portrait était d'une étrange ressemblance ; il lui semblait voir du sang

sur les mains de cette jeune femme si radieusement belle; enfin il se disait tout bas qu'à n'en pas douter, si ses croyances, ses intérêts ou ses passions le lui commandaient, elle aurait la main aussi ferme et le coup d'œil aussi juste en tirant sur un homme, qu'en faisant feu sur une gazelle.

Djella, de temps à autre, ralentissait l'impétuosité de son allure, sous prétexte de laisser aux chasseurs distancés le temps de se rapprocher d'elle, mais, en réalité, pour pouvoir déployer dans sa causerie avec Georges tous les trésors de son esprit.

Un observateur, en entendant parler la princesse, en lui voyant mettre en œuvre, avec une habileté prestigieuse, tout l'arsenal de la coquetterie féminine la plus transcendante, aurait acquis la conviction qu'elle s'était juré à elle-même de séduire et de captiver irrésistiblement son cavalier.

Etait-ce bien là en effet son intention? voilà ce que, sans doute, nous ne tarderons pas à savoir.

Il était un peu plus de midi.

La chasse continuait à ne pas donner de meilleurs résultats que ceux constatés par nous jusqu'à ce moment.

Panthères et tigres restaient invisibles.

Le ciel, voilé depuis le matin par des nuages grisâtres, venait de se dégager complètement.

Le soleil, comme pour prendre une revanche, lançait sur la forêt des torrents de feu. La température se faisait étouffante.

Georges et Djella venaient d'atteindre une clairière de forme elliptique, presque semblable à celle

du rendez-vous de chasse, mais beaucoup moins vaste et entourée d'une végétation gigantesque qui l'assombrissait et lui conservait quelque fraîcheur.

La princesse arrêta son cheval dont une sueur ardente baignait l'encolure souple et nerveuse; pendant quelques secondes elle examina avec attention la clairière; un gazon fin et doux en tapissait le sol; une source d'eau limpide, filtrant entre des blocs de granit, arrosait l'une de ses extrémités.

Djella prit ensuite une petite trompe d'argent, retenue par un cordon de soie qu'elle portait en bandoulière, elle l'approcha de ses lèvres, et, à trois reprises, séparées par de courts intervalles, elle en tira des notes éclatantes, qui s'envolèrent, répétées et multipliées par les échos lointains.

Djella laissa retomber sa trompe et prêta l'oreille.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, de tous les points de la forêt, s'élevèrent des notes semblables à celles qui venaient de retentir.

— Princesse, que veut dire ceci? — s'écria Georges.

— J'ai parlé, dit-elle, on me répond.

— Venez-vous de donner un ordre à vos gens?

— Oui.

— Me permettez-vous de vous demander lequel?

— Celui de guider de ce côté tous les chasseurs, car c'est à l'ombre de ces grands arbres que nous déjeunerons dans un instant... l'endroit vous paraît-il heureusement choisi?

— Oui, certes! mais le déjeuner, où donc est-il?

Djella sourit.

— Ne vous mettez point en peine, — répliqua-t-elle, — il arrivera.

— Comme dans les féeries, par enchantement?

— Peut-être bien!... — fit la princesse en riant. — Rien ne vous empêchera de vous figurer, si cela vous plaît, que cette forêt est machinée à l'instar des théâtres de Londres ou de Paris. Quoi qu'il en soit, je vous promets que les pâtés et les volailles ne seront point en carton, ainsi que cela se pratique au sein des féeries dont vous parliez tout à l'heure, et je prends l'engagement que le vin de Champagne frappé ne vous manquera pas.

Les officiers et les valets de la princesse s'étaient en effet acquittés avec promptitude des ordres qu'ils venaient de recevoir.

Au bout de quelques minutes *Baronnet* et *Djali* relevèrent la tête et firent entendre un long hennissement.

Ce fut comme un signal. Des hennissements pareils leur répondirent aussitôt dans toutes les directions, annonçant de la façon la plus manifeste que les chasseurs disséminés dans la forêt se rapprochaient de la clairière.

Bientôt étincelèrent entre les grands arbres les armes au reflet d'or et les uniformes éblouissants des gardes féminins, flanqués de leur avant-garde de musiciens nègres.

Ces derniers, en voyant de loin la princesse, embouchèrent leurs trompettes, agitèrent leurs cymbales, secouèrent les grelots de leurs chapeaux chinois, et firent jaillir de tous leurs cuivres les flots d'harmonie d'une marche triomphale de Rossini.

Bientôt après parurent bon nombre des invités, portant presque tous accrochés au pommeau de leur selle une gazelle sanglante ou quelque antilope aux yeux éteints, tristes trophées d'une adresse cruelle.

Enfin retentirent des pas lourds faisant trembler la terre comme si les collines dont parle l'Écriture sainte venaient de se mettre en marche, et les éléphants, qui portaient lord Singleton et sir John Malcolm, profilèrent leurs masses grises entre les grands arbres.

Derrière eux venaient des mulets aux longues oreilles, richement caparaçonnés, et chargés d'immenses paniers recouverts de couvertures épaisses.

Ces paniers renfermaient les comestibles. Kazil, interrogé par Stop, lui révéla cette particularité, et l'honnête valet de chambre de Georges Malcolm ne put retenir un cri de joie.

XXI

UN CONVIVE QU'ON N'ATTENDAIT PAS

Avec une rapidité qui tenait du prodige, de nombreux valets étendirent sur le sol de la clairière d'immenses tapis de Smyrne aux brillantes couleurs.

D'autres placèrent de moelleux coussins, de distance en distance, sur la lisière de ces tapis et déballèrent en un tour de main la vaisselle plate, les porcelaines et les cristaux renfermés dans des coffres.

Tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, une escouade de marmitons, sous les ordres immédiats d'un maître d'hôtel, mettaient en ordre de bataille les provisions les plus variées et les vins de tous les pays.

En promettant à Georges Malcolm du champagne frappé à discrétion, Djella n'avait rien exagéré.

Les bouteilles au casque d'argent, portant sur

leurs étiquettes authentiques le nom illustre de madame veuve Cliquot, se congelaient à demi dans des caisses de zinc, remplies de glace conservée à grand frais.

Bref, au bout de huit ou dix minutes, tout au plus, les préparatifs de ce repas, que les Anglais appellent *lunch*, étaient complètement terminés.

— Je n'ose vous dire : A table, messieurs! — s'écria la princesse en désignant à ses invités le couvert pittoresque et somptueux qui venait d'être improvisé, — la table et les sièges, tout nous manque... — Souvenez-vous des usages de l'antiquité... — Couronnez-vous de pampres si le cœur vous en dit et, comme les Romains, étendez-vous au lieu de vous asseoir!... — Lord Singleton me fera l'honneur d'accepter une place à ma droite, et sir John Malcolm à ma gauche.

Les deux hommes s'inclinèrent.

— Ne vous séparez pas de vos armes, mes chers convives. — ajouta Djella en riant, — il pourrait se faire que quelque tigre ou quelque panthère, attirés par l'odeur des truffes, fussent pris tout à coup de la fantaisie de nous rendre visite... — Soyons en mesure de recevoir au besoin ces hôtes inattendus avec tous les honneurs qui sont dus à leur rang.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles; — il était en effet extrêmement peu vraisemblable que la prévision de la princesse vînt à se réaliser.

Tous les convives néanmoins, en s'installant, eurent soin de garder leur revolver à leur ceinture, et de placer leur carabine à portée de la main.

Un mouvement de surprise, réprimé aussitôt, s'était manifesté parmi les Indous de grande naissance, en entendant Djella désigner John Malcolm, en même temps que lord Singleton, pour prendre place auprès d'elle.

Il leur semblait naturel, ou tout au moins admissible, que la première place fût réservée à lord Singleton, gouverneur de la présidence de Bénarès et représentant de la Compagnie des Indes, par conséquent de l'Angleterre elle-même...

Mais le civilian John Molcolm, — quoique sa situation fût considérable, et son caractère universellement estimé, — ne semblait point devoir être appelé à un si grand honneur, qui revenait de droit, selons les Indous, au Rajah Doorgal Sahib, descendant en ligne directe des anciens maîtres de l'Inde comme la princesse Djella elle-même.

Hâtons-nous d'ajouter que la très légère émotion causée par cet incident dans une partie de l'assemblée, passa complètement inaperçue.

Les temps de galops prolongés sous les futaies de la forêt avaient aiguillonné l'appétit des chasseurs.

Tous se comportèrent vaillamment en face des mets exquis et variés qui se succédaient sans interruption.

Les bouteilles décoiffées se vidaient comme par enchantement et les flots de vin de Champagne mettaient la gaieté dans tous les yeux et le rire sur toutes les lèvres.

Les Anglais devenaient communicatifs et loquaces comme de vrais Français, et les Indous eux-

mêmes perdaient une bonne partie de ce flegme glacial dans lequel ils s'enveloppent habituellement à la façon du homard dans sa carapace.

Tout à coup retentit, au milieu de cette allégresse, à quelques pas à peine des convives, un cri d'angoisse, d'horreur, d'agonie, qui fit passer un frisson d'épouvante sur la chair des plus intrépides...

A ce cri succéda un rugissement ou plutôt un rauquement d'une effroyable puissance et d'une indicible férocité...

Voici ce qui se passait.

Nous avons constaté l'existence d'une source d'eau vive à l'extrémité de la clairière, et nous avons dit que le filet de cristal qui s'en échappait se creusait un lit dans le gazon vert, entre de belles touffes d'herbes aquatiques aux larges feuilles.

Kazil, le jeune Indou que nous connaissons, était debout auprès de la source, en train de nouer avec un brin de roseau un bouquet de fleurs sauvages qu'il venait de cueillir.

Il lui sembla soudainement entendre, tout près de lui, le bruit d'une respiration forte et pressée, comparable à l'haleine rauque d'un soufflet de forge en mouvement.

Inquiet, il leva les yeux et il vit, — séparée de lui seulement par l'étroit ruisseau, — une panthère noire de la plus grande taille, qui fixait sur lui ses prunelles ardentes et se ramassait pour bondir.

L'enfant se sentit perdu.

Instinctivement il essaya de reculer, il voulut fuir, — mais ses nerfs, paralysés par l'émotion, refusèrent d'obéir à sa volonté...

Il resta cloué sur place.

C'est alors qu'il poussa ce cri terrible qui mit un frisson dans tous les cœurs...

A peine la dernière note de cet appel désespéré venait-elle d'expirer sur ses lèvres, que la panthère,— comme si elle n'avait attendu que ce signal,—fit entendre son rauquement hideux, prit son élan et, décrivant un demi-cercle dans l'air, la gueule béante et les pattes crispées, s'abattit sur le jeune Indien.

L'enfant tomba, non point sur le sol, car alors il aurait été perdu sans ressource le poids seul de la bête féroce suffisant, et au delà, pour l'écraser, mais dans le lit même du ruisseau, — la face tournée du côté du ciel...

La panthère s'accroupit au-dessus de l'étroit filet d'eau, posa sa patte énorme sur la poitrine de Kazil et se mit à battre ses flancs de sa queue, à la façon d'un chat qui joue avec une souris et prolonge cruellement l'agonie de sa victime...

Les convives de la princesse Djella étaient nombreux, — jeunes et pleins de vigueur pour la plupart, — tous courageux, — habitués à braver chaque jour les dangers sans cesse renaissants des grandes Indes, — quelques-uns, marins ou soldats, ayant vu sans pâlir la mort face à face dans les combats ou dans les tempêtes.

Eh bien! dans le premier moment, tous, dominés, anéantis par la stupeur, restaient muets et immobiles...

Leurs cœurs ne battaient plus; leurs lèvres desséchées n'auraient pu articuler une seule parole; — une sueur glacée coulait à la racine de leurs cheveux...

Georges Malcolm sortit le premier de cet état d'anéantissement physique et moral...

Il vissa la poignée de son couteau-poignard dans le canon de sa carabine, — il arma son revolver et il fit un pas en avant, du côté de la panthère mugissante.

Toutes les mains s'étendirent à la fois vers lui pour le retenir, — toutes, excepté celles de son père, qui, méprisant le péril pour lui-même, n'avait point la pensée d'en détourner ses fils.

Georges sourit à ceux qui l'arrêtaient ainsi, — mais son regard et son sourire signifiaient clairement :

— Mes amis, laissez-moi passer...

Les mains étendues retombèrent.

Georges allait continuer mais la princesse Djella, se dressant à côté de lui appuya ses deux bras sur les épaules du jeune homme et balbutia à son oreille :

— Sir Georges! sir Georges! qu'allez-vous faire?

— Sauver cet enfant, madame; ou du moins l'essayer, — répondit le jeune homme avec une parfaite simplicité.

— Le sauver! — répéta Djella. — Mais il est trop tard, l'enfant est mort.

— J'espère bien qu'il n'est qu'évanoui.

— La griffe de la panthère fouille sa poitrine!...

— Je crois qu'elle ne fait que l'effleurer.

— En vous voyant vous avancer vers elle, la panthère s'élancera sur vous !

— Eh ! vraiment j'y compte, madame, car en agissant ainsi elle dégagera le corps de Kazil.

— Mais, c'est la mort, peut-être !

— Eh bien ! madame, qu'importe? Dieu n'a donné la vie à l'homme que pour lui permettre de braver la mort.

La princesse allait répliquer sans doute, mais Georges comprenait à merveille que chaque seconde de retard diminuait les chances de salut de Kazil, si toutefois ces chances existaient encore...

Il ne laissa donc point à Djella le temps de reprendre la parole.

Sa carabine d'une main, son revolver de l'autre, il prit sa course et, en quelques bonds, il eut franchi les trois quarts de la distance qui le séparait de la bête féroce.

Depuis que Georges s'était détaché des groupes immobilisés par l'épouvante, la panthère, ses prunelles ardentes attachées sur lui, ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements.

En voyant cet ennemi se diriger vers elle avec une audace insensée, elle fit entendre de sourds grondements, pareils à ceux qui, les jours d'orage, précèdent les grands éclats de la foudre.

Mais Georges ne s'arrêtait pas.

La panthère, au lieu de rester couchée en travers du ruisseau, ainsi qu'elle l'avait été jusqu'à ce moment, se dressa à demi, arrondissant ses reins comme un arc d'acier, prête à se détendre et à bondir.

Georges ralentit à peine sa marche.

La panthère, l'œil en feu, les flancs soulevés, la gueule largement ouverte, les lèvres retroussées par un rictus formidable, le corps plié sur ses jarrets, semblait l'attendre.

Ce spectacle inouï dura tout au plus une seconde, mais quiconque l'avait vu ne devait jamais l'oublier.

En ce moment suprême Georges Malcolm, naturellement très beau, dépassait les limites de la beauté humaine.

Il était devenu le type idéal et sublime de l'archange saint Michel, soutenu par le souffle de Dieu et prêt à combattre le mauvais ange.

Il s'arrêta, impassible, en face de la bête monstrueuse.

Ses yeux étaient fixes, mais calmes, sa bouche à peine crispée !

Son teint, d'une blancheur toute féminine, offrait une pâleur chaude et mate.

La panthère allait s'élancer.

Tous les spectateurs de cette scène effrayante sentirent un frisson électrique passer dans leurs veines avec leur sang.

La princesse Djella ne respirait plus.

XXII

GEORGES ET KAZIL

Georges Malcolm comprit que l'instant suprême était arrivé, et que, s'il ne voulait être prévenu par son formidable adversaire, il devait se hâter.

Alors, affermissant dans sa main droite son revolver tout armé, il visa la tête du monstre et pressa la détente avec un aussi grand sang-froid que s'il eût tiré sur un inoffensif lapin de garenne.

La distance était si courte entre les deux ennemis, que la charge tout entière, poudre et plomb, s'engouffra dans la gueule de la panthère, qui poussa un rugissement de douleur et bondit en avant.

Mais déjà Georges avait laissé tomber son revolver et tenait des deux mains sa carabine à l'extrémité de laquelle nous savons déjà qu'il avait ajusté son couteau-poignard.

La panthère se précipita à toute volée sur cette baïonnette improvisée, et la violence du choc fut

si grande que le couteau-poignard disparut dans sa poitrine et s'y brisa.

Il y eut alors un moment effroyable, dont aucune phrase ne saurait exprimer les poignantes émotions.

Georges se trouvait désarmé en face du monstre dont l'agonie, sans doute, allait être terrible.

Personne ne pouvait venir à son secours.

Le temps manquait ! il était même impossible de songer à faire une décharge générale, car en tirant sur la panthère on risquait de tuer Georges.

John Malcolm devint livide ; les ongles de sa main crispée déchirèrent sa poitrine; ses yeux se levèrent vers le ciel et ses lèvres s'agitèrent.

Il demandait à Dieu, tout bas, de faire un miracle pour sauver son fils.

La princesse Djella, pâle comme un spectre, ne songeait même point à dissimuler l'émotion toute puissante qui lui broyait le cœur.

Edward Malcolm joignait les mains.

Stop, le fidèle Stop, était tombé à genoux et sollicitait de tous les saints le salut de son maître, avec une ferveur édifiante.

Parmi les êtres vivants qui se trouvaient en ce moment sur la clairière, Georges Malcolm, dont la vie cependant ne tenait qu'à un fil, était sans contredit le plus calme.

Ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

La poignante angoisse de tous les spectateurs de cette scène ne dura guère que le quart d'une seconde.

La panthère était retombée à deux pas de Georges Malcolm qu'elle effleurait de son souffle saccadé. Des soubresauts convulsifs secouaient tout son corps.

Sans doute elle allait bondir de nouveau et mettre en pièces, de ses griffes aiguës et de ses dents puissantes, son héroïque adversaire.

Il n'en fut rien ! un tremblement suprême agita ses membres. — Elle s'allongea, raidie. — Sa queue cessa de battre ses flancs. — Elle ne bougea plus.

Elle était morte.

La pointe du couteau brisée dans sa poitrine avait touché le cœur.

Alors un poids énorme cessa d'oppresser toutes les poitrines.

Une exclamation enthousiaste s'échappa de toutes les bouches.

Les Indous aussi bien que les Anglais applaudisdissaient au triomphe du courage et à l'heureux dénouement de cette lutte effrayante ; car Georges sortait du combat sans une égratignure.

Quelques gouttelettes de sang mouchetaient çà et là son élégant costume de toile blanche ; — ce sang était celui de la panthère et non le sien.

La princesse Djella avait repris son empire sur elle-même, mais un beau nuage pourpre monta jusqu'à ses joues, et elle appuya une de ses mains sur son cœur qui, pour la première fois de sa vie peut-être, battait avec une indicible violence.

John Malcolm, Edward et Stop s'élancèrent auprès de Georges. Le vieillard et le jeune homme le pressèrent dans leurs bras, tandis que le valet de

chambre saisissait un des pans de sa jaquette et l'appuyait respectueusement sur ses lèvres.

Georges rendit à son père et à son frère étreinte pour étreinte, ensuite il serra la main de Stop qui formulait à voix basse des invectives contre ce pays damné de l'Inde où les panthères s'invitent à déjeuner d'une façon si particulièrement intempestive.

Puis notre héros s'écria :

— Vous le voyez, je n'ai point le moindre mal. Puissions-nous en dire autant de Kazil. Occupons-nous vite de ce pauvre enfant!

Le jeune Indou, toujours étendu dans le lit du ruisseau qui n'avait guère que huit ou dix centimètres de profondeur, ne donnait aucun signe de vie, et Georges Malcolm crut d'abord que le choc de la panthère l'avait tué, en brisant chez lui quelque organe essentiel, mais cette triste croyance fut de courte durée.

Le cœur battait, quoique d'une façon faible et pour ainsi dire intermittente.

Il était donc évident qu'on n'avait à combattre qu'un évanouissement pur et simple...

John Malcolm, prudent comme l'est un homme qui a l'habitude de vivre dans une contrée où les reptiles et les insectes les plus venimeux rampent sur le sol et volent dans l'air, avait toujours sur lui un flacon d'alcali volatil.

A peine le civilian eut-il approché ce flacon des narines de Kazil, que l'enfant fit un mouvement brusque, ouvrit les yeux et promena ses regards autour de lui avec une expression de stupeur.

Sa pensée confuse encore ne lui rappelait rien de ce qui venait de se passer; mais la vue de la panthère étendue près de lui dans une large flaque d'un sang noir, suffit pour raviver ses souvenirs.

— Ah! — s'écria-t-il, — j'étais perdu. Qui donc m'a sauvé? qui donc a tué la panthère?

— Lui!... — répondit Edward en appuyant sa main sur l'épaule de son frère.

Kazil se laissa tomber à genoux devant Georges.

— Sahib, — murmura-t-il d'une voix que la reconnaissance rendait tremblante, — je devais déjà la vie à votre père, et c'est vous qui me la donnez aujourd'hui! Quand donc me sera-t-il permis d'offrir la mienne pour votre père et pour vous?...

Sur cette terre étrange des Indous où l'homme s'habitue bien vite à des périls de toute nature et de chaque jour, les émotions les plus vives s'effacent avec une rapidité qui semblerait étrange en Europe.

Immédiatement après le petit drame auquel nous venons de faire assister nos lecteurs, le repas, un instant interrompu par l'apparition de la panthère noire, recommença et s'acheva de la façon la plus joyeuse.

Personne ne semblait avoir gardé le souvenir du prodigieux danger auquel venait de s'exposer Georges Malcolm avec tant d'audace et tant de bonheur.

Hâtons-nous d'ajouter que cette indifférence n'était qu'apparente pour trois des personnages rassemblés dans la clairière.

En songeant à ce qui venait de se passer, trois cœurs battaient : celui de John Malcolm, celui de

Kazil, enfin, — (et plus fort peut-être encore que les deux premiers), — celui de la princesse Djella.

Le moment est venu d'analyser rapidement les secrètes pensées de la jeune femme que, dans la première partie de ce livre, nous avons surnommée, avec John Malcolm, la *Marguerite de Bourgogne indienne.*

Lorsque Georges, pour des motifs que nous connaissons mais que la princesse ignorait, avait refusé de suivre Saugor au rendez-vous, une colère violente s'était emparée de Djella, et cette colère avait fait naître des pensées de vengeance.

Saugor, — nos lecteurs doivent s'en souvenir, — s'était offert pour frapper Georges d'un coup de poignard, ou pour l'étrangler avec le terrible *lasso* des Thugs, mais la princesse avait dédaigneusement refusé. Il lui fallait mieux que cela. Elle rêvait les raffinements de cette vengeance qui ne s'adresse point seulement au corps, mais qui frappe l'âme en même temps, et voici quel était son plan :

Fière de sa souveraine beauté dont elle croyait, non sans raison, l'empire irrésistible Djella avait résolu d'employer toutes les ressources de la coquetterie la plus raffinée pour soumettre l'amant indocile à l'empire de cette beauté qui ne lui avait jamais apparu complètement dévoilée, puisqu'à chacune des entrevues un masque jaloux cachait le visage de la jeune femme.

Une fois Georges Malcolm eperdument épris, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, du moins Djella n'avait aucun doute à cet égard, elle se promettait

d'être sans pitié pour lui, et de le faire passer par tous les supplices de l'amour dédaigné.

C'est pour commencer sans nul retard la réalisation de ce plan, que la princesse avait envoyé une lettre d'invitation à John Malcolm et à ses deux fils.

Il lui tardait de se rapprocher de Georges ! Elle avait hâte de donner le champ libre à sa haine.

On prétend que le roi François I[er], ôtant de son doigt sa bague dont un diamant formait le chaton, se servit de ce diamant pour écrire sur une vitre deux vers que tout le monde connaît :

Souvent femme varie...
Bien fol est qui s'y fie!...

Nous ne savons s'il faut ajouter à la légende une créance absolue, et si le roi chevalier s'est véritablement rendu coupable de ce distique, ou plutôt de ce crime de lèse-galanterie ; mais quoi qu'il en soit, jamais pensée plus vraie ne fut plus nettement formulée.

Rien n'égale en effet l'instabilité des volontés et des projets féminins, et la princesse Djella va nous en offrir une preuve de plus.

L'adresse et l'intrépidité déployées par Georges Malcolm dans sa lutte contre l'étalon Djali, et surtout son héroïsme, si simple et si complet, en face de la panthère, avaient bouleversé de fond en comble les résolutions de Djella.

Elle avait senti se rallumer et grandir au fond de son cœur l'étrange flamme allumée dans la pagode de Siva par un seul regard jeté sur Georges endormi.

Elle se proposait toujours, il est vrai, de dominer le jeune Anglais par la puissance fascinatrice de ses charmes et de lui inspirer un violent amour, mais elle ne conservait ni la pensée, ni la volonté de le faire souffrir.

Elle voulait le ramener à ses pieds et l'enlacer (comme Armide autrefois le fit avec Renaud) dans des chaînes de fleurs, plus solides que des chaînes de fer.

Nous savons déjà que l'amour de Georges Malcolm pour Mary Burtell devait rendre impossible la réalisation de ce rêve.

Le repas achevé, la princesse fit un signe; les valets amenèrent les chevaux.

Djella et ses convives se mirent en selle, et la chasse recommença.

Cette chasse fut plus heureuse dans l'après-midi qu'elle ne l'avait été dans la matinée. Un tigre et deux panthères tombèrent sous les coups des hôtes de la princesse, et, — chose rare dans les grandes battues de ce genre au milieu des forêts indiennes, — ces magnifiques résultats ne coûtèrent la vie à aucune créature humaine, pas même au plus humble des esclaves et des valets de chiens.

Le soleil, cependant, commençait à baisser à l'horizon.

Sur un ordre de Djella, transmis par le rajah Doorgal-Sahib, toutes les trompes sonnèrent à la fois la retraite, afin de réunir les chasseurs, et le cortège entier reprit, sous les futaies, la route de Schahabad où la princesse, nous le savons, offrait à souper à ses invités.

XXIII

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

Nous avons dit que, de Bénarès au rendez-vous de chasse, les chemins étaient montueux et difficiles.

En revanche, pour se rendre de la forêt de Pérava au palais de Schahabad, il ne fallait que suivre des avenues magnifiques, tracées sous les futaies, et aboutissant à une route admirablement entretenue.

Une heure et demie suffisait pour franchir à cheval l'espace qui s'étendait entre le palais et l'endroit où la princesse avait fait sonner la retraite pour rassembler tous les chasseurs.

Depuis un quart d'heure environ, le cortège était sorti de la forêt. — La route décrivait des méandres à travers une campagne cultivée que coupaient çà et là des touffes de végétation. — A cinq ou six portées de fusil, sur la droite, commençaient les croupes rocheuses d'une série de collines absolument nues, fermant brusquement l'horizon comme une muraille de granit.

Lord Singleton s'était emparé de la princesse, — il avait mis son cheval à côté du sien, et discutait avec elle certaines questions relatives aux privilèges de la Compagnie des Indes.

Djella connaissait et pratiquait trop bien les devoirs que lui imposait sa situation pour ne pas écouter, avec l'apparence du plus grand intérêt, les paroles du gouverneur, mais nous pouvons affirmer qu'elle les entendait à peine, qu'elle répondait à peu près au hasard, et que sa pensée tout entière était avec Georges Malcolm.

Ce dernier marchait isolé, un peu en arrière de la princesse et, de même que Djella pensait à lui, il pensait à Mary Burtell.

Tout à coup un oiseau de grande taille, presque semblable à l'outarde de l'Amérique, s'envola lourdement du bord de la route, et, rasant la terre, alla se remiser dans une touffe d'arbres au milieu des champs, à deux ou trois cents pas du cortège.

La vue de ce gibier, qu'il ne connaissait point encore, réveilla tous les instincts de chasseur de Georges Malcolm.

Il fit franchir à Djali un fossé profond, ou plutôt une sorte de ravine qui longeait le chemin et il se mit à la poursuite de l'oiseau, en armant sa carabine.

Au moment où il arrivait à portée de fusil de la touffe d'arbres, et où il se préparait à faire feu, le gibier convoité s'envola de nouveau et se posa un peu plus loin, sur une grosse pierre.

Quiconque connaît l'entêtement du vrai chas-

seur, ne s'étonnera guère en voyant Georges continuer sa poursuite.

L'oiseau semblait le narguer avec une malice réfléchie, car il le laissait approcher sans témoigner la moindre inquiétude, et reprenait son vol juste au moment où le gentleman épaulait sa carabine pour tirer.

Entraîné par cette poursuite, Georges parcourut au galop la distance qui le séparait de ces croupes rocheuses dont nous avons parlé tout à l'heure...

Une dernière fois, l'oiseau s'envola et disparut derrière la colline...

Le jeune homme eut un instant d'hésitation, et se demanda si, de guerre lasse, il allait tourner bride ; mais l'obstination l'emporta.

— Non ! cent fois non ! — s'écria-t-il, — je n'en aurai pas le démenti !...

Et il lança son cheval sur la pente abrupte...

La princesse n'avait en rien exagéré la prodigieuse énergie du noble animal...

Djali bondissait avec une vigueur et une légèreté incomparables au milieu des cailloux roulants.

En quelques minutes il eut atteint le sommet du monticule, qui se reliait par un plateau de granit à la chaîne des autres collines.

Là, Georges fit halte.

L'oiseau, devenu invisible, était bien perdu pour lui, mais un spectacle inattendu s'offrait à ses regards.

Presque sous ses pieds, et du côté opposé à celui par lequel il avait opéré son ascension, se creusait une espèce de cirque naturel, de forme ovale, en-

touré de blocs de granit taillés à pic; çà et là les orifices béants de profondes cavernes se dessinaient dans la base de ces blocs.

Au milieu de ce cirque, on voyait debout une statue grotesque, grossièrement ébauchée dans la pierre et enluminée de couleurs vives.

Tout à l'entour de la statue, — (et Georges se frotta les yeux pour bien s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque hallucination fantastique), — tout à l'entour, disons-nous, un grand nombre de squelettes gigantesques, blancs comme l'ivoire, et pareils aux ossements de monstres antédiluviens, s'étalaient sur le gazon touffu, d'un vert sombre.

Fasciné par cet étrange et incompréhensible spectacle Georges, pris d'une sorte de vertige, se sentait presque disposé à mettre en doute le témoignage de ses sens, lorsqu'il entendit retentir un bruit de fers sur la pente abrupte et dangereuse qu'il venait de gravir.

Il se retourna et vit Kazil, contraignant non sans peine son cheval à escalader les flancs de la colline.

Deux minutes plus tard, le jeune Indou se trouvait sur le plateau, à côté de Georges Malcolm.

— Que viens-tu faire ici, mon enfant?... — lui demanda ce dernier.

— Sahib, — répondit Kazil, — j'ai voulu vous rejoindre... — Dans un instant vous aurez besoin de moi...

— En quoi donc peux-tu m'être utile?...

— En vous indiquant un chemin pour regagner la plaine...

— Ne puis-je redescendre par où je suis monté?

— Non, sahib... — L'escalade est possible... la descente ne l'est pas... — Si solide et si hardi que soit votre cheval, il s'abattrait vingt fois pour une sur les cailloux roulants, et se briserait avec vous sur les rochers...

— Et tu connais un sentier praticable?...

— Oui, Sahib... C'est le lit desséché d'un torrent, à quelques centaines de pas, tout au plus...

— Eh bien! soit... — Nous le suivrons... — Mais d'abord, mon enfant, satisfais ma curiosité, si tu le peux...

— Je suis prêt... — Que faut-il faire?

— Répondre à mes questions...

— Que voulez-vous savoir?...

Georges étendit la main vers le cirque que nous avons précédemment décrit.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-il...

— C'est le cimetière des éléphants... — répondit Kazil.

— Ainsi, ces carcasses monstrueuses?...

— Sont des squelettes d'éléphants...

— Comment se fait-il qu'elles se trouvent en si grand nombre en cet endroit?...

— Autrefois, sahib, les éléphants étaient beaucoup plus nombreux dans les Indes qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il paraît que la forêt de Pérava, que nous venons de parcourir en chassant, en était peuplée...

» A cette époque, — et je parle d'un temps où les pères de nos trisaïeuls vivaient encore, — le vallon que vous avez sous les yeux ne voyait ja-

mais passer une créature humaine... — Il faut vous dire, sahib, que les éléphants sont des créatures donc l'instinct atteint presque les proportions de l'intelligence humaine... — Ils ont la pudeur de l'amour et celle de la mort... — Ils se cachent pour aimer, ils se cachent pour mourir... — Lorsqu'ils se sentaient accablés par l'âge, ils venaient chercher la solitude de ce vallon, ils s'y couchaient et ne se relevaient plus...

— En effet, — répliqua Georges, — je me souviens d'avoir lu jadis dans des livres d'histoire naturelle des détails analogues à ceux que tu viens de me donner sur les mœurs de ces gigantesques pachydermes. Mais explique-moi, mon enfant, comment ils pénétraient dans cette enceinte, qui me semble fermée de tous côtés par une ceinture de rochers infranchissables...

— Il existe là-bas, sahib, à l'extrémité du vallon, un étroit passage, une sorte de défilé qu'on croirait taillé par la hache d'un géant entre les murailles de granit...

— Et cette statue peinte, qui fait une si bizarre figure au milieu de ces squelettes gigantesques?...

— C'est la statue du dieu Siva...

— Comment se trouve-t-elle en cet endoit?...

— Dans notre religion, sahib, les cimetières des éléphants sont regardés comme des lieux sacrés... — Quand on a découvert celui-là, les brahmines et les fakirs se sont empressés d'élever la statue que vous voyez et, par certaines nuits de pleine lune, ils viennent en grande pompe s'agenouiller autour

de l'idole pour y chanter les hymnes du dieu...

— Ce doit être un spectacle étrange et curieux...

— Je le crois comme vous, sahib... quoique je ne l'aie jamais vu...

— Sais-tu, Kazil, que je donnerais beaucoup pour y assister...

— Malheureusement, sahib, c'est impossible...

— Pourquoi donc?...

— Les brahmines gardent pour eux seuls le secret de leurs solennités religieuses, et personne ne sait à l'avance quand elles doivent avoir lieu... En outre, peut-être ne serait-il pas sans danger pour un étranger, pour un profane, de surprendre les mystères des prêtres et du dieu...

— Ignores-tu donc, Kazil, que le danger m'attire et qu'il redouble ma curiosité ?

— Curiosité fatale, sahib, qui pourra quelque jour vous coûter la vie...

— Bah ! — s'écria Georges en riant, — l'heure de ma mort est inscrite depuis ma naissance sur le grand livre qu'on tient là-haut, et pour qu'un événement, quel qu'il soit, vînt avancer cette heure, il faudrait faire une rature, ce qui me semble fort improbable...

Après un instant de silence, le jeune homme reprit :

— Et c'est pendant la pleine lune, dis-tu, que les brahmines et les fakirs viennent au cimetière des éléphants?...

— Oui, sahib... du moins on l'affirme, car, personnellement, je n'en ai jamais eu la preuve...

— Il me semble que, depuis hier soir, la lune

est dans son plein... est-ce que je me trompe?...

— Vous ne vous trompez pas, sahib...

Cette question de Georges et cette réponse de Kazil terminèrent l'entretien, du moins sur ce sujet.

— Mon enfant, — dit le gentleman, — indique-moi le chemin que tu connais, et rejoignons au plus vite la princesse et ses invités.

Kazil poussa son cheval en avant et, après avoir suivi pendant quelques minutes la crête rocheuse du plateau, il guida Georges dans le lit d'un torrent desséché, sentier difficile, mais point dangereux, qui rejoignait la plaine après maint détour.

Une fois en rase campagne, le jeune Anglais rendit la main à Djali, qui partit comme la foudre et dévora l'espace avec une rapidité si grande que le cavalier rattrapa l'escorte un quart d'heure avant son arrivée à l'habitation de la princesse.

Schahabad, l'un des nombreux palais d'été de Djella, passait pour la plus belle et la plus somptueuse parmi les résidences patriciennes des environs de Bénarès.

Une description détaillée serait nécessairement très longue et nous semble complètement inutile.

Disons seulement que le palais, construit en briques rouges et en marbre blanc dans de grandes proportions, offrait au dehors le caractère bizarre et pittoresque de l'architecture indienne, et réunissait à l'intérieur le luxe oriental, les élégances européennes, et le confort le plus raffiné.

D'immenses jardins, dessinés partie à l'ancienne mode, partie à l'anglaise, formaient une véritable forêt, peuplée de gazelles et d'antilopes.

Sous les futaies dix fois séculaires de cette forêt, se trouvait un lac couvert d'une flottille d'embarcations légères et coquettes, destinées soit à la promenade, soit à la pêche, car les eaux profondes et transparentes renfermaient toutes les variétés de poissons qui vivent sous le climat des Indes.

XXIV

LE SOUPER

Une immense salle à manger, de style oriental, réunissait les convives de la princesse Djella autour d'une table couverte à profusion de mets exquis et de vins de premier ordre.

Deux fontaines jaillissantes, placées aux bouts de là vaste pièce, et dont les eaux retombaient en pluie au sein de grandes vasques de marbre rose, entretenaient dans l'atmosphère une délicieuse fraîcheur.

Un orchestre invisible, placé à quelque distance, jouait de la musique italienne, et les mélodies du divin maestro Rossini arrivaient faibles et voilées jusqu'aux convives comme un mystérieux enchantement...

De nombreux esclaves noirs, vêtus de pourpre et de drap d'argent, faisaient sans bruit le service avec une agilité et une adresse merveilleuses.

Le repas touchait à sa fin.

La princesse, comme au déjeuner dans la forêt, avait placé lord Singleton à sa droite et sir John Malcolm à sa gauche.

— De grâce, messieurs, — dit-elle tout à coup, — ne laissez pas vos verres vides!... Quand on vient de chasser pendant toute une journée le tigre et la panthère à travers les fourrés et sous les futaies de nos forêts indiennes, c'est un devoir d'être altéré...

— Et, ce devoir, nous le remplissons en conscience, — répliqua John Malcolm; — mais, princesse, je demande à proclamer tout haut une vérité incontestable, et je vous prie de m'en donner acte...

— Une vérité, — dit Djella en souriant, — laquelle s'il vous plaît, sir John.

— Celle-ci : les sables ardents du désert, s'ils recevaient chez vous l'hospitalité, n'auraient plus soif au bout d'une heure...

Un bruyant applaudissement des convives accueillit cette saillie du civilian.

— Sir John Malcolm a raison, madame, — dit lord Singleton, — votre hospitalité est vraiment royale, et j'espère qu'il me sera permis après-demain soir, au palais de la présidence, de vous en remercier de nouveau.

— Après-demain ? — demanda Djella ?

— J'ai eu l'honneur de vous adresser une invitation pour la fête qui réunira l'élite de l'aristocratie indoue aux grands fonctionnaires de la Compagnie des Indes et aux officiers de l'armée anglaise...

— En effet, milord, — répondit la princesse, — j'ai reçu cette invitation...

— Et vous avez bien voulu l'accepter... — permettez-moi de n'en pas douter.

— J'aurais été heureuse de le faire, — murmura la princesse, — oui, très heureuse, — répéta-t-elle en jetant à la dérobée un regard sur Georges Malcolm, — malheureusement, après-demain, cela m'est impossible...

— Eh ! quoi, princesse, — s'écria le gouverneur, — tout à fait impossible?

— Tout à fait... je ne suis pas libre... j'ai pris des engagements antérieurs...

— Et, — demanda lord Singleton, — ces engagements ne peuvent se remettre?...

— Hélas, non !..

— Vous me désolez, madame? Je m'étais bercé d'un espoir bien doux, celui de remettre entre vos mains la royauté de la fête et, si vous nous manquez, la reine nous manquera...

— Ah! milord, — dit Djella en souriant, — de grâce, épargnez ma modestie! Parmi vos charmantes compatriotes vous en trouverez, je n'en doute pas, de plus dignes que moi de porter ce sceptre...

— Pour la grâce et pour la beauté, madame, — répliqua lord Singleton, — il n'en est que deux qui puissent soutenir la comparaison, et elles sont trop jeunes encore, et trop peu formées aux usages du monde, pour qu'il soit possible de remettre entre leurs petites mains le sceptre que j'espérais voir dans les vôtres...

— Ce sont des jeunes filles, je suppose?... — demanda la princesse.

— Oui, madame... Miss Mary et miss Héva Burtell, les pupilles de notre ami sir John Malcolm, et les fiancées de ses deux fils Georges et Edward...

Djella tressaillit violemment.

— Ah ! — s'écria-t-elle avec une émotion qu'il lui fut impossible de dominer, mais dont personne ne soupçonna la cause, — ah! sir Georges se marie?

Elle comprit qu'elle allait se trahir et elle ajouta vivement :

— Sir Georges... et son frère, sir Edward ?

— Oui, madame... — répondit John Malcolm, — et je me flatte d'assurer par ce double mariage, non seulement le bonheur de mes chères pupilles, mais encore celui de mes fils bien-aimés.

La princesse était devenue très pâle.

— Et quand doit se célébrer cette double union? — balbutia-t-elle.

— Avant quinze jours, madame... — répliqua le civilian.

— Ah ! — reprit lord Singleton en souriant, — je comprends que sir Georges et sir Edward soient pressés ! ils feraient preuve d'un aveuglement bien étrange s'ils ne l'étaient pas ! Miss Mary et miss Héva sont des merveilles de grâce, de charme et d'élégance ! Ne l'ai-je pas, d'ailleurs, suffisamment prouvé tout à l'heure, en affirmant que, même vis-à-vis de la princesse, elles pouvaient soutenir la comparaison?

Djella fit sur elle-même un violent effort et, grâce à l'énergie de sa volonté, elle parvint à amener sur ses lèvres un sourire.

— Savez-vous, milord, — dit-elle, — savez-vous que vous piquez très vivement ma curiosité ?

— Il vous était bien facile de la satisfaire, princesse.

— Comment ?

— Si vous m'aviez fait l'honneur d'assister à ma fête, vous auriez pu juger par vos propres yeux de la grâce et de la beauté de miss Mary et de miss Héva Burtell.

Les princesses indoues sont filles d'Ève comme les premières Parisiennes venues.

Djella eut un geste d'une mutinerie charmante, qu'une grande comédienne n'aurait pas désavoué.

— Ai-je donc refusé d'une façon positive ? — demanda-t-elle avec un nouveau sourire, qui n'avait plus rien de contraint.

— Trop positive, hélas, oui, princesse ! — répondit lord Singleton. — Des engagements antérieurs, nous avez-vous dit, vous privent de votre liberté !

— Et rien n'est plus vrai ! — s'écria Djella, — mais j'use de mon droit au caprice, en ma qualité de femme jeune et qu'on veut bien trouver jolie... Je suis engagée ! qu'importe ? je me dégagerai, voilà tout ! C'est bien le moins, quand on est princesse, qu'on devienne libre quand on veut l'être. Vous pouvez compter sur moi, milord... J'accepte votre invitation. J'assisterai après-demain à la fête que vous donnez dans votre palais de Bénarès...

Lord Singleton prit une des mains de la princesse, et sur cette main il appuya ses lèvres avec une galanterie de la bonne école.

— Ah! madame, — dit-il ensuite, — vous me comblez de joie et de reconnaissance.

— Je la verrai ! — murmura Djella d'une voix trop basse pour être entendue, même de ses plus proches voisins, et en même temps elle attachait sur Georges Malcolm un regard d'une expression indéfinissable.

Le repas s'acheva joyeusement, bruyamment même.

La princesse seule semblait dominée par une préoccupation puissante et restait silencieuse.

Un maître d'hôtel s'approcha d'elle et lui adressa respectueusement la parole.

— Milord et messieurs, — dit-elle à son tour, — le café glacé, les sorbets, les cigares de la Havane et les narguilhés, vous attendent sur la terrasse du palais.

John Malcolm remplit son verre jusqu'au bord et s'écria :

— Milord et messieurs, un dernier toast !

Puis, approchant de ses lèvres le cristal où pétillait le vin d'Aï, il ajouta :

— Je bois à la princesse Djella !

— A la princesse Djella ! — répondirent les convives d'une voix unanime, et tous les verres furent vidés à la fois.

Djella prit une coupe à son tour.

— Merci, messieurs, — dit-elle en souriant, — moi aussi je vais porter mon toast, et je vous prie de me faire raison...

— Princesse, — dit lord Singleton, — nous sommes prêts.

— Je bois à la Compagnie des Indes ! — continua Djella, — je bois aux gentlemen qui la représentent dans la ville de Bénarès ! Je bois à sa prospérité.

— A la prospérité de la Compagnie des Indes ! — crièrent les Anglais avec un indescriptible enthousiasme.

Le gouverneur se leva et prit la parole :

— Au nom de l'Angleterre, princesse, — dit-il, — je vous remercie !

Tout le monde était debout.

John Malcolm offrit son bras à Djella, dont il était en ce moment le voisin le plus proche. — Djella fit un geste de refus.

— Dans un instant je vous rejoindrai... — murmura-t-elle. — Lord Singleton va vous montrer le chemin...

Puis, s'approchant de Georges Malcolm, elle lui dit tout bas, et très rapidement :

— Suivez vos compatriotes, sir Georges, mais revenez ici dans quelques minutes... je vais vous y attendre... il faut que je vous parle...

Le jeune Anglais s'inclina devant la princesse, et sortit en dissimulant de son mieux la profonde stupeur qui venait de s'emparer de lui.

Rien ne pouvait en effet lui sembler plus étrange que le rendez-vous donné par Djella d'une façon si brusque et si complètement inattendue.

Quels pouvaient être les motif de ce tête-à-tête ?

Quelles communications mystérieuses la princesse avait-elle donc à lui faire ?

Georges se posait cette double question, et

comme il lui était absolument impossible de se répondre, comme le mot de l'énigme lui semblait introuvable, il prit sagement le parti d'attendre qu'il convînt à la princesse elle-même de lui donner la solution du problème, ce qui ne pouvait tarder puisqu'il allait la retrouver dans quelques minutes.

La terrasse sur laquelle le café frappé, les liqueurs, les cigares, etc., attendaient les convives de Djella, se trouvait située à la hauteur du premier étage, et de larges portes-fenêtres y donnaient accès.

Soutenue par vingt-quatre colonnes massives, du granit rose le plus fin et le plus pur, elle dominait les jardins avec leurs grands arbres et leur lac étincelant, et le regard entrevoyait de l'autre côté de ce paradis créé, avec l'aide de Dieu, par la main des hommes, les lointaines perspectives et les grandioses et sombres profondeurs de la forêt de Pérava.

Un vélarium de toile peinte, à peu près semblable à ceux qui couvraient les cirques antiques, s'étendait au-dessus de la terrasse et la préservait, le jour, des rayons brûlants du soleil, la nuit, ou plutôt le soir et le matin, de la chute de la rosée, si glaciale et si dangereuse sous le climat des Indes.

Des guéridons et des fauteuils en bambous, travaillés avec un art exquis et une merveilleuse élégance, formaient ce que l'on pourrait appeler le mobilier de la terrasse.

Des négrillons parfaitement stylés présentaient

aux hôtes de la princesse le café, les sorbets, les liqueurs des Iles et, promenant de l'un à l'autre de petits *braseros* de vermeil en forme de cassolettes, offraient le moyen d'allumer les cigares et les narguilhés.

Nous n'étonnerons personne en disant que tout le monde parlait très haut, et que les répliques se croisaient avec une extrême vivacité, ainsi qu'il arrive presque toujours lorsqu'un certain nombre d'hommes se trouvent rassemblés à la suite d'un repas copieux amplement arrosé.

Après avoir échangé quelques paroles avec son père, son frère et lord Singleton, Georges profita de ce premier moment de désordre pour quitter les autres convives sans attirer leur attention, et pour rentrer dans l'intérieur du palais.

Il traversa deux grands salons qui séparaient la terrasse de la salle à manger, et il franchit le seuil de cette dernière pièce, où la princesse lui avait dit qu'elle allait l'attendre...

XXV

TÊTE-A-TÊTE

Djella l'attendait en effet, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, et les regards fixés sur la campagne.

Au bruit de ses pas elle se retourna et, marchant à sa rencontre, elle lui dit :

— Venez !

Puis changeant brusquement de direction, elle souleva une portière et fit entrer Georges dans un boudoir de style Pompadour, dont l'ameublement arrivait de Paris, et dont toutes les peintures avaient été exécutées par des artistes français.

Un instant de silence eut lieu entre nos deux personnages. Georges ne savait comment entamer un entretien dont il ne devinait pas le but, et la princesse, malgré sa grande habitude des situations étranges, éprouvait un embarras difficile à vaincre.

Ce fut elle, cependant, qui la première prit la parole.

— Sir Georges, — dit-elle en évitant de lever les

yeux sur son interlocuteur, — vous êtes profondément surpris de ce tête-à-tête que j'ai sollicité de vous?

— Surpris, madame?... un peu peut-être, — répondit le jeune homme en s'inclinant, — mais charmé d'une faveur à laquelle je n'aurais osé prétendre, et que je n'avais en aucune façon le droit d'espérer...

— Ceci est une galanterie... — murmura Djella.

— Non, madame, — interrompit Georges, — c'est l'expression pure et simple d'un sentiment très naturel et très sincère.

— S'il en est vraiment ainsi, tant mieux, vos dispositions seront meilleures pour l'entretien fort important que nous allons avoir ensemble...

— Je suis prêt à vous écouter, madame, avec une curiosité vive et avec un intérêt dont j'espère bien que vous me faites l'honneur de ne pas douter...

Un nouveau silence suivit ces paroles et, comme la première fois, ce fut Djella qui le rompit.

— Sir Georges, — murmura-t-elle, — il est un cœur que la nouvelle de votre mariage va briser.

Le jeune Anglais ne put contenir un mouvement de surprise, et ce mouvement fut si visible que Djella s'écria :

— Vous ne le croyez pas?...

— Avant de vous répondre, madame, — dit Georges en souriant, — permettez-moi de vous adresser une question.

— Une question? — répéta la princesse, — laquelle?

— Celle-ci : dois-je prendre au sérieux vos pa-

roles ? Je ne voudrais pas, vous le comprenez, me donner à vos yeux le ridicule de combattre gravement ce qui ne serait de votre part qu'un jeu d'esprit, une plaisanterie...

— Je n'ai de ma vie parlé plus sérieusement. — Ce que je viens de dire est la stricte vérité, je l'affirme ! Votre mariage va briser un cœur...

— Alors, madame, ma réponse sera bien simple : la personne, quelle qu'elle soit, qui vous a parlé de moi était mal renseignée ; une circonstance que je ne m'explique pas, une fortuite ressemblance de nom, peut-être, a causé son erreur ; je n'ai laissé là-bas, en Angleterre, aucune affection féminine, aucun tendre souvenir...

— Pourquoi supposez-vous, sir Georges, que je vous parle de l'Angleterre ?

— Il ne saurait en être autrement ; j'arrive à peine dans le pays, personne, à Bénarès ou dans les environs, excepté lord Singleton et vos invités d'aujourd'hui, ne soupçonne encore que j'existe...

— Vous vous trompez ! — répliqua Djella, — vous vous trompez et vous êtes trop modeste, c'est dans ce pays qu'une femme vous aime...

Georges s'inclina en souriant de nouveau et fit un geste d'incrédulité.

Djella reprit, avec une vivacité presque impétueuse :

— Douterez-vous encore, quand je vous dirai que cette femme, je la connais ?

— Et, — demanda le jeune Anglais avec stupeur, — elle vous a dit qu'elle m'aimait ?

— Elle me l'a dit...

Une sorte d'illumination intérieure éclaira soudainement les ténèbres qui, depuis le commencement de cet entretien, se faisaient autour de l'entendement de Georges.

Avec la promptitude de l'étincelle électrique, sa pensée se reporta vers la mystérieuse inconnue qui s'était donnée à lui dans les circonstances bizarres et presque incroyables que nos lecteurs connaissent déjà...

Mais quelles relations pouvaient exister entre cette jeune Indoue ultra-*fantaisiste*, et la princesse Djella, si grande dame, si haut placée, et dont les mœurs, au moins en apparence, étaient irréprochables ?

Ici se présentait une seconde enigme, plus compliquée, plus indéchiffrable encore que la première.

Sans doute il fut possible à Djella de lire sur le visage expressif de Georges ce qui se passait dans son âme car, sans lui laisser le temps de parler, elle reprit :

— Oui, oui, vous ne vous trompez pas, et pour vous prouver que je vous devine, je n'ai qu'à vous parler des ruines de la pagode de Siva et du chant du hibou répété trois fois dans le faubourg de Bénarès...

— Ainsi, — murmura Georges avec stupeur, — cette femme dont j'ai connu les tendresses enivrantes, mais dont un masque de velours m'a sans cesse caché le visage... cette femme...

— C'était elle !... — interrompit Djella, — et elle vous aime !... Mais sans doute vous la méprisez pour

s'être ainsi donnée à vous ! — ajouta-t-elle d'une voix presque tremblante.

— Ah ! madame, vous me jugez mal ! ! — s'écria le jeune homme avec une bonne foi manifeste, — de quel droit la mépriserais-je, grand Dieu ! cette créature charmante, qui m'a fait l'honneur de me distinguer? Elle était libre sans doute, elle usait de sa liberté en disposant d'elle, et elle daignait en user à mon profit ! Le sentiment qu'elle m'inspire, bien loin d'être du mépris ou même du dédain, est une tendre reconnaissance ! De tous les droits de la femme, le droit au caprice est sans contredit le plus légitime et le plus imprescriptible ! L'homme, élu par ce caprice, et qui se montrerait ingrat, serait, selon moi, comparable à un pauvre diable dédaignant un millionnaire parce qu'il vient de recevoir de ce millionnaire une splendide aumône qu'il ne devait jamais espérer.

A mesure que parlait le jeune homme une sorte de rayonnement venait illuminer le visage de Djella.

— Ah ! s'écria-t-elle — lorsque Georges eut fini, — vous avez cent fois raison, car jamais dédain n'aurait été plus immérité, plus injuste, plus offensant ! ! Je vous l'ai dit, je connais celle qui vous aime, elle n'a rien de caché pour moi, laissez-moi vous montrer son cœur ; tout à l'heure vous avez parlé de caprice, et vous avez dit vrai ! Ce n'était en effet qu'un caprice au début, ou plutôt, je me trompe, c'était un impétueux entraînement qui poussait dans vos bras cette femme ! Elle vous avait vu, et de même que l'aimant obéit d'une façon irrésistible à la fascination magnétique, elle avait senti que

son être tout entier s'élançait vers vous, et elle n'avait point essayé de résister à cette violence que vous lui faisiez sans le savoir. — N'est-ce pas ainsi, qu'en ce monde commencent toutes les choses? Les torrents et les fleuves, à leur source, sont des filets d'eau ! A mesure que vous apparaissiez à votre maîtresse tel que vous êtes, un géant par l'intelligence et par le cœur, un enfant par la douceur et la simplicité, un héros par le dévouement et par le courage, le caprice disparaissait pour faire place à l'amour ! l'entraînement irréfléchi devenait une passion profonde !! Enfin, sir Georges, cette femme vous aime ! elle vous aime avec toute son âme, et comme, avant de vous connaître, elle ne croyait pas qu'il fût possible d'aimer !

On se figure généralement que pour l'oreille d'un homme il n'est rien de plus flatteur que le tendre aveu de l'amour qu'il inspire.

Notre personnage, en ce moment, était bien loin de partager cette manière de voir, et se donnait au diable de tout son cœur.

Il trouvait, et non sans raison, parfaitement déplaisante la situation dans laquelle le plaçait le hasard. — Il maudissait la grande passion qu'il avait inspirée à cette *Putiphar* inconnue, passion malencontreuse qui le contraignait à jouer, sous peine de félonie, un rôle presque ridicule.

Georges se dit tout cela, en beaucoup moins de temps que nous en avons mis à l'écrire, et il résolut d'en finir le plus vite possible avec cette situation gênante.

En conséquence, il s'empressa de donner à son

visage une expression de vague tristesse, et il murmura :

— D'après ce que vous venez de me dire, madame, il m'est impossible, quoique ma modestie en doive souffrir, de conserver l'ombre d'un doute ! La personne de qui vous avez bien voulu devenir l'interprète se fait sur mon compte des illusions si grandes que la passion seule peut les expliquer. On prétend que l'amour est aveugle, c'est une erreur ; s'il était aveugle il ne serait plus l'amour; il voit, seulement il voit faux. Donc il me faut croire à cette tendresse et j'en éprouve un chagrin profond...

— Un chagrin profond ! — répéta Djella d'une voix presque indistincte.

— Hélas ! oui madame...

— Pourquoi donc ?...

— Parce que cette tendresse, qu'assurément je ne méritais pas, il m'est impossible de la partager...

— Quel est l'obstacle ? — demanda la princesse avec impatience.

— C'est le plus insurmontable de tous !... Un cœur loyal ne peut ni se reprendre, ni se partager, et j'ai donné le mien tout entier...

Djella haussa imperceptiblement les épaules ; — un sourire empreint d'ironie vint crisper ses lèvres.

— A miss Mary Burtell, votre fiancée, n'est-ce pas ? — s'écria-t-elle.

L'expression dédaigneuse avec laquelle ces paroles furent prononcées n'échappa point à Georges Malcolm.

— A miss Mary Burtell, ma fiancée, oui madame ! — répondit-il d'un ton ferme et fier.

La princesse comprit qu'elle venait de faire à l'amour-propre du jeune Anglais une de ces blessures qui se ferment difficilement. Elle se mordit les lèvres et se hâta d'ajouter :

— Je sais que miss Mary est une adorable jeune fille et, quoiqu'elle me soit encore inconnue, je ne dois douter ni de sa beauté, ni de sa grâce. Un homme tel que vous ne pouvait remarquer qu'une perle sans tache, une merveille !... Mais, à l'âge de miss Mary, la femme n'est encore qu'une enfant... le cœur s'ignore... miss Mary ne vous aime pas... je veux dire vous aime froidement... Pour elle, le fiancé, j'en suis sûre, n'est qu'un frère ou bien qu'un ami...

— Tant mieux, madame! — répliqua Georges, si son cœur est muet, je le ferai parler, je lui apprendrai l'amour...

— L'amour, — s'écria Djella avec une sorte d'emportement, — qu'est-ce que l'amour glacé des filles de vos pays brumeux, de votre pâle et froide Angleterre, comparé à ces flammes qui nous dévorent, nous autres filles des pays brûlants, et qui mettent dans notre sang toutes les ardeurs du soleil des Indes! Ici la femme aimante est plus qu'une compagne ! Elle est à la fois la maîtresse et l'esclave du mari et, savante dans la volupté, elle devient pour lui un sérail tout entier, afin de lui plaire toujours et de ne le blaser jamais...

— Madame, —répondit Georges, —je ne demanderai rien de semblable à la jeune fille qui sera ma

femme ! Ce que je veux trouver en elle, ce n'est pas une maîtresse, et bien moins encore un sérail, mais une compagne chaste et dévouée...

— Une compagne dévouée ! — répéta la princesse. — Eh ! sir Georges, celle au nom de qui je vous parle, celle que vous dédaignez aujourd'hui, pousserait le dévouement jusqu'à mourir pour vous !

— Celle que je dédaigne, dites-vous, — répliqua Georges, — comment pourrais-je la dédaigner, je ne la connais pas ? — le masque qui cachait ses traits mettait une barrière entre nous.

— Elle est belle entre les plus belles ! — s'écria Djella, — les poètes inspirés la comparent dans leurs vers à Kali, la Vénus indienne ! la jeunesse en sa fleur rayonne sur son visage, et l'on dit que ses yeux ont un pouvoir magique et savent enchaîner les cœurs.

— Pourquoi donc ne s'en est-elle pas servie pour enchaîner le mien, alors qu'il en était temps encore ?... — murmura le gentleman.

— Ecoutez-moi, sir Georges, — reprit la princesse, — écoutez-moi, car je ne vous ai pas tout dit ! cette femme est placée si haut que les regards de ceux qui l'entourent osent à peine monter jusqu'à ses pieds...

» Elle compte parmi ses aïeux ces Tamerlides qui furent les rois de l'Inde et les maîtres du monde !... Sa fortune est si vaste que ses intendants deviennent millionnaires et ne parviennent point à l'appauvrir !... Il lui suffirait de faire un signe, et trois cent mille Indous se lèveraient pour obéir à l'ordre tombé de ses lèvres !... Entre cette femme et vous,

sir Georges, les castes, les religions, les préjugés, semblent creuser un abîme infranchissable, n'est-ce pas?... Eh bien, pour se rapprocher de vous, elle comblera l'abîme!... Préjugés, caste et religion, elle foulera tout sous ses pieds!... Elle vous élèvera jusqu'à elle en faisant de vous son mari!... Elle vous apportera la richesse et la puissance... une puissance sans bornes... une richesse fabuleuse!... et si jamais la volonté du ciel lui rend le trône de ses ancêtres, elle vous en donnera la moitié!... Voilà ce qu'on vous offre, sir Georges... Qu'avez-vous à répondre?

— Hélas! princesse, fort peu de chose! il n'y a qu'un instant, j'ai eu l'honneur de vous dire : *je ne suis plus à prendre!*... si séduisantes que soient ces propositions, il me faut ajouter maintenant : *je ne suis pas à vendre!*...

Djella fit un geste de douloureuse surprise.

— Ah! sir Georges, — murmura-t-elle ensuite, — voilà de cruelles paroles!... Où donc voyez-vous un marché dans cette offre dictée par un cœur que vous remplissez tout entier?

— Eh bien, soit, madame... je rétracte ce que ces paroles ont de dur et d'injuste, mais je vous le répète, je ne m'appartiens plus... J'aime Mary Burtell...

Les joues pâles de Djella devinrent pourpres. Un éclair brilla dans ses yeux.

— Non! — s'écria-t-elle avec une violence mal contenue où l'on sentait sourdement siffler tous les serpents de la jalousie, — non, vous ne l'aimez pas! non, vous ne pouvez pas l'aimer! Oubliez cette

enfant! nous lui trouverons un autre fiancé qui la consolera bien vite... si même elle a besoin d'être consolée... Sir Georges, ne soyez pas sans pitié pour la femme hautaine qui descend jusqu'à vous prier!... ne la repoussez pas, celle que l'amour rend humble et qui vous tend des mains suppliantes!... Georges... Georges... écoutez-moi... entendez-moi... je vous aime...

— Vous, madame?... vous! — balbutia le jeune homme frappé de stupeur, et dominé par une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer.

— Oui, — reprit Djella que les transports de sa passion rendaient haletante, — oui, moi! moi qui t'appartenais déjà et qui veut t'appartenir plus encore!... Regarde! elle est à tes genoux, celle devant qui tout s'incline!. La princesse Djella mouille tes mains de ses larmes — Toi que j'ai vu suppliant à mes pieds, quand un masque te cachait mon visage, toi que j'ai vu frissonner en effleurant ma chair, toi que j'ai vu pâlir au contact de ma lèvre ardente, souviens-toi, souviens-toi!... J'évoque ce passé d'amour. Georges, rends moi ton cœur, ou plutôt donne-le-moi! tu es toute ma vie! laisse-moi vivre!

— Madame, je vous en conjure, calmez-vous! — s'écria Georges! — votre exaltation me brise, vos larmes me font mal.

— Il dépend de toi de les sécher! Sois à moi!

— Devant Dieu qui m'entend, je vous jure que je le voudrais, mais c'est impossible... j'aime!

— Encore ce mot! toujours ce mot! — dit Djella

en frappant du pied et en se tordant les mains.

— Oui, madame, encore et toujours, car si Dieu lui-même essayait de changer mon cœur, toute sa puissance ne suffirait pas pour me délier du serment que j'ai fait.

De pâle qu'elle était, la princesse devint livide. Une ride profonde se creusa sur son front entre ses noirs sourcils qui semblèrent n'en plus former qu'un, et de ses prunelles sombres jaillit un double éclair de fauve électricité.

Pendant un instant Georges put croire que tous les éléments de passion surexcitée et de fureur jalouse contenus dans l'âme de Djella, allaient se déchaîner à la fois, et qu'un ouragan formidable était près d'éclater.

Il se trompait.

La princesse possédait sur elle-même un prodigieux empire. Elle lutta contre sa colère et elle sortit victorieuse de la lutte. La volonté fut plus forte que la passion. Djella, par un miracle de résolution et d'énergie, imposa silence aux tempêtes qui grondaient en elle. Elle dompta sa tête, elle dompta son cœur, elle dompta ses nerfs.

Au bout d'une minute, tout symptôme extérieur du terrible combat qui venait de se livrer dans son âme avait disparu. Une couche de neige recouvrait le volcan. Djella semblait calme. C'est à peine si ses narines se dilataient encore et si un léger tremblement agitait ses lèvres pâlies.

— Sir Georges, —dit-elle d'une voix lente et basse, en évitant de nouveau de lever les yeux sur le jeune homme, — une sorte d'inexplicable délire s'était

emparé de moi tout à l'heure et m'avait fait perdre la raison... j'ai été folle... pardonnez-moi!

— Ah! madame... — balbutia Georges, dont l'embarras grandissait à mesure que la situation devenait plus tendue.

Djella continua :

— Dominée par cet étrange délire, j'ai laissé échapper un secret que vous n'auriez jamais dû connaître. Je fais appel à votre loyauté de galant homme. Ce secret mourra dans votre sein, n'est-ce pas?

— Sur mon honneur de gentleman, madame, je le jure! — s'écria le jeune Anglais avec feu, — il faudrait que je fusse le plus misérable des hommes pour trahir un pareil secret et pour me parjurer lâchement.

— C'est bien, je crois en vous! que les souvenirs du passé s'effacent comme s'effacent les rêves de la nuit aux premières clartés de l'aube. Je vous promets l'oubli! oubliez comme moi! Prenez une femme dans votre caste... épousez miss Mary Burtell, et soyez heureux... j'ai eu la folie d'aimer, j'aurai le courage de souffrir, de vivre...

La princesse ajouta tout bas :

— Oui, de vivre, mais pour la vengeance.

Au moment où Djella, comme pour confirmer celles de ses paroles, qu'elle avait prononcées tout haut, allait tendre la main à Georges Malcolm, on frappa légèrement à l'une des portes du boudoir.

Djella n'acheva point le geste commencé et elle dit d'une voix impérieuse :

— Entrez!

La porte s'ouvrit, la portière se souleva, et le visage de Saugor apparut comme un masque de bronze entre les draperies aux couleurs éclatantes.

A la vue du jeune Anglais l'Indou fit un brusque mouvement de retraite, mais Djella l'arrêta :

— Peu importe que ce gentleman te reconnaisse, — murmura-t-elle, — maintenant il sait tout.

Saugor franchit le seuil, appuya sa main gauche contre sa poitrine, et s'inclina silencieusement devant la princesse.

XXVI

LES FLEURS DE LOTUS

Saugor tenait de la main droite un bouquet de fleurs de lotus. — Le regard de Djella ne s'arrêta point sur ce bouquet, et elle demanda, en se servant d'un dialecte indou que Georges Malcolm ne pouvait comprendre, même en sachant la langue du pays :

— Qui t'amène, et que me veux-tu?

Saugor étendit la main vers Djella, en murmurant d'une voix sourde :

— Maîtresse, ces fleurs pour vous.

La princesse tressaillit violemment et ses noires prunelles semblèrent se dilater dans leurs orbites.

Elle prit le bouquet en murmurant d'une voix basse, mais cependant assez distincte pour être entendue de Saugor :

— Les fleurs de lotus! les fleurs de Siva dieu du mal! que se passe-t-il donc?

Saugor ne sembla pas croire que cette question lui fût adressée, car il garda le silence.

Djella poursuivit, après avoir froissé le bouquet sous ses doigts :

— Il y a quatre fleurs.

— Oui, maîtresse, répondit Saugor.

— Alors, les envoyés sont quatre?

— Oui, maîtresse.

— Quand sont-ils arrivés?

— A l'instant.

— Personne ne les a vus?

— Personne.

— C'est bien, qu'ils attendent! Va les retrouver, Saugor, et annonce-leur de ma part que leur attente ne sera pas longue.

L'Indou s'inclina comme il l'avait fait au moment de son entrée, et sortit du boudoir dont les tentures retombèrent derrière lui.

Malgré leur extrême brièveté, les répliques que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs avaient donné à la princesse le temps nécessaire pour dominer l'émotion causé dans le premier moment par la vue des fleurs de lotus.

Ce fut donc avec un sourire aux lèvres qu'elle renoua l'entretien interrompu, et qu'elle dit à Georges Malcolm, du ton le plus gracieux et de l'air le plus naturel :

— Ainsi, c'est bien convenu, le malentendu qui pendant quelques secondes nous a divisés, n'a plus de raison d'être. Nous sommes amis ; donnez-moi donc votre bras, sir Georges, et menez-moi rejoindre mes hôtes qui ne doivent absolument rien comprendre à notre absence si prolongée.

Le jeune Anglais, heureux d'être enfin délivré

d'un entretien qui le mettait à la torture, s'empressa d'obéir et reprit avec Djella le chemin de la terrasse.

Le crépuscule venait de succéder aux dernières clarté du jour.

Nos lecteurs n'ignorent pas que, sous le ciel des Indes, la nuit remplace presque sans transition le crépuscule. Déjà des esclaves noirs, porteurs de torches et semblables à des cariatides d'ébène, éclairaient les convives dont plusieurs savouraient encore les sorbets et les boissons glacées.

John Malcolm fit quelques pas à la rencontre de Djella, toujours appuyée sur le bras de Georges.

— Mon fils est bien heureux, princesse, — lui dit-il, — c'est pour lui que vous nous abandonniez ! il a des privilèges que nous lui envions tous !

— Votre fils me parlait de ses projets d'avenir, sir John, — répondit Djella, — de son prochain mariage, de son amour pour sa fiancée ; je me plaisais à l'entendre m'accepter ainsi pour confidente de ses tendres et douces émotions, et je lui témoignais de mon mieux l'intérêt profond et sincère que je prends à son bonheur futur.

Ceci fut dit avec un calme si parfait, si souriant en quelque sorte, que Georges ne pouvait en croire ses oreilles, tant il lui semblait invraisemblable que la princesse Djella pût joindre un si grand talent de comédienne à une telle profondeur de dissimulation.

Lord Singleton s'était approché, et il avait entendu les dernières paroles de Djella.

— C'est-à-dire, — s'écria-t-il en riant, — c'est-à-

dire que notre amoureux, égoïste comme ils le sont tous, vous détaillait par le menu les charmes de sa gracieuse fiancée, et s'inquiétait fort peu, princesse, de vous retenir loin de nous !

— Milord, milord, — répondit la princesse, — vous êtes d'une perspicacité rare !... impossible de rien vous cacher... vous avez deviné juste... c'est parfaitement cela... mais il faut pardonner beaucoup à la fièvre d'amour.

— Fièvre qu'il est impossible de ne pas comprendre devant vous, madame, devant vous si bien faite pour l'inspirer ! — répliqua lord Singleton avec une galanterie quelque peu surannée.

— Ah ! milord, — s'écria la princesse en riant, — ce n'est point à moi qu'il faut dire de si charmantes choses ! gardez ces louanges délicates pour miss Mary Burtell, la radieuse et éblouissante fiancée ! c'est à ses pieds qu'il faut égrener le collier de vos flatteries qui, perles douteuses avec moi, deviendront pour elle perles vraies.

La conversation continua quelques minutes encore sur ce ton, puis le gouverneur de Bénarès ajouta :

— Et maintenant, princesse, il nous reste à vous remercier une fois encore de votre splendide hospitalité, et à prendre congé de vous.

— Eh ! quoi, milord, vous voulez partir ? — demanda la jeune femme d'un ton de reproche, — et vous songez à m'enlever déjà mes hôtes ?

— L'obscurité succède au crépuscule, — dit sir John Malcolm, — et nous avons le désir d'être de retour à Bénarès avant minuit.

— Que votre volonté soit faite, messieurs... La liberté de mes hôtes, dans mon logis, doit être complète.

— Princesse, — reprit lord Singleton, — permettez-moi de vous rappeler la parole donnée. Après-demain, grâce à vous n'est-ce pas, mon bal aura sa reine ?

— J'ai promis.

— Et vous vous souviendrez ?

— Oh ! soyez tranquille, milord, je n'oublie jamais.

On entendait les chevaux, tenus en main par les valets, piaffer dans la cour de palais.

Les adieux furent échangés.

Lord Singleton et le civilian baisèrent les belles mains de Djella.

— Sir Georges, — dit cette dernière au moment où le jeune Anglais s'inclinait devant elle pour lui baiser la main à son tour, — n'oubliez pas qu'après-demain, au bal de milord gouverneur, vous me présenterez miss Mary, votre adorable fiancée.

Ces paroles furent prononcées d'un ton qui n'avait rien que de naturel, et néanmoins elles firent passer un frisson dans les cheveux de Georges Malcolm.

Il répondit cependant :

— J'aurai cet honneur, princesse.

— J'y compte, sir Georges, et je saurais vous le rappeler, si votre mémoire était infidèle.

Des torches brillaient au loin dans la nuit comme des lucioles fugitives et le bruit du galop des che-

vaux, lancés à toute vitesse sur la route de Bénarès, s'affaiblissait de plus en plus.

Djella, restée seule à une fenêtre, suivait d'un regard vague ces lueurs errantes ; elle écoutait d'une oreille distraite ces bruits prêts à s'éteindre.

A la voir ainsi, muette, immobile, plus pâle encore que de coutume, le sein ému, la respiration haletante, on aurait pu conjecturer presque à coup sûr qu'une poignante angoisse l'obsédait, qu'une profonde et douloureuse blessure produisait en elle un anéantissement passager du corps et de l'âme.

Cette crise fut d'ailleurs de courte durée. Djella redressa sa taille souple, passa ses deux mains sur son front, secoua la tête à deux ou trois reprises, comme pour chasser violemment une pensée pénible et, quittant la fenêtre, elle murmura d'une voix presque indistincte :

— L'outrage n'est mortel que s'il reste impuni ! Qu'importe la grandeur de l'insulte, quand la vengeance ne lui cède en rien?... Malheur à qui me dédaigne et me foule aux pieds !... Malheur à qui me préfère une rivale !... J'effacerai la tache ou j'y perdrai mon nom ! Ah ! race maudite des Européens !... Notre territoire et notre cœur, ils foulent tout sous leurs pieds ! Mais patience !... Le jour approche où leur pouvoir exécré dans les Indes ne sera qu'un souvenir !

Tout en disant ce qui précède, Djella s'était approchée d'une table placée au milieu de la pièce et frappait sur un timbre.

Saugor apparut aussitôt avec ses formes accou-

tumées de respect, et il attendit pour parler que la princesse l'interrogeât.

— Le dernier des Anglais, valets et maîtres, a-t-il quitté le palais? — lui demanda-t-elle.

— Oui, maîtresse; il ne reste pas un seul étranger dans l'enceinte du palais et dans celle des jardins.

— Tu en es sûr?

Saugor fit un signe affirmatif. Djella continua :

— Ceux de nos frères qui apportent les fleurs de lotus, t'ont-ils parlé?

— Oui, maîtresse.

— D'où viennent-ils?

— De l'orient, de l'occident, du midi et du septentrion.

— Sais-tu leurs noms ? as-tu vu leurs visages?

— J'ignore leurs noms, et leur visage se cache sous un voile épais. C'est devant vous seulement que tombera ce voile. Faut-il les amener ici?

— Oui, je suis prête à les recevoir.

Saugor sortit.

— Quelles nouvelles m'apportent-ils ? — murmura Djella restée seule. — Quelles sont les volontés de Siva, dieu farouche? Demande-t-il du sang anglais. Ses ordres, quels qu'ils soient, me trouveront docile!..Ah! les voici... je vais savoir.

La porte s'ouvrait en effet et quatre hommes, introduits par Saugor qui s'effaçait pour les laisser passer, faisaient leur entrée dans le salon et venaient se prosterner à demi devant la princesse.

De longs crêpes noirs, posés sur leurs têtes et retombant sur leurs épaules et sur leurs poitrines, ne permettaient point de distinguer leurs traits.

Djella les salua du geste, et leur dit d'une voix solennelle :

— Les messagers du dieu sont devant la reine des Phansigars et des Thugs!... aucun regard curieux ne les épie, aucune oreille indiscrète ne les écoute... qu'ils parlent à visages découverts.

Les nouveaux venus, obéissant à celle qui sans doute avait sur eux droit de commandement absolu, soulevèrent leurs voiles, et Djella ne put réprimer un mouvement de surprise en les reconnaissant.

— Le fakir Souniacy ! — s'écria-t-elle, — Azkbar! Djaal!... Holcar!...

— Les plus grands après vous parmi les chefs des Thugs! — répondit le fakir, sorte de gorille repoussant, dont le corps maigre et velu était surmonté d'une tête chauve et hideuse.

— Frères, — reprit la princesse, — soyez les bienvenus dans le palais de votre reine!... Gloire à Siva et à Bowhanie qui vous ont amenés jusqu'à moi!... Vous m'avez fait remettre par Saugor les fleurs de lotus, ces fleurs mystérieuses et sacrées, qui pour nous seuls ont un sens précis et remplacent de longs messages! il y a donc un danger sur nous?

— Oui, — répondit Akbar.

— D'où vient-il?

— D'un Anglais.

— Quel est cet Anglais?

— Un civilian de la Compagnie des Indes... un grand juge.

— Un grand juge! — répéta la princesse, — expliquez-vous, Abkar, j'attends.

— Cet Anglais a fait un serment... — dit à son tour le fakir Souniacy.

— Lequel?

— Il a juré, dût-il y laisser sa vie, de découvrir toutes les ramifications de la terrible et mystérieuse association des Thugs, et d'anéantir l'œuvre des fils de Bowhanie, en la frappant au cœur.

— Et, — murmura Djella, — depuis qu'il a juré, il cherche...

Djella fit un signe dédaigneux.

— Que nous importe? — répliqua-t-elle, — qu'il cherche! il ne trouvera rien.

— Il a trouvé déjà! — dit le fakir avec une sorte de rage.

— C'est impossible!

— C'est la vérité cependant.

— Que sait-il donc?

— Beaucoup de choses! — De faux frères lui ont livré ou vendu de dangereux secrets... — Il tient la piste!... Oui, il la tient, et ce limier maudit ne la lâchera plus!... Qu'il fasse un pas en avant et le cœur même de notre association sera menacé!!

— Les chemins dans lesquels il marche sont encore ténébreux! — dit Holcar. — Il ne possède pas un nom... il ne connaît pas un visage, mais la lumière est prête à jaillir, dissipant l'ombre qui nous enveloppe et nous cache à ses yeux!... Demain peut-être il saura tout... Demain peut-être le chefs et la reine n'auront plus de masques pour lui...

Djella frappa du pied, ses narines se dilatèrent,

— sa lèvre se crispa, — des rayonnements farouches jaillirent de ses yeux.

— Et l'Angleterre triompherait!... — s'écria-t-elle d'une voix stridente, — et nous ne pourrions rien désormais pour affranchir les Indes de sa domination maudite!... — Non! non! et cent fois non!... cela ne sera pas!... je le jure par mes ancêtres, je le jure par nos dieux, cela ne sera pas!...

— Princesse, — murmura le fakir, — vous êtes la fille de Bowhanie, et c'est la déesse votre mère qui dicte vos paroles...

— Elle fait brûler mon sang dans mes veines!... — répondit Djella. — Elle m'inspire une sainte fureur!

— Vous connaissez le péril, maintenant... — reprit le fakir, — qu'ordonnez-vous?...

Djella sembla se recueillir pendant un instant, puis, au lieu de répondre à la question qui venait de lui être adressée, elle interrogea.

— Fakir, — dit-elle, — vous êtes aimé du dieu Siva, et sa sagesse réside en votre esprit... — A ma place, que feriez-vous?

— Je frapperais! — répliqua Souniacy sans hésitèr, — il nous faut la vie de cet homme!...

— Du sang!... —murmura la princesse, — il faut du sang?...

— Oui... du sang étranger... du sang maudit!... sinon, le nôtre et celui de nos frères va couler bientôt à flots...

— Vous avez raison, fakir... — ce civilian mourra...

— Quand?

— Dans la nuit de demain.

— Où l'immolera-t-on?

— Dans le vallon des mystères... Au cimetière des éléphants... Devant l'idole de Siva...

— Ce sera fait...

— Maintenant, — reprit Djella, — maintenant que cet homme est condamné, dites-moi son nom!

Ce fut Djaal qui répondit :

— Sir John Malcolm, civilian de Bénarès...

Djella fit un mouvement d'effroi, et quelques gouttes d'une sueur froide perlèrent à la racine de ses cheveux.

— John Malcolm! — murmura-t-elle avec une terreur involontaire, — John Malcolm... et c'est son père!...

L'émotion de la jeune femme ne pouvait échapper à des regards aussi clairvoyants que ceux des quatre messagers.

Le fakir Souniacy, — usant des privilèges que lui donnait sa réputation d'intime ami du dieu Siva, — prit une attitude presque hostile.

— On dirait, on croirait que la princesse Djella se trouble!... ou qu'elle hésite!... — s'écria-t-il en attachant sur notre héroïne ses yeux phosphorescents. — Maintenant que la princesse sait le nom de notre implacable et dangereux ennemi, songerait-elle à l'épargner?...

Djella avait déjà repris tout son sang-froid.

— L'épargner! — répondit-elle avec un mouvement d'épaules ironique, — allons-donc, Souniacy, vous ne le croyez pas! J'hésite si peu que c'est moi-même qui vous livrerai la victime...

Elle frappa sur le timbre.

— Princesse, — demanda Djaal, — que faites-vous ?

— J'appelle Saugor. Oh ! soyez sans crainte, on peut se fier à lui.

L'Indou gigantesque apparut aussitôt.

— Ecoute-moi, Saugor, — continua la princesse, — et retiens chacune de mes paroles. Tu connais sir John Malcolm, civilian de Bénarès ?

— Je le connais.

— Tu sais où il demeure ?

— Je le sais.

— Eh bien ! il faut que dans la nuit de demain sir John Malcolm soit dans nos mains, garrotté, bâillonné, hors d'état de se défendre ou de pousser un cri d'appel.

— Il y sera, maîtresse, — répondit simplement Saugor, — comme si Djella venait de le charger de la mission la plus naturelle.

— Ce n'est pas tout, — reprit la princesse.

— Ordonnez, maîtresse et, quoi qu'il faille faire, Saugor le fera.

— Il faut éviter de donner l'alarme dans le bengalow du civilian, et nous apporter tous les papiers qu'on trouvera chez lui.

— Nous aurons les papiers comme nous aurons l'homme, — murmura Saugor.

— C'est bien ! Je compte sur toi ! Et vous, messagers du Dieu et chefs de l'œuvre sacrée, partez et rassemblez nos frères ! Demain, au cimetière des éléphants, quand sonnera minuit, ils verront comment la reine des Phansigars et des Thugs fait

respecter les secrets des fils de Bowhanie ! Allez !

Le fakir et les trois autres chefs replacèrent sur leurs têtes les voiles de crêpe noir, et s'éloignèrent après s'être presque prosternés aux pieds de la princesse. — Saugor les suivit.

— Ah! Georges Malcolm, — murmura Djella aussitôt qu'elle se trouva seule, — dans la nuit de demain commencera ma vengeance !

XXVII

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

Un peu plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le moment où la princesse Djella avait congédié les *Messagers de l'œuvre terrible*, — (ainsi que se nommaient eux-mêmes les sectateurs de la religion de Bowhanie, la sanglante déesse du meurtre et de l'extermination), — en leur donnant rendez-vous pour la nuit suivante, dans les mystérieuses profondeurs du cimetière des éléphants.

Il était onze heures du soir. — De grands nuages orageux, chassés par une brise de sud-ouest, couraient sur la surface du ciel, comme l'écume des vagues sur la surface de l'océan, et tantôt cachaient, tantôt dévoilaient le disque arrondi de la lune, surgissant derrière la crête des collines rocheuses et pareil à un immense bouclier de cuivre rougi au feu.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien franchir avec nous l'étroit défilé, sorte de couloir en zigzag, taillé jadis dans le granit par quelques convulsions

de la nature, et qui seul permettait de pénétrer dans l'intérieur du vallon sacré.

Avant de raconter les scènes bizarres, effrayantes et terribles auxquelles ce vallon allait servir de cadre, nous devons en donner une description rapide; ici, comme au théâtre, la connaissance du décor est nécessaire et même indispensable pour l'intelligence du drame.

Le cimetière des éléphants, nous l'avons dit dans l'un des précédents chapitres, affectait la forme d'un cirque allongé.

De hautes masses de rochers décharnés et taillés à pic l'enfermaient de toutes parts.

De gigantesques carcasses d'éléphants, étendues dans les hautes herbes et parmi les larges feuilles de cactus aux fleurs pourpres, tranchaient, par leur blancheur d'ivoire sur les profondeurs sombres de la gorge, lorsqu'un rayon de lune, les effleurant au passage, les mettait vigoureusement en relief.

Çà et là des entassements de roches difformes, rongées par les mousses et les lichens et disséminées à la base des murailles de granit, ressemblaient à ces blocs sur lesquels les fureurs de l'océan s'épuisent en vain, depuis des siècles, le long des plages les plus abruptes de Bretagne et de Normandie.

L'ouverture d'une caverne à demi dissimulée par des végétations parasites, formait une sorte de grande tache noire et irrégulière dans l'un des contreforts de ces falaises imposantes.

La statue du dieu Siva, barbouillée de couleurs

vives, et signalée la veille par la curiosité de Georges Malcolm, se dressait toujours sur son socle de pierre au milieu du cimetière.

Au moment où nous venons de pénétrer dans le vallon sacré, un trépied rempli de charbons ardents, d'où s'échappait une lueur bleuâtre et intermittente, se trouvait au pied de la statue du Dieu.

Au pied du trépied, et le dominant de toute la hauteur de sa grande taille, se tenait debout une femme entièrement vêtue de rouge. Elle n'était plus jeune, mais son visage pâle et amaigri offrait encore quelques traces d'une beauté jadis éclatante. Sur ses épaules retombaient, avec les plis de son voile rouge, les longues mèches de ses cheveux noirs, semés çà et là de nombreux fils d'argent.

Cette femme se nommait Jubbée et jouissait d'un crédit immense sur tous les chefs de la grande conspiration indienne, et sur la pricesse Djella elle-même.

Elle était grande prêtresse de la principale pagode de Bénarès, consacrée au culte de Bowhanie.

A elle, disait-on, appartenait la tâche sainte de veiller sur les *talismans* de la déesse, sur ce voile et sur cet anneau qui doivent jouer un rôle capital dans notre récit.

Autour de Jubbée se prosternaient, la face contre terre, un certain nombre d'Indous à la tête rasée.

La prêtresse, qui venait de prononcer à demi-voix des prières, des invocations ou des conjurations, fit entendre une sorte d'exclamation gutturale et bizarre.

Les Indous prosternés se relevèrent aussitôt et se tinrent debout, la face inclinée et les mains jointes.

— Que faites-vous ici? — demanda Jubbée.

L'un des Indous prit la parole et répondit au nom de ses compagnons :

— Nous obéissons aux ordres qui nous ont été donnés.

La prêtresse reprit :

— Quels sont ces ordres?

— De venir et d'attendre.

— Êtes-vous les fils de l'œuvre terrible ?

— Oui.

— La preuve?

Le premier Indou souleva la manche flottante de son vêtement et découvrit son bras presque jusqu'à l'épaule.

Une empreinte bleuâtre, une sorte de tatouage, semblable, sinon pour la forme du moins pour l'apparence générale, à ces dessins hideux, tracés dans la chair avec des pointes d'aiguille et de la poudre à canon, et dont les marins et les forçats se montrent si friands, *illustrait*, un peu au-dessus du coude, la partie la plus charnue du bras de chacun des Indous.

Celui qui s'était fait l'interprète des autres, dit alors :

— Voici la marque de Bowhanie, tracée dès l'enfance sur notre chair en caractères ineffaçables. Que la prêtresse regarde.

En même temps l'Indou approchait son bras de la flamme, afin de mieux éclairer l'empreinte.

— C'est bien ! — fit Jubbée au bout d'un instant, puis, désignant le trépied, elle ajouta : — L'âme de Siva, dieu du mal, réside au milieu de ces flammes ! qu'apportez-vous au dieu?

Trois Indous se détachèrent du groupe et parlèrent tour à tour.

— Les poisons des Jungles, — murmura le premier.

— Le lasso qui tue, — dit le second.

— Le couteau qui va droit au cœur, — s'écria le troisième.

Jubbée prit dans une boîte d'argent, suspendue à sa ceinture, une pincée d'une substance inconnue, et la jeta dans le brasier.

Aussitôt jaillit une flamme rouge et tourbillonnante, d'une hauteur prodigieuse et, pendant la durée d'une seconde, cette flamme illumina le cimetière des éléphants dans toute son étendue.

Les Indous épouvantés se laissèrent tomber sur le sol, comme si la plus terrible de leurs divinités venait de se révéler à eux.

Un sourire dédaigneux crispa les lèvres de Jubbée et son regard, en se fixant sur les Indous prosternés à ses pieds, exprima tout le mépris que lui causait leur grossière crédulité.

— Vous êtes bien ceux que j'attendais, et Dieu daigne accepter votre offrande ! — dit-elle ensuite d'une voix ferme. — Allez, le lasso d'une main et le couteau de l'autre, vous poster en embuscade dans les angles du défilé qui conduit au cimetière. — Vous laisserez arriver nos frères jusqu'ici, mais vous tuerez sans pitié quiconque ne pourra

vous répondre DJELLA, quand vous aurez murmuré : SIVA.

Les Indous s'étaient déjà relevés.

— Ce sera fait, — balbutièrent-ils en s'inclinant, et ils prirent la direction du défilé.

La prêtresse, restée seule, jeta des charbons sur le brasier pour en raviver la flamme, puis elle s'assit sur le socle de l'idole, et elle attendit.

Dix ou douze minutes s'écoulèrent. Un silence profond régnait dans le cimetière et dans la campagne.

Tout à coup Jubbée tressaillit et releva la tête. Un chant bizarrement rythmé, qui semblait répété par de nombreuses voix, retentissait au loin et se rapprochait rapidement.

— Les voici ! — murmura la prêtresse.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis les chants retentirent dans l'enceinte même du vallon et devinrent complètement distincts.

C'étaient des strophes empruntées au sombre poème des *Ramayanas*, strophes sauvages, sanglantes pour ainsi dire, rendues plus terribles encore par l'expression sinistre des voix qui chantaient.

Voici ce que disaient ces voix :

Des éclairs brûlants de ton âme,
Dieu du meurtre, sombre Siva,
Tu nourris la céleste flamme
Qui vit sur le mont Béomah !

Roi du feu, parle à la tempête,
La tempête t'obéira !
Roi du sang, le couteau s'apprête !
L'Inde antique refleurira.

Tandis que les échos de l'étroit vallon répétaient ces refrains sanguinaires, une multitude d'hommes, uniformément vêtus du costume de la caste plébéienne, défilaient au milieu des roches et venaient former un grand cercle autour de la statue de Siva.

Les chants continuaient cependant, avec une expression de plus en plus farouche, — expression digne des paroles :

Allume les torches de guerre !
Fais briller l'éclair des poignards !
L'heure approche!... Rougis la terre
Du sang versé sous tes regards.

Roi du feu, parle à la tempête,
La tempête t'obéira!...
Roi du sang, le couteau s'apprête !
L'Inde antique refleurira!

Le cercle s'élargissait toujours autour de l'idole. Tout à coup il s'entr'ouvrit respectueusement pour laisser passer de hauts personnages devant lesquels s'inclinèrent tous les fronts.

C'étaient la princesse Djella, le rajah Doorgal-Sahib, le fakir Souniacy, Akbar, Holcar et Djaal.

Ils s'avancèrent jusqu'auprès de Jubbée, suivis de deux Indous qui portaient une corbeille recouverte d'un voile noir. — Ils déposèrent cette corbeille aux pieds de l'idole.

Alors Djella fit un signe à la prêtresse qui se pencha vers elle, et les deux femmes échangèrent quelques mots tout bas.

Après ce rapide entretien, Jubbée se redressa et,

se tournant du côté de la foule, elle fit un entendre une exclamation monosyllabique qui sans doute offrait un sens net et précis, car le silence le plus profond s'établit aussitôt et tous les visages exprimèrent la curiosité et l'attention.

XXVIII

LE PRISONNIER

La prêtresse Jubbée prit alors la parole.

— Fils de l'œuvre terrible, — dit-elle, — adorateurs de Siva, dieu du mal, et de Bowhanie, déesse de la destruction, vous avez pénétré dans le lieu de mystères ! ! Le dieu qui vous commande la haine et la vengeance est au milieu de vous ! il vous écoute ! il vous entend ! chantez l'hymne du dieu !

Toutes les voix reprirent en chœur :

Roi du feu, parle à la tempête,
La tempête t'obéira !
Roi du sang, le couteau s'apprête !
L'Inde antique refleurira !

Les voix se turent, et les Indous dont nous avons parlé déposèrent auprès du trépied la corbeille recouverte d'un voile noir.

— Que contient la corbeille sacrée? — demanda la prêtresse.

Ce fut le fakir Souniacy qui répondit :

— L'oiseau de nuit, qui chante la mort!

— Enlevez le voile!

Un des Indous se pencha pour exécuter cet ordre, mais Jubbée l'arrêta.

— Attendez! — dit-elle.

Ensuite, se tournant de nouveau vers la foule, elle ajouta.

—Si l'oiseau s'envole sans venir brûler ses ailes à la flamme du trépied, et si vous l'entendez au loin pousser son cri sinistre, c'est que le Dieu est pour nous, c'est qu'il nous protège, c'est que toutes nos entreprises réussiront!! Vous avez compris?

— Oui, — murmura la foule.

— Maintenant, faites.

L'Indou enleva le voile et découvrit un hibou gigantesque, dont les prunelles phosphorescentes étincelaient dans l'obscurité.

L'oiseau nocturne parut hésiter un instant, puis il déploya ses larges ailes, prit son vol et, sans même approcher du trépied, se perdit dans l'espace.

La foule ne respirait plus.

— L'oiseau n'a pas touché la flamme, — s'écria la prêtresse avec un accent de triomphe; — maintenant soyez attentifs et prêtez l'oreille.

Une ou deux secondes s'écoulèrent, puis le hululement du hibou retentit au loin.

— Vous avez entendu ?... reprit Jubbée, gloire à Siva qui nous protège,

— Gloire à Siva!! — répétèrent les Indous.

— De tels présages ne sauraient mentir, — murmura la princesss Djella, dont l'âme, nos lecteurs

le savent, était accessible à toutes les superstitions religieuses. — Saugor a réussi !

A cet instant précis, et comme pour confirmer la conviction de la princesse, une sorte de sifflement cadencé retentit à trois reprises à l'entrée du cimetière des éléphants.

— C'est Saugor ! — s'écria Djella.

Presque aussitôt après, le gigantesque Indou s'inclinait devant la princesse.

— Eh bien, Saugor ? — lui demanda-t-elle vivement.

— J'ai obéi, — répondit-il.

— Et tu as réussi ?

— J'ai réussi.

— Alors, il est là ?

— Oui.

— Amène-le devant nous.

— J'y vais.

Djella gravit l'une des marches de granit du piédestal de la statue de Siva, afin de dominer la foule et, d'une voix retentissante comme le clairon qui donne le signal des batailles, elle s'écria :

— Fils de l'œuvre terrible, savez-vous pourquoi je vous ai rassemblés cette nuit, en ce lieu ? c'est pour vous y montrer un ennemi ! un ennemi vaincu ! Enfants de Bowhanie, vous allez être témoins de la justice de Bowhanie.

Les pas d'un cheval retentissaient dans l'enceinte même du cimetière des éléphants. Ce cheval, conduit par Saugor, traversa la foule qui s'entrouvrit pour lui livrer passage, et quand il eut pénétré dans le cercle que les clartés du brasier rendaient fai-

blement lumineux, on put voir qu'il portait un fardeau humain. Ce fardeau, c'était John Malcolm, solidement attaché sur la selle; ses mains étaient liées derrière son dos; un bandeau lui couvrait les yeux; un bâillon posé sur sa bouche ne lui permettait de faire entendre ni un appel ni une plainte.

A la vue de cet homme ainsi garrotté, une sorte de frémissement sourd courut dans les rangs de la multitude.

— Qu'il soit libre et que son bandeau tombe! — dit la princesse d'une voix impérieuse.

Les liens qui maintenaient John Malcolm sur sa monture furent aussitôt dénoués; des mains vigoureuses le saisirent, l'enlevèrent de la selle et le placèrent debout en face de Djella; en même temps son bandeau et son bâillon tombèrent, lui rendant à la fois l'usage de la vue et celui de la parole.

Pendant quelques secondes le civilian promena autour de lui des regards vagues et indécis.

Ses yeux, endoloris par la pression du bandeau, avaient peine à distinguer les objets, et ne pouvaient reconnaître les visages.

— Où m'a-t-on conduit? — demanda-t-il d'une voix ferme. — Quelle est cette foule qui m'entoure? Où suis-je, et que veut-on de moi?

Djella fit deux pas en avant et répondit :

— Je vais vous le dire, John Malcolm!

Le civilian ne put retenir une exclamation de surprise.

— La princesse Djella! — s'écria-t-il.

— Oui, moi !

— Suis-je bien éveillé ? Est-ce un rêve ?

— Non ce n'est pas un rêve.

— Mais alors, — reprit John Malcolm, — il est évident que je n'ai rien à craindre. Je suis la victime de quelque malentendu, de quelque erreur, et peut-être pourrez-vous m'expliquer, princesse, comment il se fait que ma maison paisible ait été envahie, il y a deux heures, par une bande de démons qui m'ont garrotté, bâillonné, attaché comme un cadavre sur un cheval fougueux, et traîné jusqu'ici...

Djella répondit d'un ton calme :

— Vous seriez bien surpris, n'est-ce pas, John Malcolm, si je vous disais que tout cela s'est fait par mon ordre ?

— Plus que surpris, madame, et ma surprise irait à coup sûr jusqu'à l'incrédulité.

— Vous auriez tort, John Malcolm car, je vous l'affirme, ceux qui se sont emparés de vous, n'ont fait que m'obéir.

— Vous obéir ! mais alors pourquoi cette violence envers l'homme qui s'asseyait, hier encore, à votre table, et que vous appeliez votre ami.

— Je vais vous l'apprendre.

— J'attends ! !

— C'était pour donner satisfaction au plus cher de vos vœux.

— Au plus cher de mes vœux ! — répéta le civilian.

— Oui.

— Je vous écoute, madame, mais je ne vous comprends pas.

— Oh! soyez tranquille, je vais m'expliquer.

— Faites le donc...

— Depuis que vous êtes dans les Indes, John Malcolm, depuis que vous occupez, pour la présidence de Bénarès, les fonctions de civilian, vous usez votre vie à la poursuite d'une idée...

— Laquelle?

— Celle-ci : vous voulez à tout prix, et par tous les moyens, pénétrer un secret terrible, et l'objet de vos recherches infatigables fuit devant vous chaque jour comme se disspe une vapeur aux premiers rayons du soleil. Vous poursuivez un fantôme, le fantôme vous échappe! est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Eh bien, connaissant votre rêve, j'ai voulu le réaliser! Le but si ardemment convoité reculait devant vous! J'ai voulu d'un seul élan vous conduire jusqu'au but.

Djella s'interrompit.

— Ce but, — demanda le civilian, — quel est-il?

La princesse reprit :

— Ces fils de Bowhanie, la sombre déesse du meurtre et de l'extermination, ces Thugs mystérieux, qui ont fait le serment d'effacer de la poussière des Indes les traces des pas du dernier Anglais! Ces Phansigars, rusés comme le serpent, et comme lui mortels, ces invisibles ennemis, vous les cherchiez en vain! Je vais, moi, vous les montrer en face, et non seulement eux, mais leurs chefs, mais leur reine!

John Malcolm était haletant.

Djella reprit d'une voix de plus en plus haute :

— Voici le rajah Doorgal-Sahib! voici Akbar! voici le fakir Souniacy ! voilà Holcar ! voilà Djaal, et enfin, les dominant tous, la suprême maîtresse, celle devant qui tous se prosternent et qui tient tout dans sa main, moi, la princesse Djella.

— Vous, — s'écria John Malcolm, — vous !

— Oui, moi! Voilà pourquoi vous êtes ici.

— Merci, madame, — répliqua le civilian avec cette audace qui ne manque jamais aux cœurs héroïques dans les situations désespérées : — vous avez fait la lumière, elle ne s'éteindra pas. Maintenant que je sais, je n'oublierai plus !

— Pour se souvenir, il faut vivre ! — s'écria Djella, — et vos minutes sont comptées !

— Je vous dis que justice sera faite !

Djella haussa les épaules.

— Insensé, — murmura-t-elle, — insensé qui va mourir et qui parle de justice !

— Si ce n'est la mienne, ce sera celle de Dieu !

— C'est notre Dieu qui commande votre mort !

— Et le mien saura me venger.

— Nous défions sa vengeance !

— Qu'importent vos défis? Quand vient le jour et quand sonne l'heure, il sait atteindre ceux qui le bravent.

— Nous verrons.

Puis, s'adressant aux Indous, la princesse ajouta :

— Nos secrets doivent être inviolables ! Malheur à quiconque voudra pénétrer les Mystères de

l'Inde! Il périra comme cet homme va périr! Enfant de Bowhanie, faites votre devoir.

Deux Indous sortirent de la foule et se rapprochèrent du civilian.

L'un tenait un lasso, l'autre était armé d'un poignard.

— Ah! maudits, — s'écria John Malcolm avec la rage de l'homme courageux qui se voit assailli lâchement. — Je suis sans armes, mais je me défendrai! Je lutterai contre vous avec mes ongles, avec mes dents, comme lutte un tigre entouré de chacals!!!

Tout en disant ce qui précède, Johm Malcolm fit un appel à toute son énergie, rassembla toutes ses forces, et sachant bien qu'il allait mourir, mais voulant vendre chèrement sa vie, il bondit sur celui des deux Indous qui tenait le poignard.

Lutte héroïque... Lutte inutile!

Le second Indou, lui jetant le lasso autour du corps, le priva de l'usage de ses bras et paralysa ses mouvements.

— Les lâches! — hurla John Malcolm. — Oh! les lâches! les lâches!

XXIX

UN CADAVRE ET DES CENDRES

Impassible et hautaine, Djella contemplait cet effrayant spectacle.

— Le temps passe ! — dit-elle d'une voix impérieuse, — frappez !

Le second Indou s'approcha de John Malcolm, que l'étreinte de plus en plus étroite du lasso rendait incapable, non seulement de se défendre mais même de se mouvoir. Il lui enfonça son poignard en pleine poitrine, et il laissa l'arme dans la plaie.

— Oh ! mon fils, mon enfant ! — balbutia le civilian au milieu d'un râle d'agonie.

Ce fut tout.

La lame du poignard avait touché le cœur. Un flot de sang jaillit de la bouche du malheureux père, qui tourna sur lui-même et s'abattit au milieu des hautes herbes dont les tiges flexibles se rejoignirent au-dessus de son cadavre.

Un frémissement sourd courut dans les rangs

pressés de la multitude qui remplissait le cimetière des éléphants, et cette foule ondula comme un champ de blé sur lequel passe un souffle de brise.

Cette soudaine agitation n'exprimait d'ailleurs ni l'horreur ni le remords, mais seulement la joie du triomphe.

Qu'importait un crime de plus à cette horde d'assassins farouches et fanatisés? — Le cadavre de John Malcolm ne représentait pour ces bandits qu'un ennemi de moins.

Djella se tourna vers Saugor.

— Maintenant, — lui dit-elle, — les papiers?

— Les voici, maîtresse! — répondit le gigantesque Indou en présentant à Djella deux ou trois liasses enlevées sur le bureau du civilian.

— C'est ici, c'est près de son cadavre, — s'écria la princesse, — que nous allons brûler les notes qui fasaient sa force, et qui devaient, croyait-il, amener notre perte.

Djella se mit à feuilleter rapidement les papiers que Saugor venait de lui remettre et, tout en les parcourant du regard, elle murmurait à demi-voix des phrases entrecoupées :

— Il était sur les traces!... Cet homme avait véritablement des yeux de lynx!... ses regards perçaient les plus épaisses ténèbres! Des indices... en voici.

Elle lut, presque à haute voix :

— *Une association formidable a juré l'anéantissement de la Compagnie des Indes! La main qui frappe dans l'ombre est partout, mais c'est au cœur même de Bénarès qu'il faut chercher la tête qui pense.*

Djella interrompit sa lecture pour promener sur les groupes qui l'entouraient un regard menaçant.

— Il y a des traîtres parmi nous! — s'écria-t-elle. — Au nom de Bowhanie, je vous le dis, malheur à eux! Quiconque trahira nos secrets, périra de la mort des traîtres!

Un long silence, rempli de terreur, accueillit ces paroles menaçantes.

Djella prit alors les papiers et les présenta à la flamme mourante du trépied, puis elle poursuivit :

— Que le feu sacré de Siva dévore et anéantisse les armes préparées contre nous.

A mesure que la flamme attaquait les feuilles éparses, la princesse les laissait tomber sur le sol où elles se consumaient lentement. Cela dura longtemps car les papiers étaient nombreux. Enfin, la dernière feuille flamboya près des autres.

Alors Djella étendit la main vers la foule.

— Fils de l'œuvre terrible, — dit-elle, — sur ces cendres et sur ce cadavre vous jurez d'anéantir la Compagnie des Indes?

La foule répondit :

— Nous le jurons!

— C'est bien! je reçois votre serment et je m'en souviendrai! — L'heure est proche où la vieille terre des Tarmerlides se rajeunira dans un bain de sang! Maintenant, frères, dispersez-vous, et surtout n'oubliez pas!

Il se fit alors dans le cimetière un grand tumulte.

La multitude s'agitait confusément en se diri-

geant vers le défilé, et les voix reprenaient en chœur le terrible appel au massacre et à l'incendie :

Allume les torches de guerre !
Fais briller l'éclair des poignards !
L'heure approche !... Rougis la terre
Du sang versé sous tes regards.
Roi du feu, parle à la tempête,
La tempête t'obéira !...
Roi du sang, le couteau s'apprête!
L'Inde antique refleurira!

Bientôt les chants s'éteignirent, affaiblis par la distance.

La solitude était redevenue complète dans le cimetière des éléphants, dont les hautes herbes cachaient le cadavre sanglant de John Malcolm.

Quelques minutes avant ce moment, et tandis que les strophes sauvages du poème des Ramayanas retentissaient encore, une petite troupe de cinq cavaliers contournait au grand trot de ses chevaux la base des collines rocheuses au centre desquelles se creusait le cirque naturel qui venait de servir de théâtre à l'effroyable scène de l'assassinat.

Cette troupe se composait de Georges Malcolm, de Stop, de Kazil et de deux sulbalternes Indous.

Le jeune Anglais réalisait une fantaisie éclose dans son esprit la veille, au retour de la chasse, lorsqu'il avait gravi les contreforts escarpés des falaises qui surplombaient à pic le cimetière des éléphants.

Cette fantaisie, nos lecteurs ont pu la pressentir.

Georges Malcolm voulait revoir, éclairés par les rayons de la pleine lune, ces squelettes gigantesques, si fantastiquement étendus dans un abîme de granit et de verdure. Il espérait surtout entendre les psalmodies bizarres des fakirs en prières, et assister invisible à quelqu'une de leurs cérémonies mystérieuses.

Seulement il tenait beaucoup à ce que cette excursion nocturne, qui pouvait à bon droit passer pour imprudente, restât inconnue de son père et de son frère, jusqu'après son heureux accomplissement.

En conséquence, il avait prié Kazil de lui servir de guide et de lui procurer des chevaux, tout en lui enjoignant rigoureusement le secret.

Ce secret, Kazil l'avait bien gardé, excepté vis-à-vis de Stop, et celui-ci, tout en maudissant, selon sa coutume invariable, cette perturbation complète apportée dans ses habitudes de repos et de confortable, avait absolument voulu suivre son maître.

A neuf heures du soir Georges, prétextant quelque fatigue causée par la journée de la veille, s'était retiré dans son appartement, après avoir pris congé de sir John, de sir Edward, de miss Mary et de miss Héva.

Il avait rapidement changé de costume et mis à sa ceinture, un couteau de chasse et un revolver ; il avait ensuite quitté mystérieusement et sans bruit le bengalow, pour aller rejoindre Kazil et Stop qui l'attendaient à l'extrémité du chemin creux.

Kazil avait jugé prudent de s'adjoindre deux

Indous, desquels il croyait pouvoir répondre comme de lui-même et, Georges lui témoignant quelque surprise de ce supplément d'escorte, inutile selon lui, il avait répliqué :

— La nuit, sahib, nos campagnes ne sont pas sûres. J'ai voulu tout prévoir, même une mauvaise rencontre. Vous vous fiez à moi, sahib, et je réponds de vous...

— A qui donc?

— A moi-même.

Cette réplique était péremptoire.

Georges sourit; il serra la main de l'enfant, et la petite troupe se mit en marche.

Nos personnages n'étaient pas encore à une demi-lieue des dernières maisons de Bénarès, qu'une nouvelle troupe, également à cheval, et composée de quatre hommes, s'engagea dans le chemin creux et s'arrêta à l'extrémité de la haie qui servait de clôture au jardin du bengalow.

L'un de ces hommes était Saugor.

Il mit pied à terre ainsi que deux de ses compagnons.

Tous les trois traversèrent la haie en se coulant à travers les branchages comme des serpents et se dirigèrent vers l'habitation.

Saugor, nos lecteurs doivent s'en souvenir, connaissait déjà la situation de l'appartement particulier de John Malcolm.

Il alla droit aux fenêtres lumineuses qui se détachaient sur la masse sombre du rez-de-chaussée.

Les stores transparents étaient baissés, et derrière ces stores les fenêtres restaient entr'ouvertes

pour laisser pénétrer dans la chambre à coucher l'air rafraîchi de la nuit.

John Malcolm venait de souhaiter le bonsoir à ses pupilles et de rentrer chez lui.

Il était assis devant son bureau qu'éclairait une lampe à abat-jour et, avant de gagner son lit, il mettait en ordre des papiers et des notes, selon son habitude invariable.

Sans prononcer une parole, Saugor fit un signe aux deux Indous qui l'accompagnaient. Ce signe désignait le store de celle des fenêtres qui se trouvait le plus en arrière, et hors de la direction du regard de John Malcolm si ce dernier venait à lever machinalement la tête.

Ils commencèrent à l'instant même, adroitement et silencieusement, une besogne qui d'ailleurs n'offrait rien de bien difficile.

Chacun d'eux saisit le store par une de ses extrémités inférieures et se mit en devoir de le rouler lentement sur lui-même, de manière à dégager l'espace nécessaire pour le passage d'un homme.

Aussitôt que cet espace se trouva libre, Saugor, après avoir eu la précaution d'ôter ses sandales, se glissa entre le store et la fenêtre et se laissa glisser dans la chambre.

Ceci fut fait avec une habileté si grande, qu'aucun bruit, même le plus léger, ne vint distraire John Malcolm de son travail, et trahir pour lui la présence du dangereux visiteur qui se trouvait si près de lui.

Pendant deux ou trois secondes Saugor resta immobile, mais ramassé sur lui-même et près à

bondir, comme le jaguar qui guette sa proie ; puis, lorsqu'il crut avoir la certitude que le civilian, dont rien n'avait éveillé la défiance, ne se retournerait pas, il tira de sa ceinture un long mouchoir d'une soie tout à la fois très forte et très molle, et il le roula de manière à le transformer en une sorte de corde lâche.

Ceci fait, retenant son haleine, imposant silence aux battements de son cœur, étouffant le bruit de ses pieds nus sur la natte épaisse qui servait de tapis, Saugor franchit, avec des précautions infinies, la distance qui le séparait de John Malcolm.

Lorsqu'il se trouva assez près de ce dernier pour pouvoir le toucher en étendant la main, il se servit de la corde de soie comme d'un lasso.

Aussi prompt que la foudre, il bâillonna le civilian sans lui laisser le temps de pousser un cri, ni même un soupir et, le saisissant avec une vigueur herculéenne, il l'étendit par terre et lui appuya son genou sur la poitrine.

A cet instant précis, l'un des Indous restés au dehors escalada la fenêtre à son tour, et vint à l'aide de Saugor.

Cet Indou était muni d'un paquet de cordelettes fines et flexibles, et il s'en servit avec une dextérité si grande qu'au bout d'une demi-minute John Malcolm, solidement garrotté de la tête aux pieds, et bâillonné selon toutes les règles, se trouvait dans l'impossibilité la plus absolue d'émettre un son ou de faire un mouvement.

Les deux Indous le passèrent alors au troisième, qui le chargea sur son épaule et le porta du côté de

la haie tandis que Saugor, obéissant aux ordres de la princesse Djella, faisait un paquet volumineux des papiers amoncelés sur le bureau.

Ce paquet terminé, il quitta le bengalow en ayant soin de faire retomber le store derrière lui. Toute trace d'escalade disparaissait ainsi.

John Malcolm fut jeté sur un des chevaux, et les sinistres cavaliers s'éloignèrent de Bénarès avec une rapidité fantastique.

Nos lecteurs savent le reste.

XXX

VISITE NOCTURNE

Rejoignons Georges Malcolm , Kazil, Stop et les deux Indous que nous avons quittés au moment où ils contournaient au galop la base des collines rocheuses.

Une heure auparavant, tandis que la petite troupe côtoyait la lisère de la forêt de Pérava, et marchait à l'abri de l'ombre épaisse projetée par les grands arbres que la lune prenait à revers, elle avait été dépassée par une poignée d'hommes à cheval dont l'allure était si impétueuse qu'ils ressemblaient bien plus à un vol de vautours qu'à des cavaliers en chair et en os.

Aucun pressentiment n'avertit Georges Malcolm que son père, dont on allait faire un cadavre, venait de passer auprès de lui.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? — demanda-t-il en se tournant vers Kazil qui cheminait presque côte à côte avec lui.

— Je n'en sais rien, maître, — répondit l'enfant, — et je ne puis pas le deviner...

— Ah! Votre Honneur, — s'écria Stop dont la poltronnerie habituelle trouva l'occasion de se faire jour, — ah! Votre Honneur, les vilains oiseaux!... Ce sont des diables, j'en jurerais, ou tout au moins des suppôts de l'enfer, et leur rencontre ne nous présage rien de bon! Que Votre Honneur, une fois en sa vie, suive les conseils d'un serviteur qui ne veut que son bien et dont la prudence égale le dévouement. Ce cimetière des éléphants est un vilain endroit où nous attend une catastrophe, et ça sera bien fait pour nous : qui cherche le danger y périra! Faisons tourner bride à nos montures et regagnons Bénarès au petit galop de chasse. Nous arriverons au bengalow une heure après minuit, et nous nous referons de nos fatigues en dormant sur les deux oreilles la grasse matinée.

— Mon pauvre Stop, — répliqua Georges en riant, — tu seras donc, jusqu'à ta dernière heure, peureux comme un lièvre! Tu peux retourner à Bénarès tout de ce pas, si le cœur t'y pousse. Moi je continue.

— Hélas! — murmura Stop en poussant un gros soupir, — les gens sensés ont beau dire les choses les plus sages, on ne les écoute jamais, et le monde n'en va pas mieux.

Puis, tout en grommelant, il suivit son maître dont l'étalon Djali, présent de la princesse Djella, hennissait d'impatience, rongeait son mors, et couvrait de blanche écume son large poitrail d'ébène.

Tout à coup, les chants que la multitude des initiés répétait en chœur en sortant du cimetière, arrivèrent aux oreilles de Georges.

Il ne pouvait distinguer les paroles, mais l'harmonie vague et confuse que les souffles de la brise balançaient dans les airs le frappa vivement par sa grandeur sauvage. — Il s'écria :

— Ce sont les fakirs, n'est-ce pas, Kazil?

— Je le crois, maître.

— Plus vite, alors, plus vite! j'ai hâte d'arriver.

Et il rendit la main à Djali, qui bondit; mais au bout de quelques élans il l'arrêta court et prêta l'oreille.

Les chants avaient cessé de se faire entendre.

— Sont-ils donc partis? — murmura-t-il avec une expression de désappointement profond. — Partis au moment où nous arrivons! En vérité ce serait jouer de malheur!

Après un silence il ajouta :

— Où est l'entrée du cimetière?

— A cent pas de nous tout au plus, — répondit Kazil. — Dans cette grande masse de rochers noirs qui dominent la plaine.

— Eh bien! allons...

Et Georges voulut reprendre sa course, mais Kazil mit la main sur la bride de Djali.

— Que fais-tu donc, enfant, et pourquoi m'arrêtes-tu?

— Maître, vous m'avez commandé de vous servir de guide, je vous ai obéi.

— Eh bien?

— Mais je n'ai pas promis de vous laisser braver follement un inutile danger.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que vous allez rester ici, avec les chevaux, sous l'ombre de cette roche qui nous dérobe à tous les regards... j'entrerai seul dans le cimetière, et je viendrai vous dire si vous pouvez, sans jouer votre vie, franchir le défilé.

— Quel péril redoutes-tu donc ?

— Les fakirs ne permettent point à des regards profanes de contempler les mytères de leur culte... Des sentinelles invisibles gardent peut-être l'issue du cimetière, prêtes à frapper mortellement le curieux imprudent qui s'approcherait.

— Qu'importe cela ? — demanda Georges avec impatience ; —le péril m'attire tu le sais bien.

— Je le sais, maître, et une fois de plus vous me l'avez prouvé, hier, en me sauvant la vie !... Mais je ne veux pas vous voir tomber à mes pieds, étranglé par le lasso indou ou frappé d'un coup de poignard en pleine poitrine par une main cachée dans l'ombre !... A quoi servirait votre mort ? Finir ainsi, ce serait indigne de vous ! !

— Il a raison, le petit Indou ! ! il a raison ! ! — s'écria Stop avec enthousiasme. — Nous sommes nés pour les grandes actions !... Nous avons la spécialité des dévouements sublimes ! ! Notre vie est utile au monde, indispensable même ! ! Ne la compromettons pas sans profit pour personne ! !

Nous ne savons si Georges Malcolm se serait laissé vaincre par ces beaux raisonnements, mais il lui fallut bien se rendre lorsque Kazil déclara

que, si notre héros se refusait de le laisser pénétrer seul dans le cimetière, il ne continuerait pas à lui servir de guide.

Ceci était un argument sans réplique. Georges se résigna. Kazil descendit de cheval et prit sa course dans la direction du défilé.

Son absence dura dix minutes, qui parurent au jeune homme d'autant plus longues qu'il avait beau prêter l'oreille, et qu'aucun bruit, aucun chant, ne venaient lui révéler la présence des fakirs non loin de lui.

Enfin il vit reparaître Kazil et son cœur battit avec force.

— Eh bien? lui demanda-t-il vivement.

— Maître, vous pouvez venir...

— Ainsi le danger !...

— N'existe plus.

— Le cimetière des élephants?...

— Désert.

— Les fakirs?...

— Disparus.

Stop se mit à rire silencieusement et se frotta joyeusement les mains, tandis que son maître ne pouvait réprimer un geste de dépit.

— Allons, — murmura Georges, — je n'ai pas de chance ! ! comme c'est désobligeant ! ! moi qui mourrais d'envie de voir un fakir dans l'exercice de ses fonctions ! ! Enfin, puisque c'est impossible, n'y pensons plus, et à défaut des fakirs contentons-nous des squelettes d'éléphants...

Stop fit un mouvement si brusque que son cheval se cabra sous lui.

— Des squelettes d'éléphants, Votre Honneur ! répéta-t-il d'une voix tremblante. Ai-je bien entendu? Il y a des squelettes?

— Sans doute.

— Et nous allons entrer là dedans?

— Assurément.

— Ah! Votre Honneur, Votre Honneur, il n'en faut pas davantage, savez-vous, pour me faire retourner à Bénarès avec des cheveux blancs !

— Si ce phénomène pouvait s'opérer, tu gagnerais au change, ami Stop, — répliqua Georges, — mais puisque tu parais tenir beaucoup à ta rutilante chevelure, je te laisse le maître absolu de me suivre ou de me quitter... Pénètre dans le cimetière avec moi ou reste ici, comme tu voudras. Je ne te défends qu'une seule chose, c'est de me rompre plus longtemps la tête avec tes déraisonnements saugrenus.

— Je suivrai Votre Honneur...— soupira Stop; — mais je proteste...

Les chevaux furent laissés sous la garde de l'un des Indous.

Le second prit une torche à l'arçon de sa selle et les trois personnages, précédés par Kazil, se dirigèrent vers l'entrée du cimetière.

La lumière de la lune ne pénétrait pas entre les hautes roches taillées à pic qui formaient les parois du défilé ; une obscurité profonde cachait aux regards les inégalités du chemin. Kazil fit allumer la torche de l'Indou pour franchir le passage difficile, et la petite troupe déboucha dans le cimetière.

Tout d'abord Georges fut frappé de l'étrange et sauvage grandeur du spectacle qu'il avait sous les yeux, spectacle que nous avons précédemment décrit, et qui lui parut d'autant plus pittoresque qu'en ce moment la lune, complètement dégagée des nuages, versait des torrents de clarté blanche sur les sombres murailles de granit, sur les squelettes blanchis dont les vertèbres gigantesques ressemblaient vaguement à des membrures de navires, et sur l'idole de Siva, grotesque et hideuse à la fois sous ses criardes enluminures.

— C'est grandiose ! — murmura notre héros, — mais d'une tristesse désespérante! On se croirait porté par quelque vision fantastique au lendemain du déluge, alors que gisaient çà et là sur le globe encore humide les carcasses effrayantes des monstres disparus! Je ne me sens plus ici dans le monde réel, l'hallucination s'empare de moi et me domine! Je verrais sans étonnement ces squelettes se dresser et s'agiter autour de nous, en faisant cliqueter leurs ossements.

Les dents de Stop s'entre-choquaient.

— Ah ! Votre Honneur, — balbutia-t-il, — au nom de tous les saints d'Angleterre, ne dites pas ces choses-là ! ! J'en vais perdre l'esprit, bien sûr, et mes jambes refusent le service !...

En effet, les tibias du malheureux valet de chambre flageolaient de la façon la plus comique sous son ventre rondelet.

Georges s'approcha de la statue, il grimpa sur l'un des degrés du piédestal de granit, et comme en ce moment la lune se voilait, il prit la torche

des mains de l'Indou et l'approcha fort peu respectueusement du visage de l'idole.

En voyant cette audace, qui lui semblait impie et sacrilège, Kazil ne put s'empêcher de frissonner, et le serviteur indou détourna la tête en murmurant je ne sais quelle superstitieuse litanie.

Georges continuait son examen.

— Ainsi donc, — s'écria-t-il en riant, — ainsi donc cet étrange bonhomme au nez jaune, entre deux larges joues rouges et vertes, est le terrible dieu Siva ! ! Je ne lui en fais pas mon compliment, au dieu Siva ! ! Vilaine figure ! ! Il aurait vraiment bien dû profiter de sa toute-puissance pour se rendre un peu moins affreux ! ! Si jamais je retourne en Angleterre, j'emporterai le dieu Siva et je l'utiliserai comme épouvantail dans le parc de notre manoir ! ! Les moineaux les plus pillards et les plus intrépides auront certainement peur de lui et, grâce au dieu Siva, ils respecteront nos cerises.

Kazil et l'Indou jetèrent sur la statue un regard involontaire et furtif. Ils s'attendaient à voir l'éclair jaillir des yeux de l'idole, et la foudre frapper Georges Malcolm.

Mais sans doute le dieu méprisait les railleries. L'éclair ne brilla point et la foudre ne gronda pas.

Stop, aux trois quarts paralysé par la terreur, ne disait rien, n'entendait rien, et continuait à trembler de tous ses membres.

Georges descendit du piédestal, rendit à l'Indou la torche inutile, car la lune avait reparu, et se dirigea vers un des squelettes qui jonchaient le cimetière, afin d'en étudier de près les ossements polis.

Kazil s'était éloigné de quelques pas et marchait lentement, sans but, foulant sous ses pieds les hautes herbes, et les regards fixés sur le sol.

Tout à coup il s'arrêta brusquement. Un frisson secoua ses membres. Il fit un mouvement en arrière avec un effroi manifeste ; puis, dominant son émotion par la force de sa volonté, il revint sur lui-même, se pencha, écarta les herbes avec ses deux mains et se releva en poussant un cri terrible où l'angoisse et l'horreur éclataient à la fois.

XXXI

LE FILS ET LE PÈRE

— Qu'est-ce donc? — demanda Georges Malcolm en se retournant vivement.

Kazil, plongé dans la contemplation muette de l'objet qui venait de frapper ses yeux, ne parut pas entendre cette question.

— Un serpent boa, bien sûr ! ! — balbutia d'une voix éteinte Stop, plus tremblant qu'un fiévreux des marais Pontins ; — une panthère noire, j'en jurerais !... un gros léopard !... un tigre féroce ! ! Nous sommes perdus ! ! Sauvons-nous, au nom du ciel, sauvons-nous ! !

Tout en disant ce qui précède, l'infortuné valet de chambre voulut joindre l'action aux paroles, mais l'épouvante avait paralysé ses muscles et ses nerfs ; ses jambes ployantes lui refusèrent absolument le service ; il se laissa tomber lourdement sur une large pierre qui se trouvait à côté de lui, et qui, par bonheur, était plate.

Georges, non sans quelque impatience, s'adressa pour la seconde fois à Kazil et lui dit :

— Enfin, voyons, mon enfant, — répond-moi ! ! Qu'y a-t-il ?

— Un cadavre couché dans l'herbe... — murmura le jeune Indou d'une voix sombre.

— Un cadavre ! ! — répéta Georges.

— Oui, maître.

Stop, avec un geste convulsif, passa ses deux mains sur son front mouillé d'une sueur froide et, comme il n'avait plus la force de parler, il se dit à lui-même, en remuant les lèvres, mais sans émettre le plus léger son :

— Je défaille ! ! je m'évanouis ! ! je suis mort ! !

Kazil venait de s'agenouiller auprès du cadavre. Il avait retiré de la blessure un poignard indou et, sous un rayon de lune, il en examinait la lame ensanglantée.

Soudain une émotion nouvelle et violente se peignit sur son visage basané, et ils murmura sourdement :

— Un poignard au nom de la déesse ! ! Ce sont les fils de Bowhanie qui ont frappé !

En ce moment un gros nuage passait devant la lune. Le cimetière des éléphants était devenu sombre. Georges reprit la torche aux mains de l'Indou qui se trouvait à côté de lui, et s'élança dans la direction de Kazil en s'écriant :

— Voyons ! !

Stop continuait à s'absorber dans un mutisme forcé, mais il pensait, et sa pensée pouvait se traduire ainsi :

— Ce lieu maudit, ce cimetière du diable est positivement le domicile de tous les Jacks Scheppards des grandes Indes! O Tyburn, que n'es-tu là, préparant tes salutaires potences, pour la fin dernière et le châtiment de ces scélérats...

Georges Malcolm était arrivé près de Kazil.

A son tour, il se pencha vers le cadavre en secouant la torche pour lui faire jeter une lumière plus vive, mais il se releva presque aussitôt, tandis qu'un cri, ou plutôt un râle, s'étouffait dans sa gorge.

La torche s'échappa de sa main et s'éteignit en touchant le sol. Il était haletant, et sa bouche prononça ces mots entrecoupés :

— Oh! non... non... C'est un rêve... une illusion... un infernal mensonge! j'ai mal vu... je suis fou! Ce visage... ces traits!!! Si j'avais bien vu, cependant! Mon Dieu, mon Dieu, je vous le demande à genoux, éloignez de moi ce fantôme! C'est impossible! ce n'est pas vrai! Ce serait trop affreux!!

— Maître?... maître, qu'avez-vous donc? — demanda Kazil qui voyait, mais sans le comprendre, l'apparent délire de Georges Malcolm.

Stop n'était plus assis sur sa pierre; il avait trouvé moyen de s'agenouiller, et il gémissait, entremêlant ses lamentations de ferventes prières adressées à tous les saints dont le nom se présentait à son esprit troublé.

La lune reparut brillante, entre deux nuages, et versa sur le cadavre les torrents de ses clartés blanches.

Georges détourna la tête, comme pour éviter un hideux spectacle.

— Je voudrais voir encore, — balbutia-t-il, — et je n'ose regarder! je voudrais voir encore, et j'ai peur!

Il recula jusqu'auprès de Kazil, et saisissant l'enfant par le bras il lui dit :

— Penche-toi, Kazil... penche-toi et regarde!... Tu ne reconnais pas ce cadavre, n'est-ce pas?... Au nom du Dieu vivant, réponds vite!... Dis-moi que tu ne le reconnais pas!

Kazil, obéissant, s'était penché de nouveau, et il avait attaché ses regards sur le visage du mort.

Ses yeux s'arrondirent tout à coup, sa figure devint livide, et d'une voix qui n'avait plus rien de son timbre habituel, il cria :

— Sir John Malcolm!... sir John Malcolm!...

Georges se jeta à genoux près du corps, et c'est à peine si Kazil, qui le touchait presque, l'entendit prononcer ces mots, noyés dans les sanglots :

— Mon père! c'est mon père!

Gémissements et lamentations, Stop interrompit tout pour formuler cette pensée, contre laquelle, du reste, personne ne devait songer à s'inscrire en faux :

— L'Inde est un coupe-gorge.

Kazil, le visage inondé de larmes, se disait tout bas avec désespoir :

— Mon bienfaiteur! mon sauveur! ils l'ont tué! et ce sont mes frères!!...

Le déchirant spectacle de la douleur de Georges, aurait attendri le cœur d'un tigre, ou, ce qui nous

paraît plus difficile encore, celui d'un sectateur de la déesse Bowhanie.

L'infortuné jeune homme, étendu sur le sol rougi à côté du cadavre, le serrait dans ses bras, l'appuyait contre sa poitrine, s'efforçait de le ranimer, étanchait avec son mouchoir les dernières gouttes de sang que laissaient filtrer encore les lèvres de la profonde blessure.

Il embrassait son front ; il embrassait ses mains ; et au milieu de ses larmes et de ses sanglots il disait :

— Mon père frappé au cœur !... mon pauvre père, sanglant, inanimé !... il ne peut plus m'entendre !... il ne peut plus me voir !... Ses yeux sont à jamais fermés, sa voix est pour toujours éteinte !... De toutes les forces de mon cœur, de toutes les puissances de mon âme, je l'aimais, le noble vieillard !... tant d'années passées loin de lui avaient encore exalté ma tendresse !... nous étions réunis !... j'espérais le bonheur... et c'est la mort qui vient !...

Suffoqué par les sanglots Georges s'interrompit, puis au bout de quelques secondes de silence il reprit avec une sorte d'exaltation fiévreuse, facile à comprendre dans l'effroyable situation où il se trouvait si brusquement jeté :

— La mort ! pourquoi la mort ? Non... non... je n'y crois pas... je ne veux pas y croire !... il est vivant encore, et Dieu permettra que je le sauve !

Alors, comme si véritablement il était venu à bout de se faire illusion, ou comme s'il croyait à la possibilité d'un miracle qu'il sollicitait, il étreignit

avec un redoublement d'ardeur le cadavre contre sa poitrine, en murmurant à son oreille :

— Mon père... mon père... mon père, c'est ton fils qui t'appelle !... écoute-moi !... entends-moi !... réponds-moi !... Il est là, près de toi, ton fils !... Mon père, ouvre les yeux ! que ta main serre la mienne !... regarde-moi ! reconnais-moi !

Puis, aussitôt après, rappelé au sentiment terrible de la réalité, il s'écriait avec une indicible expression d'horreur :

— Ah ! ses mains sont glacées !... c'est du marbre !... Son cœur... il ne bat plus !... la lame du poignard a traversé sa poitrine !... Que de sang ! mon Dieu, que de sang !

Il éclatait en sanglots convulsifs et il ajoutait, en se tordant les mains :

— Ah ! je suis un être maudit ! Mon père est mort ! mon père est mort ! ils l'ont assassiné !

Stop, oubliant un peu son épouvante en face de la poignante douleur de son maître, s'épongeait à tour de bras avec son mouchoir, mais à mesure qu'il s'essuyait les joues, ses larmes coulaient plus abondantes.

— Ils ont tué mon bienfaiteur ! — balbutiait Kazil, — oh ! les lâches !... les lâches !

Ces scènes déchirantes durèrent longtemps, puis Georges se métamorphosa tout à coup.—Son visage semblait de marbre, tant les lignes en étaient rigides sous leur masque de livide pâleur. — Ses yeux, soudainement séchés par une flamme intérieure, ne laissaient plus couler de larmes. — Sa bouche crispée exprimait une énergique détermination.

Il était agenouillé, il se releva, en disant d'une voix redevenue ferme :

— Allons, pas d'inutile faiblesse ! A quoi servent les larmes ?... Il ne faut pas pleurer mon père... il faut agir ! il faut le venger !

Il s'interrompit et cacha sa tête dans ses mains, comme pour s'isoler du monde, puis, attachant de nouveau ses yeux sur le cadavre, il reprit :

— Mais qui donc a commis cette action infâme ? qui donc a pu frapper lâchement ce loyal et généreux vieillard ? Mon Dieu, Dieu tout-puissant, puisque vous avez permis le crime, permettez du moins la vengeance ! venez à mon aide ! ne m'abandonnez pas à mes seules forces ! ma raison s'égarerait dans les ténèbres ! placez dans ma main le fil conducteur ! mettez sous mes yeux un indice qui me dénonce le meurtrier !

Comme il prononçait ces dernières paroles, ses pieds froissèrent sur le sol un amas de débris noirâtres, de la nature desquels il ne se rendit pas compte tout d'abord.

Il se pencha pour y toucher, et se releva en s'écriant :

— Des papiers à demi consumés par le feu ! Dieu m'exauce sans doute ! ce que je viens de lui demander est peut-être là... Rallume la torche, Kazil ! rallume la torche !

L'enfant s'empressa d'obéir, et Georges ramassa à pleine main les papiers carbonisés qui avaient contenu, nous le savons, les notes et les découvertes de sir John Malcolm.

En voyant ces cendres froides, ces feuilles plus

qu'aux trois quarts dévorées par la flamme, Georges eut un moment de profonde déception.

— Rien ! rien ! — murmura-t-il, — Pas un mot ! le feu n'a rien laissé !

A trois reprises, et sans plus de résultats, il ramassa des cendres nouvelles. Le découragement allait s'emparer de lui, quand une feuille, brûlée dans la moitié de sa largeur et jaunie plutôt que noircie, s'offrit à ses regards.

— Ah ! — s'écria-t-il avec un espoir renaissant, — quelques lignes encore intactes... Eclaire-moi, Kazil !...

L'enfant pencha sa torche jusque sur la feuille que Georges tenait dans ses mains tremblantes.

— Eh bien, maître ? — demanda-t-il, — eh bien ?

— Eh bien, Votre Honneur ? — dit à son tour Stop, chez qui la curiosité dominait en ce moment l'attendrissement et la frayeur.

Georges poursuivit :

— L'écriture de mon père !... oui... oui... c'est bien son écriture !... Ah ! que je trouve seulement une trace !

Ses regards dévorèrent les lignes conservées, puis il balbutia avec un immense découragement :

— Allons, j'avais espéré trop vite ! des mots sans suite... pas un seul nom !

Il lut à haute voix :

— *Une association formidable*... le feu ! toujours le feu ! Ah ! ces mots encore : *c'est au cœur même de Bénarès qu'il faut chercher*... voilà tout !... pour moi, ces mots n'offrent aucun sens. Comment deviner ? Comment trouver ? Comment savoir ?

Mon père, faudra-t-il donc laisser les monstres impunis ? — Eh bien, non ! cela ne sera pas ! Adieu, père, écoute le serment que fait ton fils sur tes mains glacées : — Je jure de traquer tes assassins, de les trouver, de les punir ! Si je ne le fais pas, c'est que je serai mort !

Stop pleurait auprès de son maître. — Un sourire sauvage donnait une expression étrange au visage bronzé du serviteur indou, et Kazil atterré, une torche à la main, éclairait ce tableau funèbre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

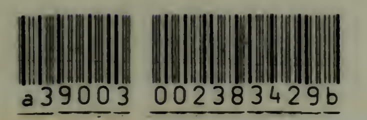
ET DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.


CE


a39003 002383429b